

Edgar Wallace
(Richard Horacio Edgar Freeman)

ÉTRANGE EXPIATION

(A Debt Discharged)
Traduction : Michel Epy

1929 (1916)

*édité par les Bourlapapey,
bibliothèque numérique romande
www.ebooks-bnr.com*

Table des matières

PROLOGUE.....	4
CHAPITRE PREMIER M. HELDER RACONTE UNE VIEILLE HISTOIRE.....	12
CHAPITRE II VÉRITÉ MAPLE	26
CHAPITRE III LES VISITEURS DE MAPLE	37
CHAPITRE IV À L'AMBASSADE.....	50
CHAPITRE V LE PLAN DE COMSTOCK BELL	60
CHAPITRE VI LE BRISEMER.....	73
CHAPITRE VII UNE BRUTE.....	87
CHAPITRE VIII LA DÉCOUVERTE DE MAPLE.....	97
CHAPITRE IX LA LETTRE DE WILLETTS	107
CHAPITRE X UNE DEMANDE EN MARIAGE	119
CHAPITRE XI LES NOUVEAUX MARIÉS .	132
CHAPITRE XII L'APPARTEMENT VIDE...	149
CHAPITRE XIII UNE ARRESTATION	166

CHAPITRE XIV VÉRITÉ ÉCOUTE	179
CHAPITRE XV L'INSCRIPTION MICROSCOPIQUE.....	189
CHAPITRE XVI LA MYSTÉRIEUSE VILLA	197
CHAPITRE XVII EN PRISON !	211
CHAPITRE XVIII UNE LETTRE SUR UN BILLET DE BANQUE.....	222
CHAPITRE XIX WILLETTS	240
CHAPITRE XX L'ENLÈVEMENT	252
CHAPITRE XXI L'IRONIE DU DESTIN.....	261
CHAPITRE XXII L'AMOUR EST VENU ...	280
Ce livre numérique	287

PROLOGUE

Dans l'après-midi du 4 mars 1913, M. Trebolino, Chef de la Sûreté de Paris, était accoudé, songeur, à la cheminée de son cabinet de travail. Il faisait encore très froid et, ce jour-là, Paris s'était réveillé sous une forte couche de neige.

Le pays traversait une période très calme, il n'y avait point de forts scandales ni de grands crimes à l'ordre du jour de l'actualité. Aussi M. Trebolino se reposait-il un peu. Et les petits incidents qui, en temps ordinaire, étaient entièrement confiés à ses subordonnés, retenaient son attention, car il ne savait pas donner des vacances à son esprit toujours en éveil, — et c'était cette qualité même qui lui avait valu de devenir le meilleur chef détective de son temps.

Interrompant une seconde ses méditations, M. Trebolino alla presser un bouton de sonnette placé près de son bureau.

— Appelez M. Lecomte, dit-il au commis qui lui répondit.

Quelques instants plus tard, le sous-chef de la Sûreté entra de son pas vif et alerte chez M. Trebolino.

— Lecomte, lui dit ce dernier en l'accueillant avec un sourire de bonne amitié, asseyez-vous, je vous prie, et, dites-moi, avez-vous entendu parler d'un certain « Club du Crime » qui existerait ici à Paris ?

— Oui, dit l'autre, mais il est composé d'étudiants, c'est une simple bouffonnerie.

— Eh ! eh ! reprit le Chef, sait-on jamais ? Je ne vois trop pourquoi, mais j'ai l'impression qu'il vaudrait mieux arrêter ça...

— Cela s'arrêtera tout seul...

— Si vous croyez... Mais connaissez-vous assez bien les détails pour en juger ainsi ?

— Ce que je sais, c'est qu'un certain nombre d'étudiants ont formé une sorte de société secrète avec rites mystérieux, serments solennels, mots de passe, tout l'attirail de ces espèces de groupements. Ils se réunissent en divers endroits tenus soigneusement cachés et que, d'ailleurs, la police connaît toujours une semaine d'avance.

Il rit et M. Trebolino inclina la tête.

— Chaque nouvel adhérent, poursuit Lecomte, fait le serment de violer une loi française, mais jusqu'à présent ils n'ont encore réussi qu'à tarabuster un pauvre agent...

— Qu'ils ont tout de même jeté à la Seine, interrompit le Chef.

— Oui, mais deux autres membres de la Société secrète se sont précipités à l'eau pour le repêcher. Quant aux auteurs du méfait, nous leur avons octroyé trois jours de prison et une amende.

— Et... c'est tout ?

— Oui, à peu près... Les crimes de ce club original n'ont jamais dépassé ceux des bonnes opérètes...

M. Trebolino ne parut cependant pas satisfait.

— Je crois, dit-il, qu'il faudra tout de même mettre un terme à ces exploits. Je connais les étudiants et leur esprit frondeur, mais enfin, il y a une limite à tout. Il y a avec eux un certain Willetts...

— Oui, fit M. Lecomte.

— Ce Willetts est artiste ; il loge avec un autre étudiant, un Américain, Comstock Bell.

— Il logeait, corrigea l'autre, car ils n'habitent plus la même pension. Bell est très riche et peut se

passer ses fantaisies ; il a des caprices... Et puis Willetts est un ivrogne.

— Ils ne sont donc plus si bons amis ! s'écria M. Trebolino. Tiens, je ne savais pas cela ! Au contraire, j'avais cru savoir qu'ils nous préparaient ensemble quelque désagréable surprise. Quelque chose, vous comprenez, de plus sérieux qu'un croc en jambe à un agent ou un caillou dans les horloges, mais un crime...

Il se leva.

— Il est grand temps d'arrêter ces plaisanteries. Voulez-vous y veiller, mon cher Lecomte ?

Celui-ci sortit du bureau de son chef en dissimulant un sourire. Il aimait à fréquenter les étudiants et ne leur voulait aucun mal.

Le soir de ce même jour, M. Lecomte se rencontra au restaurant avec quelques-uns des plus sympathiques figures du Quartier Latin.

Ces jeunes gens le reconnurent, l'acclamèrent, lui demandèrent comme une faveur de prendre place au milieu d'eux :

— Vous arrivez à point, lui dit son vis à vis, bel homme, aux grands yeux bleus, aux traits réguliers et d'aspect jovial. Vous allez entendre un dis-

cours fulminant contre le capitalisme. L'orateur est un de nos bons anarchistes...

Et il désignait d'un mouvement de tête un de leur compagnon pourvu d'une crinière surabondante qui, du fond de sa barbe de prophète, citait Aristote pour justifier l'assassinat d'un agent de police.

... — Oui, je suis anarchiste, et je m'en vante ! tonnait l'étudiant. Mon ami, Willetts, ici présent, et moi, voulons faire tout sauter !

— Ce Willetts est-il aussi de vos amis ? demanda le policier en baissant la voix à son vis à vis, l'Américain Comstock Bell.

— Pourquoi me demandez-vous cela ?

M. Lecomte haussa les épaules.

— Oh, dit-il, c'est à propos du Club du Crime...

— Coup de folie, répliqua l'Américain... Mais il s'arrêta court et Lecomte ne put lui en faire dire davantage.

Quelques instants plus tard, un convive demanda si l'agent jeté à la Seine était mort.

— Non, dit Lecomte, il en faut plus que cela à nos braves gardiens de la paix, mais je profite de cette occasion, Messieurs, pour vous informer que

nous vous serions reconnaissants, M. Trebolino et moi, de mettre un terme à ces agissements...

— Pas encore !

... C'était Willetts qui avait poussé ce cri ; un jeune homme d'une pâleur malade qui, jusqu'alors, avait gardé le silence et paraissait songer à tout autre chose qu'à ce qui se disait autour de lui.

— Pas encore ! répéta-t-il avec feu. Il faut d'abord que le Club justifie son nom !

Lecomte crut voir un léger trouble dans les yeux de Comstock Bell... mais Willetts poursuivait :

... Les membres du Club sont des poules mouillées ! Pas d'audace. Par exemple, ce bon Comstock Bell qui est un capitaliste, un richard, c'est un poltron !

Bell ne releva pas l'insulte, il gardait le silence, les yeux fixés droit devant lui.

À ce moment, quelqu'un entra dans la petite salle du restaurant... M. Lecomte l'apercevant se leva et vint à lui. Ils s'entretenaient quelques instants à voix basse. Puis M. Lecomte se rapprocha de la table :

— Messieurs, dit-il d'un ton sec, cet après-midi un inconnu a présenté aux guichets de l'Agence

Cook, Place de l'Opéra, un billet de banque anglais de cinquante livres... Ce billet était faux...

Un grand silence accueillit ces paroles. Mais le sous-chef de la Sûreté reprit :

— L'inconnu était un étudiant... et dans l'angle du billet il y avait écrit au crayon « C. du C. ». — Maintenant, Messieurs, ceci n'est pas une plaisanterie. J'espère que le coupable atténuera sa faute en se présentant demain matin au bureau de M. Trebolino.

Personne ne se présenta au bureau du Chef de la Sûreté le lendemain. Willetts, rappelé à Londres, partit ce jour-là et Comstock Bell prit le même train. M. Lecomte les vit partir, mais ils n'en surent rien. Trois jours après, il reçut un billet de banque anglais de 50 livres dans une enveloppe ne portant aucune mention de l'expéditeur. Le billet était simplement accompagné d'une note dactylographiée où il lut : « Prière de rembourser Messrs. Cook. »

Averti, M. Trebolino déclara qu'il valait mieux ne pas faire de scandale. Il prit le faux billet que l'Agence Cook avait communiqué à la police et le plaça au fond d'un des tiroirs de son bureau.

... Quelques années plus tard, le grand chef fut assassiné par un anarchiste, et son successeur, en classant des papiers, retrouva le faux billet anglais... « Cela pourrait intéresser la Banque d'Angleterre, » se dit-il, « je vais leur envoyer cela. » C'est ce qu'il fit, et M. Lecomte, qui aurait seul pu le renseigner, était alors en mission en province.

CHAPITRE PREMIER

M. HELDER RACONTE UNE VIEILLE HISTOIRE

C'était le premier grand bal mondain de la saison. Les grandes salles du Club des Terriers étaient toutes décorées et transformées. Un public des plus sélects les remplissait et en avait chassé pour une nuit les bons vieux habitués.

L'animation était déjà grande lorsque M. W. Gold fit son entrée dans le hall et passa au vestiaire pour y déposer son chapeau, son manteau et ses caoutchoucs.

M. Wenteworth Gold était un Américain d'allure assez ordinaire : de taille médiocre, visage rasé, binocle, yeux gris, il inspirait confiance et surtout ne cachait pas sa qualité d'Américain. Il vivait en Angleterre et aimait les Anglais, ce qui ne l'empêchait pas d'être un ardent patriote et de le dire. Tout cela lui valait une grande popularité dans plusieurs cercles mondains de Londres. Il était

probablement riche, car il passait le plus clair de son temps à jouer au bridge aux Terriers. Il fréquentait aussi l'Ambassade Américaine où il se faisait adresser une partie de son courrier ; et il arrivait assez souvent qu'il demandât à parler à l'Ambassadeur lui-même, fût-ce à trois heures du matin..., alors, chose encore plus étrange, il se trouvait que l'Ambassadeur le recevait immédiatement.

Mais, de cela, les amateurs de bridge du Club des Terriers ne se doutaient nullement. Ils tenaient Gold pour un bon camarade, un peu curieux peut-être, mais c'était tout.

En sortant du vestiaire, M. Gold gravit le grand escalier des galeries et se pencha sur la balustrade pour jouir du spectacle de la foule. Il aperçut l'Ambassadeur d'Espagne avec sa fille, échangea un salut avec le Chargé d'Affaires d'Italie ; il vit encore M^{me} Granger passer dans le hall avec son cortège d'admirateurs et se demanda nonchalamment où une faible femme pouvait trouver la force de passer si aisément de la Cour du Tribunal où se plaidait son divorce à un grand bal où tant de regards impertinents allaient l'accueillir.

M. Gold remarqua aussi la présence de Comstock Bell. Ce jeune homme l'intéressait beaucoup

depuis quelque temps. Et il observait d'un œil amusé les œillades de nombre de jolies femmes à l'adresse de son compatriote riche et célibataire. Mais celui-ci ne paraissait pas s'apercevoir de l'attraction dont il était l'objet ; grave et droit, les épaules larges, les tempes déjà grisonnantes quoiqu'il n'eût pas trente ans, il allait et venait au milieu des groupes comme un jeune dieu égaré qui regretterait l'Olympe.

— Très curieux, dit M. Gold à mi-voix.

— Qu'est-ce que vous trouvez curieux ? dit quelqu'un à côté de lui.

— Tiens, c'est vous, Helder ! s'exclama Gold. Ces mondanités vous intéressent donc ?

— Je ne sais trop, répondit l'autre. Cela m'intéresse, d'un côté, et m'ennuie de l'autre. Mais vous trouviez quelque chose de curieux dans ce spectacle... Qu'était-ce donc ?

Gold sourit, prit son pince-nez dans la poche de son gilet, et en essuya soigneusement les verres.

— Tout est curieux à observer, dit-il enfin ; la vie et les circonstances de la vie ; le plaisir et la recherche du plaisir ; l'ambition des uns, la folie des autres... Tout paraît au fond anormal, étrange, cu-

rieux... oui, c'est le mot que je prononçais tout à l'heure.

Helder était aussi très visiblement Américain ; grand et massif, face rubiconde, lèvres épaisses, il avait toute l'allure d'un bon vivant. Il était fort connu. Toujours prêt à dire un bon mot, à rire des plaisanteries des autres, accueillant, jovial et très au courant de tous les commérages mondains, il avait tout ce qu'il faut pour jouir d'une large popularité.

— Vous dites que tout est anormal, répondit-il à Gold... Ça dépend de ce que vous trouvez normal, c'est-à-dire en somme du point de vue auquel vous vous placez...

— Mon point de vue ? C'est celui de l'homme que ces fêtes n'intéressent nullement !

— On ne le dirait pas, mon cher Gold. Vous paraissez prendre intérêt à tout au monde. Un ami me disait hier encore que vous êtes plus au courant des secrets de la politique européenne que notre Ambassadeur lui-même.

Gold ne répondit pas et se remit à considérer la foule brillante qui encombrait les salons. Il n'aimait pas Helder et, pour un homme de sens rassis comme lui, ce ne devait pas être sans cause. Au milieu du bourdonnement des voix, des rires,

des appels, Gold entendit son nom à plusieurs reprises, et il sourit d'un air bonhomme et satisfait.

— Avez-vous vu Comstock Bell ? demanda tout à coup Helder.

— Oui, répondit Gold sans relever les yeux.

— Il a l'air préoccupé, n'est-ce pas ?

— Vraiment ? riposta Gold en jetant un rapide coup d'œil à son interlocuteur.

— Il m'a semblé. Et c'est bizarre pour un homme si riche, indépendant, qui a tous les succès désirables...

— Ce sont des choses qui arrivent, fit Gold sèchement.

— Je parlais de lui l'autre jour avec Villier Lecomte, continua Helder.

Gold ne perdit pas son air détaché et sceptique, mais concentra toute son attention... Il se rendait compte que la conversation qui s'amorçait n'était déjà plus un futile échange de mots quelconques, mais que Helder, pour une raison ou pour une autre, voulait lui parler de Comstock Bell.

— Avec qui, dites-vous ?

— Avec Villier Lecomte, répondit Helder. Vous le connaissez, je crois ?

Oui, Gold connaissait bien le sous-chef de la Sûreté de Paris ; sans exagérer, il le connaissait même très bien, mais il avait des raisons péremptoires pour ne pas le laisser savoir.

— Non, dit-il, je ne connais pas ce Monsieur... quoique ce nom me dise quelque chose...

— Villier Lecomte est Sous-Chef de la Sûreté de Paris, reprit Helder. Il était ici à Londres, l'autre jour, et je l'ai rencontré au Club...

— Ce doit être un homme intéressant, fit Gold poliment.

— Oui, et il m'a parlé de Comstock Bell, répondit Helder, en scrutant attentivement la physionomie de son interlocuteur.

— Mais en quoi Comstock Bell peut-il bien mériter l'intérêt du chef policier ? A-t-il tué quelqu'un ?

— Eh ! eh ! N'auriez-vous vraiment jamais rien entendu dire sur le compte de Bell ?

— C'est ce que je n'ai jamais entendu dire qui m'intéresse, fit Gold, et je compte sur vous pour m'en instruire.

— Enfin, voyons, vous savez bien que Bell fit autrefois partie du « Club du Crime » ?

— Le « Club du Crime » ? Que diable est-ce que c'était ?

Helder hésita à poursuivre. Ils n'étaient pas seuls à regarder la fête du haut de la galerie. Une jeune fille qui s'appuyait à la balustrade à côté de lui pouvait entendre tout ce qu'il disait. Et autour d'eux il y avait une constante allée et venue de gens qui montaient ou descendaient.

— Eh bien, se décida-t-il tout de même à dire, vous vous rappelez sûrement cette mauvaise plaisanterie qu'un groupe d'étudiants avait faite à la police il y a quelques années en constituant un Club ou une association secrète dont chaque membre s'engageait à commettre un grave méfait passible d'emprisonnement. Cela se passait à Paris d'ailleurs, où le quartier latin est assez frondeur, et Comstock Bell fut un des fondateurs de la Société.

— Très original, dit Gold. On dut en guillotiner quelques-uns...

— Non, mais cela fit un certain bruit. L'association fut vite désorganisée, et comme la plupart des malfaiteurs d'occasion avaient eu soin de prendre de faux noms, il y eut peu de sanctions... quoiqu'on eût des preuves matérielles...

— Ah, oui, maintenant je me souviens de cette affaire de faux billet de banque attribué à un étudiant... S'agissait-il donc de Comstock Bell ?

— Eh bien, on ne sait trop, mais je sais qu'il a été soupçonné par la police française ; lui et un autre... mais comme l'enquête n'a pas été suivie jusqu'au bout, on ne sait pas...

— Très intéressant, fit Gold... mais, excusez-moi, j'aperçois notre Ambassadeur ; je dois aller le saluer.

À ce même moment, Comstock Bell promenait son ennui dans les salons du Club. Il avait le cœur serré, la vie même avait perdu tout attrait pour lui... Il lui tardait de quitter cette foule bruyante et de se retrouver seul à seul avec lui-même. Il se dirigeait vers la salle de billard convertie ce soir-là en salle de concert, lorsqu'il s'entendit appeler. Il se retourna et aperçut Lord Hallingdale.

— Bell, lui cria ce dernier, je vous cherche depuis des heures. Je vais faire prochainement une croisière en Méditerranée, avec quelques amis ; êtes-vous des nôtres ?

— Désolé ! Merci. Déjà pris.

— Pour un voyage ?

— Aux États-Unis, oui. Ma mère ne se porte pas très bien et je lui ai promis d'aller passer quelques jours auprès d'elle.

Il passa plus loin. Il venait d'inventer cette excuse, car il n'avait aucune intention de quitter l'Angleterre, pas du moins tant que certaine affaire à laquelle il pensait ne fût arrangée.

Il traversa un autre salon très encombré, et, comme sa haute taille lui permettait de voir jusqu'au fond de la salle, une voix fraîche et jeune murmura à son oreille : « Heureux homme ! »

C'était M^{me} Granger qui lui souriait de tout son visage charmant.

— Voulez-vous grimper sur mes épaules ? lui répondit-il.

Il était un des rares jeunes hommes de son monde qui osait se montrer naturel avec elle en public ; et M^{me} Granger, de son côté, aimait beaucoup le seul homme qui la connaissait pour ce qu'elle était, ne la méprisait pas et ne cherchait nullement son intimité.

— Oh, trouvez-moi un endroit plus tranquille, dit-elle. Je suis affreusement lasse de cette cohue !

Il la guida jusqu'en un petit salon à peu près désert. Elle poussa un soupir de soulagement en s'asseyant.

— Mon cher ami, dit-elle, j'ai bien besoin de votre aide !

— Alors, ce que je peux faire de mieux pour vous, c'est de vous offrir un exemplaire encadré des Dix Commandements.

— Je vous en prie, épargnez-moi ! Je suis au-dessus des Commandements... ils ne sont faits que pour être violés. Non, non, j'ai besoin de quelque chose de plus substantiel.

Leurs yeux se rencontrèrent et elle lut dans les regards de Comstock Bell une immense pitié.

— Ne me regardez pas comme cela, dit-elle vivement ; je n'ai que faire de votre sympathie. Je ne suis pas folle, je suis seulement désespérée et « au bout de mon rouleau », comme on dit... Il me faudrait de l'argent pour voyager, aller à l'étranger, oublier et me faire oublier... On me méprise parce que j'ose venir ici après... après ce que vous savez... mais je suis bien forcée... Oh, je voudrais fuir ! disparaître pendant quelques années !

Elle se tordait les mains et avait des regards de bête traquée.

Quelqu'un approchait. En se détournant, Bell vit que c'était Helder qui passait, affectant un air indifférent.

— Venez me voir demain, dit-il à M^{me} Granger, et je crois que je pourrai vous être utile.

— Vous êtes trop bon, répondit-elle à voix basse. Ne puis-je à mon tour... vous rendre... d'une façon ou d'une autre... ?

Il secoua la tête, laissa la jeune femme aux soins d'un de ses adorateurs qui arrivait et se dirigea vers le vestiaire. Il y trouva Gold.

— Vous partez déjà ! lui dit ce dernier.

Bell se mit à rire.

— Oui, dit-il. Ces sortes de distraction me fatiguent. Je dois me faire vieux. Mais vous-même paraissent avoir les mêmes intentions ?

— Les affaires, les affaires inexorables, fit Gold en endossant son pardessus. De quel côté allez-vous ?

— Je n'en sais rien.

— Quand la jeunesse ne sait pas où elle va, c'est le diable qui l'attire, s'écria Gold en riant. Accompagnez-moi.

Ils sortirent ensemble, tandis que d'une fenêtre d'un des salons, deux yeux brillants épiaient l'alerte silhouette du jeune homme.

— Allons à pied si cela vous est égal, dit Gold. Il ne pleut presque plus et cet air frais fait du bien.

— Volontiers.

Ils suivirent Pall Mall en silence jusqu'au coin de Haymarket. Mais à ce moment, la pluie se mit à tomber avec violence. Gold héla un taxi.

— Fleet-Street ! cria-t-il au chauffeur.

La voiture n'avait pas fait cinq cents mètres qu'il se ravisa et, passant la tête à la portière, donna de nouveaux ordres :

— Conduisez-nous à Victoria, dit-il. Et traversez le square.

— Vous avez changé d'avis ? interrogea Bell.

— Non, dit calmement son interlocuteur ; seulement, il faut croire que je suis un personnage si important que nombre de gens emploient les plus précieuses heures de leur existence à me filer... N'avez-vous pas remarqué que nous étions suivis ?

— Non, je ne m'en étais pas aperçu...

— Je voudrais vous demander une chose, Bell... Ne connaissez-vous pas un certain Willetts ?

— Willetts ? fit le jeune homme d'un air rêveur et nonchalant...

— Oui, c'est un banquier ou quelque chose comme cela... quoiqu'on ne sache pas grand'chose de ses affaires. Il a un bureau dans Moorgate Street ou près de là...

— Non, dit Bell, je ne le connais pas.

Il y eut un long silence. Gold regardait par la portière et inclinait la tête à intervalles réguliers comme s'il comptait quelque chose.

— Je crois que je vais descendre ici, dit-il tout à coup et il frappa à la petite fenêtre derrière le chauffeur. Ils étaient au beau milieu du parc de Mall, désert à cette heure de la nuit, et où les voitures, selon les ordonnances municipales, ne pouvaient circuler que fort lentement dans l'allée principale.

Le taxi s'arrêta.

— Gardez la voiture, dit-il à Bell et faites-vous conduire où vous voulez.

Bell acquiesça : — Soyez donc assez bon pour dire au chauffeur de me mener jusqu'à Cadogan Square ; je rentre chez moi.

Il entendit Gold répéter ces instructions, et à ce moment un homme sortit de l'ombre.

— Vous êtes M. Gold ? fit l'inconnu d'une voix sourde.

— Oui.

— Vous aviez un rendez-vous ici ? reprit le nouveau venu.

Le moteur était arrêté, et le chauffeur était descendu pour le remettre en marche. Bell ne fit aucun effort pour écouter la conversation, mais ne put s'empêcher d'entendre ce qui se disait si près de lui.

— Vraiment ? répondait Gold d'un ton moqueur.

— Vous le savez bien ! grogna l'étranger... Et voilà pour vous.

Un coup de revolver claqua dans le silence de la nuit.

Bell sauta hors de la voiture. Gold, souriant au bord du trottoir n'avait pas été atteint. Son assailant n'était plus qu'une ombre inconsistante qui s'évanouissait au loin.

— Voilà un de mes amis qui oublie son joujou, fit Gold en ramassant le revolver que l'homme avait laissé tomber.

CHAPITRE II

VÉRITÉ MAPLE

Un peu plus tard, cette nuit-là, M. W. Gold prit à la gare Victoria un billet de première, aller et retour, pour Peckham Rye. Il se promena un moment sur le quai en fumant un cigare, puis monta en voiture. Penché à la portière, il ne cessa, jusqu'au départ du train, d'examiner attentivement les voyageurs qui allaient et venaient devant lui. Il ne s'attendait à rien d'anormal, mais il prenait tout de même ses précautions.

Il était seul dans son compartiment, car ce n'était pas encore l'heure où l'on rentre des théâtres. Il lui fut donc loisible de relire une lettre qu'il avait reçue avant de sortir ce soir-là ; il la relut même deux fois ; après quoi, la sachant par cœur, il la déchira en quelques centaines de minuscules carrés de papier qu'il jeta par pincées successives, de moment en moment, par la portière.

L'attaque dont il venait d'être l'objet ne le souciait pas beaucoup, mais il se préoccupait plutôt de l'absence de celui avec qui il avait eu réellement rendez-vous dans le square.

Il arriva à destination, descendit dans une rue animée, la traversa, tourna à sa droite, se dirigeant vers les quartiers endormis et peu fréquentés de ces immenses faubourgs. Il s'arrêta devant une décente petite villa toute plongée dans l'ombre. Aucune lumière aux fenêtres, mais il savait qu'il était attendu. Il frappa, et très vite, la porte lui fut ouverte par une jeune fille.

— Vous êtes M. Gold ? demanda-t-elle à voix basse.

— C'est la seconde fois qu'on me le demande cette nuit, répondit M. Gold avec un petit rire, mais j'espère que maintenant ma réponse affirmative n'aura pas le même résultat que tout à l'heure.

La jeune fille referma la porte et lui aida à enlever son pardessus.

— Que vous est-il donc arrivé ? interrogea-t-elle d'une voix harmonieuse et douce.

— Oh, rien ! Du moins, rien d'immérité. Comment va votre oncle ?

Elle ne répondit pas, puis poussa un léger soupir. M. Gold secoua la tête, songeant que le génie de Maple était sans doute de l'espèce qui avoisine le plus la folie... La jeune fille le guida le long d'un corridor étroit et sombre jusqu'à une arrière-cuisine où un homme mal rasé, grand, très pâle, un peu débraillé et sans faux-col, était assis devant la table. Appuyé au dossier de sa chaise, la tête renversée en arrière, les mains dans ses poches, il regardait vaguement devant lui.

La table était couverte d'éprouvettes, de microscopes, de toutes sortes d'instruments de précision. En voyant entrer son visiteur, l'homme eut un sursaut, il tendit une main un peu tremblante.

— Bonjour, M. Gold, dit-il en se levant.

Gold le regarda d'un air de reproche.

— Maple, dit-il, vous m'aviez pourtant promis... Il s'arrêta songeant que la jeune fille était là...

— As-tu une chaise à offrir à M. Gold ? demanda Maple à sa nièce.

Elle apporta un siège. Elle était remarquablement jolie. Gold avait beaucoup entendu parler d'elle, mais c'était la première fois qu'il la voyait. Bien prise dans une robe simple mais de bonne coupe qui lui allait à ravir, elle donnait une im-

pression de souplesse et de grâce éminemment séduisantes. De ce teint d'un blanc qui n'est pas pâle, mais au contraire riche de sang et de florissante santé, elle attirait encore par ses beaux cheveux d'or sombre, par la ligne extrêmement pure de ses sourcils.

Ce visage charmant éblouit un peu l'excellent M. Gold. Il n'était pas insensible à la beauté. Il avait rencontré durant sa vie de nombreuses femmes qui passaient pour très belles, mais encore dans la physionomie de celle-ci, il y avait quelque chose d'éthéré, une signification spirituelle qu'il ne connaissait pas.

Elle rougit un peu devant ces regards admiratifs.

— Excusez-moi, lui dit-il enfin, mais votre oncle m'avait tellement parlé de vous...

— Je crains, dit-elle, que mon oncle n'importune les gens en leur chantant mes louanges !

Sa voix, son maintien étaient d'une personne parfaitement bien élevée.

M. Gold, se détournant, rencontra alors le regard de Maple tout chargé de tendresse et d'inquiétude... C'était en effet une affaire toute nouvelle dans sa vie de vieux célibataire que d'avoir la charge de cette jeunesse. Son frère aîné

venait de mourir et il avait recueilli sa fille qui exerçait dès lors sur lui la plus heureuse influence.

Gold s'empressa de le rassurer.

— Je suppose, lui dit-il en s'asseyant près de lui, que votre nièce est au courant de nos affaires...

— Oui, je lui ai à peu près tout dit, et on peut avoir confiance en elle.

Maple aussi parlait avec une distinction native et comme quelqu'un qui a reçu une bonne éducation.

Il prit un portefeuille sur la table et en sortit une liasse de billets de banque. C'étaient des billets américains de cinq dollars qui ne se distinguaient du modèle courant que par leur couleur. Il y en avait de verts, de mauves, de jaunes comme si quelque mauvais plaisant s'était amusé à les teindre au hasard d'une déplorable fantaisie. Maple les étala sur la table. Il y en avait une vingtaine. Gold les considéra d'un air irrité :

— Et vous dites qu'ils sont tous faux ?

— Oui, dit l'autre, tous. La marque du Trésor, la seule que l'on ne puisse photographier, manque...

Maple était lancé maintenant sur son sujet favori ; il s'animait et la couleur revenait à ses joues.

— Je sais cela, dit Gold. Mais, l'encre employée ?

— Parfaite ! fit Maple d'une voix pleine d'admiration. Je l'ai soumise à tous les réactifs usités, et ne lui ai trouvé aucune différence sensible avec celle qu'emploie votre Gouvernement.

— Et les filigranes ?

— Là aussi, imitation parfaite. J'ai ici un instrument d'une sensibilité merveilleuse avec lequel je peux mesurer l'épaisseur des impressions... et je peux vous assurer que tout est régulier sur ces billets... D'ailleurs, je vous dirai une chose qui va probablement vous étonner, c'est que l'auteur de ces billets n'a pas eu recours à la photographie...

Tout cela, reprit-il en frappant du doigt sur la liasse déposée devant lui, est gravé... Je le reconnais parce que... parce que... au fait, n'importe... Mais j'en suis sûr. Ces billets sont tirés sur une presse spécialement construite pour cela, et le papier est identique à celui des établissements officiels de Washington.

Il considéra encore les billets épars, puis les rassembla et les remit dans le portefeuille.

— J'ai passé ma vie à étudier ces choses, dit-il encore. J'ai travaillé pour la gravure et l'impression des papiers de valeurs en Allemagne et en France... — et je serais encore dans ce dernier pays, si ce n'avait été... enfin, là n'est pas la question. —

Mais c'est pour vous dire, M. Gold, qu'on peut passer impunément ces billets n'importe où, et non seulement ceux-ci, mais encore ceux de cent dollars que j'ai examinés.

— Il n'existe donc aucun moyen pratique de les reconnaître ?

— Aucun, tant qu'ils ne reviennent pas au bureau officiel des experts.

M. Gold repoussa légèrement sa chaise, et, les mains dans les poches, se mit à réfléchir profondément, tandis que la jeune fille, toujours silencieuse, regardait anxieusement son oncle.

Enfin, M. Gold releva les yeux.

— Heureusement, dit-il, les faussaires ne sont pas si sûrs de leur fait. J'avais rendez-vous ce soir avec un de mes agents, cela s'est su d'une façon ou d'une autre, ils l'ont empêché de venir sous quelque prétexte, et...

— Et... qu'est-il arrivé ? demanda Maple, voyant que Gold hésitait à continuer.

— Cela a fait manquer l'entrevue, dit Gold sans s'expliquer davantage.

Il était désappointé. Il avait espéré que Maple, fort connu par son habileté et sa science en matière de billets et de titres, aurait découvert un

moyen commode de déceler la contrefaçon, et il se rendait compte maintenant que ses recherches dépendaient presque entièrement de l'expert.

Il savait qu'il y avait déjà des milliers de ces billets en circulation, peut-être des centaines de mille, tous de si petite valeur, que personne ne prenait la peine d'examiner longuement leur authenticité.

— On n'y peut rien pour le moment, dit-il enfin.

Il se leva, serra la main de Maple et adressa un aimable sourire à la jeune fille. Il était déjà dans le vestibule lorsque Maple le rappela :

— À propos, M. Gold, j'oubliais de vous demander une chose : Connaissez-vous un certain M. Cornélius Helder ?

— Oui, fit Gold soudainement attentif.

— Je le présumais, car c'est un membre influent de la colonie américaine.

— En effet, dit Gold.

— Il a fait des offres à ma nièce...

— Des offres ! De quelle sorte ?

— Il lui a proposé un poste de secrétaire.

Gold fronça involontairement du sourcil... Maple s'en aperçut, fit un geste indécis, ses re-

gards vacillèrent ; son tempérament d'alcoolique le laissait désarmé devant le plus faible obstacle.

— Quoi donc ? dit-il. Ne serait-ce pas une bonne affaire ? Il offre un beau traitement.

— Comment a-t-il su que votre nièce cherchait une position de ce genre ?

— Écoutez... rentrez un moment, je vais vous dire...

Maple parlait de nouveau péniblement, mais il parut faire effort sur lui-même pour expliquer la chose à M. Gold.

... Il y a eu là une curieuse série de coïncidences. Ma nièce était secrétaire du vieux Lord Dellborough, qui vient de mourir.

Elle n'a pas cherché d'autre position parce que je gagne maintenant assez pour deux. Mais l'autre jour, Vérité a reçu une offre d'une agence à laquelle elle ne s'était jamais inscrite.

— C'est curieux, dit Gold, mais je ne vois là aucune coïncidence...

— Si ! Car enfin, c'est au moment même où elle ne cherche point de place parce que vous me donnez du travail qu'on lui en offre une de la part d'une de vos connaissances ! Si cela ne vient pas de vous, je n'y comprends plus rien...

— Cela ne vient certes pas de moi !

M. Gold ne croyait guère aux coïncidences miraculeuses, il cherchait les causes des événements, et le plus souvent il les trouvait. Cette fois, qu'est-ce qui avait bien pu inciter Helder à offrir un poste de secrétaire à Vérité Maple sous le couvert d'une agence de placement. On savait qu'elle avait été chez Lord Dellborough et qu'elle était très jolie. D'autre part, Helder passait pour un homme de mœurs un peu faciles... Ce pouvait être une explication.

Il regarda longuement la jeune fille, observa la fermeté de son regard, l'expression énergique de son beau visage. « Elle a du caractère », pensa-t-il. « Et... secrétaire de Helder ? Pourquoi pas ? »

— Je vous conseille d'accepter, dit-il enfin à haute voix.

Il prit un feuillet de papier dans son porte-carte et y inscrivit quelques chiffres.

... Voici mon N° de téléphone, poursuivit-il. En n'importe quel cas urgent, appelez-moi. D'autre part, il vaut mieux, je crois, que vous ne disiez pas à M. Helder que vous me connaissez. Mais je vous serais reconnaissant de me donner de vos nouvelles lorsque vous serez entrée en fonctions.

Sur ces mots, il prit congé.

CHAPITRE III

LES VISITEURS DE MAPLE

Lors de la mort prématurée de son père, Vérité Maple se fût trouvée sans ressource si cet oncle original et dont elle connaissait à peine l'existence ne l'avait recueillie. Il gagnait assez d'argent, quoique irrégulièrement, pour subvenir à leurs besoins, et la jeune fille s'était prise d'affection pour le vieil homme si habile à graver les plus délicats dessins, indulgent aux autres autant qu'à lui-même ; un peu buveur, mais parfaitement inoffensif.

Le lendemain de la visite de Gold, elle se trouvait assise, songeuse, vers la fin du jour, dans le petit salon de son oncle. La journée avait été exceptionnellement ensoleillée, et le couchant se teignait d'or et de mauve. Entendant son oncle descendre l'escalier et traverser le corridor, elle posa son livre... M. Maple passa... mais à la porte d'entrée, il hésita, revint, entra.

Il était plus pâle que d'habitude ; ses yeux plus cernés assombrissaient sa physionomie. Il fit quelques pas dans la pièce sans rien dire, puis s'assit :

— Vérité, dit-il enfin avec effort et comme après avoir débattu en lui-même s'il parlerait ou non. Vérité, j'ai beaucoup réfléchi à toi aujourd'hui, et me suis demandé si je ne devrais pas te révéler certains détails de ma vie passée...

Il s'arrêta. Il regardait au loin, dans le vague, le visage tourné vers la fenêtre... Enfin, il rassembla son courage, abaissa son regard.

— J'ai eu une existence mouvementée, dit-il d'une voix mal assurée. Et, après tout, tu ne sais rien de moi.

— Je sais que vous êtes mon oncle, et cela me suffit, dit Vérité en souriant.

— Un drôle d'oncle... dirais-je, mon enfant...

Il eut un long regard triste et, sortant de sa poche un gros carnet fermé par une élastique brune, il l'ouvrit, y prit une carte qu'il tendit à sa nièce.

— Voici, lui dit-il, le nom et l'adresse de quelqu'un qui pourrait t'être utile s'il m'arrivait quelque chose.

— Mais... voyons, mon oncle !

— On ne sait jamais ! En outre, tu as dû te demander pourquoi je t'avais priée de me donner un spécimen de ta signature l'autre jour : c'était pour te faire ouvrir un compte à la North Western Bank... Oh, ton compte n'y est pas énorme, s'empressa-t-il d'ajouter en voyant le regard de surprise et de plaisir de la jeune fille, mais ce serait suffisant pour te sortir de peine s'il m'arrivait quelque chose !

— Encore ces sombres pensées, mon oncle !

Il haussa les épaules, et tendit à Vérité un petit carnet de dépôt délivré par la Banque.

— Garde cela avec soin et mets-le dans un endroit sûr.

... Un de ces jours, ajouta-t-il en se levant, tu vas vouloir te marier.

Elle secoua la tête en riant.

— Ta, ta, ta ! fit-il en riant à son tour. Toutes les jeunes filles disent cela, et se marient tout de même...

Sur un geste affectueux de la main, il sortit.

Ce ne fut qu'au bout d'un instant que Vérité songea à regarder la carte de la personne à qui M. Maple lui recommandait de demander protec-

tion en cas de malheur : cette carte portait le nom de Comstock Bell...

Elle se mit à réfléchir plus sérieusement qu'elle ne l'avait jamais fait sur le passé de ce brave oncle qui venait de lui parler si étrangement. Elle n'était pas sans se rappeler qu'autrefois, cet oncle à qui elle écrivait régulièrement à chaque Nouvel An, lui donnait chaque fois non seulement une nouvelle adresse, mais un nouveau nom... Elle était assez âgée maintenant pour comprendre qu'un homme qui s'appelle Schmidt à Berlin, Von Grafheim à Prague, Durand à Paris, doit avoir tout au moins des occupations bizarres.

Elle regretta un moment de ne l'avoir pas incité à lui parler à cœur ouvert comme il en avait visiblement l'intention, puis elle regarda sa montre : il était l'heure de partir pour le rendez-vous que lui avait fixé M. Helder. Elle s'était étonnée qu'il l'eût convoquée chez lui, Curzon Street, et non pas à son bureau, mais elle savait que les hommes d'affaires ne sont pas toujours libres quand et où ils voudraient et ne s'en préoccupa pas beaucoup.

M. Helder occupait un petit appartement meublé au 406 de Curzon Street. Il n'y prenait généralement pas ses repas, sauf le déjeuner du matin et quelquefois un léger souper.

Vérité Maple fut introduite dans un coquet salon au milieu duquel une table-bureau était couverte de magazines et d'épreuves d'imprimerie.

M. Helder se leva et lui tendit la main.

— Asseyez-vous, Mademoiselle... eh... ehr...

Son hésitation était feinte : il savait très certainement le nom de la jeune fille.

— Excusez-moi, Miss Maple, reprit-il lorsqu'elle se fut nommée, mais je n'ai pu vous recevoir à mon bureau ; j'avais trop de rendez-vous et de courses à faire...

Il parlait vite et net comme un homme d'affaires et l'impression un peu déplaisante que Vérité avait éprouvée dès l'abord en le voyant se dissipait.

— Le travail que je vous demanderai, dit-il, est très intéressant. Vous savez l'italien, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Eh bien, je m'intéresse à un petit journal italien, peu connu encore, et c'est un peu comme secrétaire de rédaction que je vous engagerais...

Ils discutèrent la question du salaire. M. Helder accepta sans discussion le chiffre qu'elle énonça, et cet empressement même déplut un peu à la jeune fille. Enfin, tout bien convenu, elle se leva.

— Je vous attends donc demain, dit-il.

Il lui serra la main et la retint un tout petit peu plus qu'il n'était nécessaire. Il la raccompagna jusqu'à la porte.

Elle sortit de cette première entrevue avec son futur patron un peu désappointée et vaguement consciente d'avoir fait une erreur.

Sans doute, n'importe quelle connaissance d'Helder aurait pu lui dire certaines choses qui lui auraient fait immédiatement renoncer à cette position de secrétaire, mais en somme, la seule personne qui la connût aussi était M. Gold, déjà averti, mais plein de confiance en elle. D'ailleurs, il était fort désireux d'en savoir le plus possible sur Helder, et Vérité Maple était toute désignée pour lui apporter, le cas échéant, ce supplément d'informations.

Elle avait déjà parcouru une bonne moitié de la rue lorsqu'elle s'entendit appeler. Elle se retourna : M. Helder la suivait, hors d'haleine. Il avait deviné qu'elle n'était pas entièrement satisfaite et en ressentait quelque contrariété. Il était pétri d'orgueil et de vanité, et quand il s'adressa de nouveau à la jeune fille, il y avait dans sa voix une arrogance que Vérité préféra de beaucoup à

l'accent onctueux et familier qu'il avait adopté dès le début.

— Je vais du côté d'Oxford Street, dit-il. Allez-vous aussi dans cette direction ?

Elle aurait aimé répondre négativement, mais elle ne voulait tout de même pas faire un affront à son futur patron. Il déclara qu'il se rendait chez un constructeur de yachts et la description du bateau qu'il allait acquérir, l'énumération et le prix de tout ce qu'il allait y embarquer, tout était fait pour émerveiller la jeune fille habituée aux comptes modestes et à l'économie.

Elle le quitta à l'entrée d'Oxford Street et poussa un soupir de soulagement quand il eut définitivement pris congé.

Sans nul doute, Helder avait été vivement impressionné par la beauté de Vérité Maple. Il n'avait encore jamais rencontré autant de fraîcheur unie à tant de radieuse jeunesse. À son avis, elle lui servirait à deux fins, également agréables et profitables. Mais que sa présence pût faire tourner les événements d'une troisième manière, moins joyeuse pour lui, il n'aurait eu garde d'y songer. C'est pourtant ce qui amène la perte de beaucoup de gens, cette impuissance à prévoir *tous* les résultats possibles de la belle aventure.

Il la suivit des yeux jusqu'à ce qu'elle se fut perdue dans la foule. Ensuite, il héla un taxi et se fit conduire à son club.

Vérité Maple continua son chemin. Elle avait quelques emplettes à faire, ce qui lui prit un peu plus de temps qu'elle ne pensait, de sorte qu'en arrivant à la gare de Victoria, elle s'aperçut que le train qu'elle voulait prendre était parti. Mais il y en avait un autre quelques minutes plus tard, et elle se mit à faire les cent pas sur le quai. Tout à coup un homme qui passait rapidement la bouscula un peu ; il se retourna immédiatement et, saluant, s'excusa. Il se baissa pour lui ramasser un petit paquet que le choc inattendu avait fait tomber. C'était un homme de haute taille, jeune, d'allure très distinguée, mais à la physionomie un peu triste. En voyant la voyageuse si jolie, il demeura un moment sans voix.

— Mille excuses, dit-il enfin, en lui tendant le petit paquet.

Elle répondit avec grâce, et, poliment, le jeune homme, après avoir de nouveau salué, s'éloigna.

Ce fut là sa première entrevue avec Comstock Bell.

Ce petit événement lui fit perdre patience. Elle alla prendre du thé non loin de la gare, et laissa

partir plusieurs trains. Elle ne rentra chez elle que vers neuf heures du soir. Il pleuvait. Au coin de sa rue, elle remarqua un homme appuyé au réverbère sur le trottoir opposé, mais elle n'aperçut pas ses traits.

Elle atteignit la maison et introduisit la clef dans la serrure lorsqu'elle entendit des voix. Son oncle recevait rarement des visites, de sorte qu'elle eut un moment d'hésitation ; d'autant plus que les voix étaient à un diapason assez violent et que l'une d'elles semblait fort menaçante.

Il y avait devant la maison un petit jardin planté de quelques lauriers. Vérité, entendant que les visiteurs se disposaient à sortir, rétrograda vivement et se dissimula derrière les arbustes... Mouvement purement instinctif de sa part, mais sans savoir pourquoi elle répugnait à révéler sa présence.

La porte s'ouvrit et son oncle sortit, tête nue, avec deux hommes ; un grand, l'autre massif et petit. Ce dernier fumait un cigare et avait un accent américain prononcé.

— Vous m'avez compris ! dit-il d'un ton menaçant.

Maple répondit à voix si basse que Vérité ne saisit pas ce qu'il disait.

— En somme tout va bien, reprit le gros homme. Je crois que vous pouvez être tout à fait tranquille dans ce quartier où personne ne s'occupe de vous et où l'on ne viendra pas vous chercher. Soyez gentil, réparez les stupidités que vous avez faites, et tout marchera bien. Il sait tout... acheva-t-il en faisant un geste dans la direction de la rue...

— Pourquoi n'est-il pas venu jusqu'ici ? marmotta Maple.

L'autre rit.

— Parce qu'il ne veut pas agir directement... D'ailleurs, vous n'habitez pas seul ici, n'est-ce pas ?

La jeune fille, étonnée, écoutait attentivement. Son oncle ne répondit pas.

— En tout cas, vous êtes averti de ce qui vous attend si vous vous mettez encore en travers de nos plans, reprit l'interlocuteur d'un ton brutal. Nous allons faire de grandes choses et ce n'est ni vous, ni personne qui pourra l'empêcher. M'entendez-vous ?

Tom Maple fit un signe d'assentiment. Il y eut un court silence. Puis Maple demanda :

— Où est-il ?

— Il attend au coin de la rue.

Pour une raison ou pour une autre, le plus grand des deux inconnus ne se mêlait pas à la conversation. Ce devait être un étranger qui ne comprenait pas bien ce qui se disait.

— Voulez-vous venir lui parler ? demanda le gros homme.

— Non, dit Maple. Je sais qu'il est là et ça me suffit.

Il y avait une note de profonde amertume dans sa voix.

Ils se séparèrent sans rien ajouter. Maple resta sur le seuil jusqu'à ce que les deux visiteurs eussent franchi la grille, puis rentra et referma la porte.

Vérité était fort intriguée. Qu'est-ce que tout cela voulait dire et qu'est-ce qui permettait à ces inconnus de menacer ainsi son oncle ? Qui était ce troisième personnage mystérieux qui ne pouvait pas venir parce qu'elle vivait sous le même toit que son oncle ? Elle hésita un moment, puis ressortit doucement du jardin et se mit à suivre les deux hommes. Ils n'étaient pas encore très loin et marchaient lentement. Lorsqu'ils arrivèrent au coin de la rue, l'individu appuyé à un réverbère, et que Vérité avait remarqué en venant, s'avança à leur rencontre. Ils s'arrêtèrent et se mirent à causer à voix

basse. Lorsque la jeune fille passa près d'eux, le dernier venu tourna légèrement la tête et la jeune fille réprima avec peine un cri d'étonnement : c'était M. Helder.

Elle hâta le pas, se demandant si M. Helder l'avait également reconnue. Au bout de la rue, elle jeta un coup d'œil derrière elle : les trois hommes venaient dans sa direction. Elle passa dans une rue latérale, et vit à son grand soulagement qu'ils ne la suivaient pas. Elle attendit qu'ils fussent hors de vue, puis revint à la maison.

Elle trouva son oncle assis devant sa table de travail. Il l'accueillit d'un sourire un peu triste. Elle observa que ses mains tremblaient plus que d'habitude. Elle estima préférable de ne faire aucune allusion à la scène dont elle avait été témoin et se hâta de préparer leur léger repas du soir.

Son oncle ne bougeait pas ; il avait les mains jointes et semblait regarder ailleurs, perdu dans ses réflexions. Quand elle apporta son plateau, il sursauta...

— Vérité, dit-il, je vais faire ça... quoi qu'il arrive...

Elle attendit qu'il s'expliquât, le sentant tout près de faire des confidences.

— Ils croient qu'ils me tiennent, murmura-t-il encore, qu'ils peuvent me faire faire ce qu'ils voudront, mais ils se trompent... oui, oui, ils se trompent complètement...

Durant tout le reste du repas, elle resta silencieuse, croyant qu'il allait lui dire la cause de ses soucis, mais enfin, il se leva et quitta la chambre en disant :

— N'oublie pas d'avoir recours à celui dont je t'ai donné l'adresse !

— M. Comstock Bell ? interrogea-t-elle.

— Oui, Comstock Bell.

CHAPITRE IV

À L'AMBASSADE

M. Cornélius Helder avait des goûts fort divers et contradictoires et cela contristait fort M. Gold. « Un homme doit être ceci ou cela », déclarait souvent ce dernier, et il ajoutait : « Je reconnais que le plus souvent il est difficile de faire la différence entre ceci et cela... »

Toute plaisanterie mise à part, il est certain que les différentes faces de l'activité de Helder se conciliaient avec peine : il était un bon vivant, plein de gaieté et d'entrain, amateur de bonne chère et de goûts délicats, et, d'autre part, il se montrait révolutionnaire, prêchait la lutte des classes, encourageait les grèves et les émeutes.

— C'est peut-être par snobisme et affectation pure qu'il agit ainsi ; la jeune génération coquette volontiers avec l'anarchie...

C'est à l'Ambassadeur des États-Unis que Gold adressait ces paroles.

— Je ne considère pas M. Helder comme un jeune homme, répondit sèchement Son Excellence.

Gold sourit. Il tenait à la main un petit journal de huit pages dont quatre étaient imprimées en caractères russes. Cela s'appelait : le *Moniteur Rouge*, et il était de notoriété publique que ce journal recevait des subsides importants de Helder.

— Je dois avouer, dit l'Ambassadeur, que je commence à être un peu las de ces gens de tout acabit que notre belle Patrie envoie ici. Je ne me serais en tout cas pas attendu à voir ce Helder — que tout le monde tenait pour un gentleman — devenir un anarchiste.

— Il n'y a rien de particulièrement abominable dans ce N°, fit remarquer Gold.

— Ni dans les précédents, et c'est presque ce qui avive mes craintes, dit Son Excellence... car enfin, il y a anguille sous roche, et vous ne me direz pas que c'est aussi anodin que si Helder distribuait gratuitement des bibles dans les quartiers pauvres.

Au milieu de tout cela, Gold attendait encore que son Ambassadeur lui révélât le motif réel pour lequel il l'avait convoqué. Ce journal ? Oui, mais

tous ses N^{os} étaient connus et tant que ses opinions extrémistes restaient dans le vague, il n'y avait rien à dire.

Ils s'entretinrent encore quelques instants de choses et d'autres, et enfin, Gold, voyant que l'Ambassadeur n'expliquait rien, demanda à brûle-pourpoint :

— Puis-je savoir ce que vous avez vu de spécialement subversif dans cette feuille ?

Son Excellence se frotta longuement les mains et se renversa dans son fauteuil.

— Il y a longtemps, dit-il enfin, que vous connaissez M. Helder. Il vous témoigne grande estime, et l'autre jour, au bal des Terriers, il déclarait que vous étiez le seul Américain de Londres en qui il ait confiance.

Un léger sourire se dessina au coin des lèvres de Gold.

— Alors, dit-il, je m'efforcerai de le payer de retour.

— Jusqu'à un certain point, si vous voulez, reprit l'Ambassadeur. En attendant, pourquoi ne mettriez-vous pas à l'épreuve ses sentiments pour vous ? Demandez-lui donc d'abandonner la publication de ce journal. Le Gouvernement Anglais en

serait très heureux. Et puis, il a fondé une petite colonie russe quelque part, à la campagne, dans un inoffensif village du Shropshire, au grand scandale des autorités de l'endroit. Il joue avec cela comme s'il préparait un coup d'État. Le Ministère des Affaires Étrangères n'est pas content. On ne sait jamais jusqu'où les paroles enflammées peuvent conduire de pauvres diables. Vous vous rappelez que l'éditeur d'un journal italien a eu deux ans de prison pour incitation au meurtre. Il serait déplorable qu'une chose semblable arrivât à un homme de la situation d'Helder.

— Je vais voir ce que je peux faire, répondit Gold.

Il se fit conduire directement au Club. Helder, qui en était un des familiers, n'était pas encore là. Par contre, Comstock Bell déjeunait seul à une table près des grandes baies vitrées. Il paraissait fatigué, morose et avait la main droite bandée. M. Gold vint s'asseoir en face de lui.

— Eh bien, s'écria-t-il, que vous est-il donc arrivé ?

— Rien, fit flegmatiquement Comstock Bell. Je me suis fait prendre la main dans une porte et je crois que j'ai un doigt cassé.

— Très peiné pour vous...

— Trop aimable, ce ne sera rien ; le seul ennui est d'être obligé pendant quelque temps de manger de la main gauche et de se servir d'une machine à écrire pour ma correspondance. Mais c'est à vous qu'il faut demander ce qui vous est arrivé ?

— Pourquoi ?

— Êtes-vous si habitué à être assailli à coups de revolver dans les squares que vous ne pensiez plus à l'affaire de l'autre nuit ?

— Ah, oui ! j'y suis ! répondit Gold souriant.

Mais il ne poursuivit pas la conversation sur ce sujet et parla d'autre chose jusqu'au moment du café. Alors, il y revint.

— Mon cher ami, dit-il, je ne chercherai pas à faire des cachotteries avec vous. Mon assaillant de l'autre soir en voulait à ma vie.

— Oh, alors ! fit Bell ironiquement. Vous m'en direz tant ! Je m'imaginai qu'il vous offrait des fleurs !

— Vous avez tort d'en plaisanter. C'est à dessein que j'ai affecté de ne pas prendre cela au sérieux. Et cela vous touche d'ailleurs plus ou moins, vous aussi. J'avais donné rendez-vous à l'un de mes hommes à cet endroit désert... Je dois vous dire, expliqua-t-il à voix plus basse, que mon genre

d'affaires exige souvent ces sortes d'entrevues dans le but d'obtenir des renseignements secrets... enfin, peu importe... Toujours est-il que mon employé a été suivi, que deux inconnus se donnant comme détectives l'ont apostrophé et, sous un prétexte idiot, l'ont embarqué dans un taxi qui l'a abandonné quelques heures plus tard dans un coin désert de la banlieue. À sa place, un de mes ennemis est venu au rendez-vous et m'a accueilli comme vous savez.

M. Gold eut un bon rire.

— Ce fut très habilement conduit, ajouta-t-il. Ce brave homme m'a manqué de peu.

— Vous l'avez même appelé votre ami... sur le moment.

— Oh, vous savez... commença Gold, mais à ce moment, il aperçut du coin de l'œil le profil de Helder qui passait de la salle à manger au fumoir... Excusez-moi, dit-il en se levant.

— Est-ce aussi un de vos amis ? demanda Bell qui avait suivi la direction des regards de son interlocuteur.

— Non... pour le moment, il n'est pas autre chose que l'objet de mon insatiable curiosité.

Là-dessus, il se dirigea vers le fumoir où il trouva Helder en train de feuilleter un journal illustré.

— Bonjour, mon cher anarchiste, fit Gold.

— Suis-je sous le coup d'une menace d'expulsion ou bien va-t-on me traduire devant la Haute Cour pour trahison ? répondit Helder en riant.

— Rien de semblable ne doit réveiller votre héroïsme, mais vous risquez de provoquer des troubles. J'ai rencontré notre Ambassadeur l'autre jour, et il m'a incidemment parlé de vous. Sachant que je jouis de quelque influence auprès de mes compatriotes, il m'a prié — en ami — de vous faire comprendre qu'en raison de ce qu'il appelle à tort ou à raison vos agissements regrettables, il serait très ennuyé de vous voir si souvent aux réceptions de l'Ambassade...

Helder rougit légèrement, ses traits prirent une expression dure et déplaisante.

— Vous vous êtes très bien acquitté du message, grogna-t-il, mais j'aimerais entendre cela de la bouche de Son Excellence elle-même.

C'était la première fois que Gold le voyait en proie à cette rage concentrée et il en suivait le développement avec un rare intérêt. C'était un autre Helder qu'il avait devant lui. L'attitude et l'allure

d'homme du monde avaient disparu. Son sourire poli s'était changé en un rictus de basse révolte...

Certes, songeait Gold, cet homme a dû partir de bas et a travaillé dur pour se faire sa place actuelle dans la haute société. Il a fait toutes sortes de métiers avant de gagner une fortune dans les affaires de banque. Et surtout, il a attendu et peiné effroyablement avant d'être admis dans l'aristocratie de la colonie américaine de Londres. Encore maintenant, il n'y était pas très populaire ; des anecdotes plus ou moins authentiques, plus ou moins salées, couraient sur son compte. Comment se faisait-il qu'il courût maintenant le risque de tout perdre par une collusion trop apparente avec les éléments louches de révoltés et révolutionnaires ?

Pour le moment, il fronça terriblement du sourcil en répondant :

— Je suis un libre Américain. Je réclame en cette qualité le droit de faire ce que bon me semble dans la limite des règlements et des lois. Or, il n'y a rien d'illégal dans mon journal.

— Il n'y a non plus rien qui justifie son existence.

— Vous êtes cynique, mon cher Gold... Du reste, reprit-il en se levant, il y a encore moins de raison pour que nous poursuivions cette conversation.

M. Gold fit un vague geste d'assentiment.

— C'est en effet bien inutile, dit-il... Ah ! moi qui oubliais... !

Il regarda sa montre et se mit à fouiller ses poches.

— Je dois envoyer ce soir un peu d'argent à l'un de mes neveux pour son anniversaire...

Il ouvrit son portefeuille et en explora le contenu :

— Je n'ai pas d'argent américain sur moi... N'en auriez-vous pas à me changer contre des billets anglais ? Il me faudrait vingt dollars...

Depuis un instant Comstock Bell était entré au fumoir et se trouvait tout près des deux interlocuteurs. À la question de Gold, Helder avait secoué la tête :

— Non, je n'ai pas de billets américains.

Mais Bell avait entendu :

— J'en ai, dit-il, à votre service !

Il sortit son portefeuille et en sortit les vingt dollars demandés dont M. Gold lui remit l'équivalent

en billets anglais. Helder regardait d'un air indifférent. Il vit Gold vérifier rapidement les vingt dollars, et, ce faisant, sursauter tout à coup en étouffant une exclamation d'étonnement.

CHAPITRE V

LE PLAN DE COMSTOCK BELL

M. Gold fixa longuement le jeune homme.

— Qu'y a-t-il ? demanda celui-ci.

— Rien, répondit Gold sèchement.

Puis, sans rien ajouter, il sortit.

Comstock Bell, tout étonné de cette attitude, le regarda partir, puis se tourna vers Helder.

— Qu'est-ce qui lui prend ?

— Je n'y comprends rien, répondit l'autre. M. Gold ne m'a pas l'air bien portant aujourd'hui. Il vient de me reprocher violemment mes idées socialistes...

Il souriait affablement et fit le geste d'avancer une chaise à son interlocuteur. Mais celui-ci fit semblant de ne pas le voir.

— Pourquoi, reprit-il, n'avez-vous pas dit à Gold que vous aviez de l'argent américain sur vous ?

Il avait rencontré Helder au bar quelques instants avant déjeuner et, à propos d'un profil bizarre entrevu dans la salle, ils en avaient discuté la ressemblance avec l'effigie de Washington qui figure sur les billets de banque américains. Ils avaient sorti tous deux de leur portefeuille de ces billets de différents formats et d'émissions diverses et les avaient comparés l'un après l'autre devant la fenêtre.

— Au fait, c'est vrai, j'en avais, dit Helder. Je n'y ai plus pensé sur le moment... Mais, après tout, je ne suis pas toujours d'humeur à faire des amabilités à ce vieux Gold.

Bell ne répondit pas ; il s'apprêtait à partir aussi, mais Helder le retint.

— Dites-moi donc, Bell... Ne connaîtriez-vous pas un certain Willetts ?

— Non, dit Bell.

— Vous n'avez jamais entendu parler de lui ?

— Je ne crois pas, pourquoi ?

Helder haussa les épaules.

— Oh, pour rien d'important... Mais, si vous avez une minute à perdre un de ces jours, j'aimerais causer un peu avec vous...

— À propos de ce Willetts ?

— Oui, et à d'autres sujets aussi.

Comstock Bell hésita.

— Eh bien, dit-il enfin, je passerai à votre bureau un jour de cette semaine.

Il y avait un accent de résolution soudaine dans sa voix. Il sortit, traversa Pall Mall et se mit à errer sans but dans un jardin public.

La journée printanière était délicieuse. Les massifs et les arbres déployaient à l'envi leurs verdure fraîches et rajeunies. Les crocus et les narcisses étoilaient les pelouses. L'air était tiède et embau-mé. C'était une de ces rares heures du monde où le cœur de l'homme, allégé, se remplit d'espérances, où ses pensées s'élancent avec une force incoercible vers un grand et bel avenir, où les chimères les plus attirantes semblent descendre et frôler de leurs ailes enchantées les fronts les plus soucieux... Et pourtant Comstock Bell ne subissait aucun de ces prestiges, il ne sentait aucune effluve de la magie printanière entrer dans son âme tourmentée. Il avait pris une résolution — une effroyable résolution, et il tâchait, en cette heure enchantée, de l'affermir en lui, d'en accepter les conséquences, quelles qu'elles fussent. Il décidait de souffrir beaucoup, afin d'en finir une fois pour

toutes avec l'affreux cauchemar qui empoisonnait sa vie.

Le plan qu'il avait conçu était arrêté dans tous ses détails, il n'avait rien abandonné au hasard. Jour après jour, dans le silence de son cabinet de travail, il avait minutieusement mûri ses projets, établi sa ligne d'action par écrit sur de petites feuilles qu'il brûlait au fur et à mesure que les choses se précisaient dans son esprit... « Je mérite cette souffrance... », se répétait-il encore pour la millième fois, en sortant du square.

Il atteignit le Monument Victoria, traversa l'avenue, continua vers Constitutional Hill. Il y avait encore un point à compléter dans son plan entièrement achevé et arrêté pour tout le reste. Il lui fallait un auxiliaire, un associé, une personne de toute confiance. Il était prêt à lui offrir une récompense magnifique. Mais qui choisir ? Il avait pensé à Gold, sans s'arrêter beaucoup à cette idée, car un secret instinct l'avertissait que Gold ne pourrait pas faire son affaire.

Tout en monologuant intérieurement, il ne passait pas tout à fait inaperçu dans la foule. Sa haute stature, sa main bandée, son sourire visiblement affecté, son air distrait attiraient maints regards.

Il n'arrivait pas à choisir l'ami à qui il pourrait se confier entièrement. Des amis ! Il en avait des centaines, mais aucun ne lui paraissait assez sûr. Helder ? Certes, Helder était capable de faire beaucoup de choses pour de l'argent. Justement ! Trop enclin à agir par intérêt. Impossible d'avoir pleine confiance en lui.

Il était si préoccupé de son grand projet qu'il en oublia durant plus d'une heure la bizarre attitude de Gold après l'échange de billets... Qu'est-ce que cela signifiait ? Il cherchait dans ses souvenirs les causes possibles de ce singulier incident lorsqu'il s'entendit appeler : c'était, comme il arrive souvent, l'homme même à qui il venait tout à coup de penser. Gold sauta d'un taxi et vint à lui.

— Je vous suis depuis votre sortie du Cercle, lui dit-il. Je désirais vous parler.

— Je pensais justement à vous depuis un instant, répondit Bell. J'ai dû vous voir sans m'en rendre compte quand votre voiture m'a dépassé...

— C'est probable... Mais où pourrions-nous causer tranquillement ?

— Retournons au jardin public.

Lorsqu'ils furent entrés dans une allée silencieuse et fleurie, Gold reprit la parole :

— Je vais être franc et presque brutal avec vous, Bell. Voici : je suppose que vous vous êtes étonné de mon geste et de mon exclamation tout à l'heure, en vous quittant ?

— Oui, un peu.

— Eh bien, ne vous en étonnez plus. Je viens de téléphoner à quelqu'un qui a confirmé mes soupçons.

— Que voulez-vous dire ?

— Que ces billets de cinq dollars que vous m'avez donnés contre des billets anglais sont faux.

— Faux !

— Oui. Ils sont de la même fabrication que les quelques milliers qui sont malheureusement en circulation à Londres... D'où les teniez-vous ?

— Je les ai reçus d'un voyageur qui arrivait d'Amérique et désirait des billets anglais. Cela se passait au *Savoy*. Il voulait spécialement une coupure de cinq livres pour je ne sais quelle emplette ; il dînait avec des Anglais de ma connaissance.

Gold le regarda fixement.

— Est-ce vrai ?

— Comment ! s'écria Bell. Vous douteriez de ma parole ! Et quel intérêt aurais-je à vous mentir ?

— Comment s'appelle cet homme ?

... À cette seconde même, Comstock Bell se rendit compte, comme en un éclair, de la façon véritable dont ces billets étaient entrés en sa possession : ils lui venaient de Helder. C'était Helder qui, en faisant semblant de comparer les différentes effigies de Washington, avait substitué ses propres billets à ceux de Bell. De cela, il en était sûr, mais en même temps, une autre idée lui permettant de profiter de cette circonstance lui vint. Il y avait là une occasion qui fortifiait ses plans.

— Comment s'appelle cet homme ? répétait Gold.

— Willetts, je crois, dit lentement Bell.

— Willetts ? Mais vous m'avez assuré l'autre soir que vous ne connaissiez personne de ce nom-là.

— Je n'ai pas associé le Willetts dont vous me parliez avec celui du *Savoy*, répliqua Bell.

Gold secoua la tête.

— C'est tout ce que je voulais savoir, dit-il. Je vais tâcher de découvrir ce Willetts, et j'ai quelque idée que si je réussis, je serai débarrassé d'un gros souci.

— Moi aussi, murmura Bell à mi-voix et d'un air profondément sincère.

Gold ne perdit pas une minute. Laissant Bell poursuivre paisiblement sa promenade, il sortit du square et prit un taxi. Il fut bientôt en plein cœur de la Cité.

Il descendit de voiture au coin de Threadneedle Street et à travers l'écheveau embrouillé de passages et de ruelles gagna Little Painter Street. C'était une rue étroite, bordée de très vieux immeubles convertis pour la plupart en bureaux. À l'une des portes, entre vingt autres noms, il lut : « Harold S. Willetts, agent de change. »

Il monta au troisième étage où il retrouva la même inscription. Il frappa : pas de réponse. Il essaya la porte : elle était fermée à clef. Il la secoua assez énergiquement, sans résultat.

Il redescendit. Le concierge, qui avait sa loge dans le sous-sol, répondit négativement à la question de Gold... Non, M. Willetts n'était pas là.

— Quand reviendra-t-il ?

Le concierge n'était pas communicatif. Une longue expérience lui avait appris qu'il est préférable de protéger les locataires absents contre la curiosité trop éveillée de certains visiteurs.

— Je ne saurais dire, répondit-il.

Gold sortit un billet d'une livre sterling.

— Je vous dérange, dit-il, et vous fais perdre votre temps, mais il m'est indispensable de savoir où je pourrai rencontrer M. Willetts, car j'ai des choses urgentes à lui dire.

Le concierge prit le billet en s'excusant sur la dureté des temps qui le forçait à l'accepter, et sous l'influence magique de ce chiffon de papier, se mit à bavarder.

En vérité, ses révélations n'avaient rien de sensationnel :

— C'est un homme, déclara-t-il, que je n'ai jamais vu en plein jour. Il n'est presque jamais à son bureau, mais s'y fait adresser sa correspondance.

— Depuis combien de temps a-t-il ce bureau ?

— Depuis deux ans au moins. Il est la plupart du temps à la campagne ou en Amérique.

— C'est un Américain ?

— Je ne sais pas. Tout ce que je peux dire, c'est qu'il paye régulièrement son loyer. Si vous voulez voir son bureau, je peux vous le montrer.

C'était une simple petite pièce, assez sommairement meublée. Il n'y avait guère qu'un de ces grands bureaux surmontés d'une étagère d'où se rabat une couverture mobile, un fauteuil, un tabouret, quelques ouvrages financiers.

Gold prit un de ces livres. C'était un annuaire de la Bourse vieux de deux ans et le feuilleta. La blancheur immaculée des feuillets révélait qu'il n'avait pas beaucoup servi. Il en était de même pour les autres volumes.

— Voici un curieux bureau, dit Gold en considérant le grand meuble qui occupait le centre de la pièce.

Le concierge, homme très dépourvu d'imagination, n'avait jamais vu là qu'un meuble très ordinaire, mais le billet de banque reçu le rendait attentif et poli, et il affirma avec force que c'était là en effet quelque chose de fort curieux.

— Oui, reprit Gold. J'en ai eu un pareil. C'est un très mauvais système pour un homme d'affaires...

— Oh, vraiment, et pourquoi ? fit le concierge.

— Je vais vous montrer, dit Gold bon enfant. Il sortit un trousseau de clefs de sa poche, en choisit une qu'il introduisit dans la serrure du bureau, la tourna à droite puis à gauche, et, avec un léger « clic », le ressort joua. Gold releva le panneau mobile :

— Vous voyez, dit-il, l'inconvénient est que tout le monde peut ouvrir cela.

Sur la table maintenant découverte, il n'y avait qu'un buvard, un encrier et une plume absolument neuve et qui n'avait visiblement jamais servi.

— Un autre inconvénient, reprit Gold joignant l'action à la parole, est que si vous relevez le panneau et ouvrez un tiroir à droite, vous pouvez ouvrir tous les autres de la même rangée.

Comme s'ils n'avaient jamais été pourvus de serrures, tous les tiroirs se trouvèrent ouverts en un tour de main.

— Ce serait aussi facile pour la rangée de gauche, dit Gold. Mais le premier tiroir résista.

— Ah, ici, vous êtes arrêté ! s'écria le concierge d'un air triomphant.

— Pas du tout, répondit Gold. Au moyen d'une simple pression... voyez...

En effet, il put ouvrir sans difficulté les autres tiroirs : ils étaient tous parfaitement vides.

M. Gold savait dès lors ce qu'il voulait savoir. Willetts ne se servait de ce bureau que comme trompe-l'œil ; ses véritables affaires étaient ailleurs.

— Vient-il souvent ici ? demanda-t-il encore.

— Une fois par mois, au moins.

— À jour fixe ?

— Non, on ne sait jamais l'heure ni le jour.

— Quelle sorte d'homme est-ce ?

— Il est brun et corpulent.

— Grand ?

— Non, Monsieur. De taille moyenne, c'est du moins l'impression qu'il m'a faite, mais je l'ai si peu vu...

— Sa voix ?

— Ah, vous m'y faites penser : j'ai été frappé par son accent étranger ; on eût dit un Français...

— Vous n'avez réellement aucune idée de l'endroit où je pourrais le trouver ?

— Pas la moindre, Monsieur.

— S'il vient prochainement, voulez-vous l'informer de ma visite ?

— Certainement, Monsieur ; quel nom dois-je donner ?

— Comstock Bell, répondit Gold avec assurance.

Le concierge prit un air soupçonneux.

— Vous n'êtes pas M. Comstock Bell, répondit-il avec non moins d'assurance.

Gold sourit.

— J'aurais dû dire que je venais *de la part* de M. Comstock Bell, expliqua-t-il. Mais comment savez-vous que ce n'est pas là mon nom ?

— Parce que M. Bell est venu lui-même voir M. Willetts, il y a deux jours, répondit le concierge.

CHAPITRE VI

LE BRISEMER

Comstock Bell habitait un petit hôtel particulier à Cadogan Square. La sobriété de l'ameublement était compensée par la beauté des tableaux qui ornaient son salon. Sa collection était fort éclectique. Il n'y avait là, comme œuvre de maître, qu'une Vierge, de Ribera, et dont le charme principal – à ce que prétendait Bell – était une authenticité douteuse. Mais l'école moderne était largement représentée, car le maître du logis était un artiste, et un artiste éclairé, aimant les œuvres de ses confrères et sachant admirer le talent partout où il se trouvait.

Il rentra chez lui à six heures et se rendit tout droit à son cabinet de travail. C'était une vaste pièce dont les fenêtres donnaient sur un petit jardin, à l'arrière de la maison. Il trouva une douzaine de lettres qui l'attendaient. Il les ouvrit avec quelque peine, de sa seule main valide : ce n'étaient que des invitations négligeables. Il se di-

rigea ensuite vers la petite table qui supportait la machine à écrire dont il avait récemment fait l'emplette : une de ces machines de format réduit construites pour les voyages. Il la contempla un instant d'un air rêveur, puis il sonna son valet de chambre.

— J'ai commandé un timbre en caoutchouc, dit-il à ce domestique. Est-il arrivé ?

Le valet apporta un petit paquet contenant une boîte — coffret artistement décoré et fermé par deux minuscules serrures. Les clefs étaient attachées ensemble à la poignée du coffret.

Bell se le fit ouvrir par son valet et il en sortit un timbre humide dont l'empreinte reproduisait exactement sa signature. Il avait fait un arrangement avec sa banque pour que ses ordres et chèques revêtus de ce timbre fussent valables. Ce n'avait pas été sans difficulté, car le Fondé de pouvoir lui avait fait remarquer les risques que lui faisait courir un tel procédé. Mais enfin, il avait obtenu gain de cause.

Il replaça le timbre dans le coffret, le referma et mit les clefs dans sa poche.

Le valet se retirait lorsque son maître le rappela :

— Parker, lui dit-il, je vais quitter l'Angleterre sous peu et je vous confierai la maison. J'ai constitué en banque une provision pour que vos gages vous soient payés régulièrement. J'aurai d'ailleurs quelques instructions détaillées à vous donner...

— Serez-vous absent longtemps, Monsieur ?

Bell hésita...

— Il se peut que ce soit pour quelques années, dit-il enfin.

— Vraiment, Monsieur ?

Bell alla à la fenêtre et regarda distraitement dans la rue. Le valet fit mine de se retirer.

— Encore une minute, Parker, fit Bell sans se retourner.

Il fit un geste vague, irrésolu, comme un homme qui ne sait quel chemin prendre. Enfin, il se retourna :

— Je vais me marier, Parker.

... C'était fait, ce mot lâché, le reste irait tout seul.

— Oui, je vais me marier, répéta-t-il comme pour bien se convaincre lui-même.

— Puis-je vous offrir mes respectueuses félicitations, dit Parker.

Comstock Bell eut un léger rire.

— Ne vous faites pas de souci, Parker ; cela ne changera absolument rien à votre situation chez moi. Nous irons... ma femme et moi, à l'étranger.

Il y eut un silence.

— Si je puis me permettre une question, Monsieur... est-ce que je connais cette dame ?

— Probablement, dit Bell d'un air détaché. Puis il changea de sujet : J'attends M^{me} Granger dans un moment, faites-la immédiatement entrer ici.

Parker s'inclina et sortit.

Bell retourna à la fenêtre.

Il songeait à M^{me} Granger... une des beautés de Londres, avec une figure d'ange et une conscience douteuse... Il regarda autour de lui et, en dépit de son anxiété, se mit à sourire. Ah, celle-là saurait introduire le grand luxe moderne dans cet appartement, si elle en devenait maîtresse ! On rirait de lui, on le plaindrait, oui, mais pourvu qu'aucun écho scandaleux ne parvienne aux oreilles de la chère Maman qui vivait solitaire et heureuse en Nouvelle Angleterre, qu'importerait ?

Oui, certes, M^{me} Granger était intelligente et discrète. Elle saurait garder le silence quand et sur

quoi il serait nécessaire. On l'avait bien vu lors de son récent procès en divorce.

Comstock Bell fronça du sourcil à cette pensée. Mais elle aimait les voyages, le luxe, et elle était à bout de ressources. Elle n'aurait qu'à s'appeler M^{me} Bell au lieu de M^{me} Granger. Il ne lui demanderait que de ne pas traîner ce nom dans la boue, et, au fond de lui-même, il savait qu'elle s'en abstiendrait.

À six heures, Parker fit entrer la visiteuse attendue.

Elle portait un coquet costume deux pièces, qui faisait remarquablement valoir sa sveltesse harmonieuse.

M. Bell regarda la robe d'un air amusé.

— Asseyez-vous donc, dit-il en poussant vers elle un fauteuil. Et dites-moi ce que vous voulez...

— Vous voulez dire combien... riposta-t-elle en souriant. Eh bien, pour en finir le plus vite possible avec les détails vulgaires, je crois qu'avec trois mille livres je pourrais tout liquider... mais je m'arrangerais tout de même avec moins, se hâta-t-elle d'ajouter... Et je suis bien confuse de vous ennuyer de ces misères...

Il ouvrit un tiroir et y prit un carnet de chèques. De sa main valide il en détacha un et le présenta à M^{me} Granger.

— Soyez assez bonne pour le remplir vous-même, dit-il.

— Vous êtes-vous donc grièvement blessé ? dit-elle en regardant la main bandée de son interlocuteur.

— Ce n'est rien, répliqua-t-il, mais cela m'empêche d'écrire.

Il lui présenta une plume, puis alla prendre le timbre-signature qu'il venait de recevoir. Il l'encre soigneusement et l'apposa sur le chèque.

— On vous payera cela à présentation, dit-il ; et maintenant, je voudrais causer un instant avec vous...

Elle mit le chèque dans son petit sac et prit une pose attentive, les mains croisées sur son genou. Bell au contraire, renversé dans son fauteuil, les bras croisés, semblait rêveur et distrait... Oh ! reprit-il tout à coup, ne croyez pas que j'essaye de vous administrer pour trois mille livres de bons conseils... Ce n'est pas de votre bonheur que je veux parler, mais du mien...

— Eh bien, mon cher, je vous écoute...

— Je songe à me marier...

Le délicieux visage s'assombrit.

— Très heureuse... mes félicitations... dit M^{me} Granger avec un petit rire. Et... qui est l'heureuse élue ?

— Je ne sais pas.

Elle se pencha.

— Vous ne savez pas ! Mon cher, c'est absurde ce que vous dites là !

— Pas si absurde que vous croyez, répondit-il en secouant la tête. En vérité, je ne suis pas décidé... J'étais sur le point d'offrir mon nom à...

... Là, il s'arrêta net. Quelque chose en lui s'opposa impérieusement à ce qu'il allait ajouter ; une voix plus forte que celle de sa raison, plus forte en vérité que tout, lui criait : Non !

— À qui ? interrogea gentiment la jeune femme.

— À une personne...

— Vous ne voulez pas me la nommer ?

— Non, voilà. Je ne veux pas vous la nommer.

Elle quitta son attitude penchée et éclata de rire.

— Vraiment, dit-elle, vous qu'on dit si fort, vous vous conduisez comme un enfant. Dites-moi qui c'est, Bell, je connais toutes les femmes de

Londres ; je les connais jusqu'au fond de leurs cœurs de perruches. Dites-moi qui c'est et je m'informerai de ses qualités et de ses défauts : vous saurez si elle est digne de vous.

— Je vous assure que j'ignore encore moi-même son nom.

Elle haussa légèrement ses belles épaules et se leva.

— Vous étiez sur le point de me le dire, et puis vous avez été pris de peur, dit-elle avec une lueur amusée dans les yeux... Mais, surprenant la pâleur répandue sur le visage de Comstock Bell, son intuition féminine l'avertit que cet homme souffrait.

— Excusez-moi, dit-elle gentiment. Je m'en vais. Je vous suis très reconnaissante, mon cher et grand ami, de ce que vous avez fait pour moi.

Il l'interrompit du geste :

— Ne parlons plus de cela. J'irai vous voir dans un jour ou deux. Vous serez encore à Londres ?

— Oui, jusqu'à la fin de la semaine.

Il l'accompagna jusqu'à la porte d'entrée.

— Adieu, et merci ! dit-elle.

— Au revoir ! à demain peut-être si j'en ai le courage, répondit-il.

Resté seul, Bell passa tout le reste de la soirée dans son cabinet de travail. Il s'y fit apporter un léger repas et, dès qu'on eût débarrassé la table, il alla fermer sa porte à clef. Parker, occupé dans le vestibule, entendit jusqu'à neuf heures le tic-tac de la machine à écrire.

Puis, Bell monta à sa chambre à coucher et sonna son valet de chambre.

— Où sont les autres domestiques ? lui demanda-t-il.

— Thomas est dans le petit hall de l'office, Monsieur.

— Dites-lui d'y attendre que je le sonne. Pour vous, je voudrais que vous alliez jusqu'à Charing Cross vous informer de l'heure à laquelle arrivera le prochain courrier du continent.

— Je pourrais téléphoner, Monsieur.

— Non, je préfère que vous y alliez en personne ; je n'ai aucune confiance dans ces employés qui répondent au téléphone. Si j'ai besoin de quelqu'un, j'appellerai Thomas. Au cas où je serais sorti quand vous reviendrez, téléphonez-moi le renseignement au club, sans délai, n'est-ce pas ?

Bell attendit que son valet eût quitté la maison, puis changea rapidement de costume. D'une petite

armoire fermée à clef il sortit un complet qu'il avait beaucoup porté et l'endossa. Il prit ensuite un chapeau mou et un manteau de pluie de couleur sombre. Il mit dans sa poche une grosse liasse de billets de banque. Il replaça soigneusement le complet qu'il venait de quitter dans la garde-robe ordinaire, descendit doucement et sortit.

Quels qu'eussent été ses motifs d'indécision durant la journée, il les avait assurément rejetés à ce moment-là. Il marchait d'un pas délibéré. Il évita les rues fréquentées, fit un détour par King's Road, vers Chelsea, puis revint vers les quais de la Tamise.

Il pleuvait doucement. Le fleuve, sombre, coulait sous un léger brouillard dans lequel semblaient se diffuser les feux verts et rouges des bateaux à l'ancre.

Il suivit la rive jusqu'à un étroit passage entre deux pontons. Là il tourna à droite, descendit quelques marches, et arriva au niveau même des eaux qui venaient battre légèrement le dernier degré de l'escalier de pierre.

Un canot monté par deux hommes attendait là.

— Ohé, du canot ! appela-t-il.

— À vos ordres ! répondit une voix.

Un coup de rame amena l'esquif au pied de l'escalier.

— Votre main, Monsieur ! dit l'homme de l'avant.

Bell sauta dans l'embarcation et s'assit entre les deux rameurs, qui en quelques secondes gagnèrent le milieu du fleuve.

— La marée baisse, dit l'un d'eux c'est pourquoi le *Brisemer* n'a pu s'approcher.

Il indiquait le corps d'un grand yacht qui louvoyait à petite distance.

Ce bateau, de fort tonnage, armé et paré comme pour un long courrier maritime, évolua, présenta le flanc... On abaissa la coupée, et Bell monta à bord.

— Il vous faut un escalier de dunette plus large et plus commode, capitaine, dit-il en mettant les pieds sur le pont.

L'homme à qui il s'adressait ainsi, gros et court, barbu et vêtu de ciré, mit la main à sa casquette.

— J'en ai commandé un, Monsieur, répondit-il. Je dois le prendre à Greenhithe dès que nous descendrons le fleuve.

— Ce sera pour demain, je pense.

Là-dessus, Bell passa une rapide inspection.

Le yacht était tout neuf et remarquablement tenu. Des ampoules électriques inondaient le pont de clarté. Dans l'entrepont, entre les épontilles, de grandes parois de verre épais et dépoli constituaient de jolies cabines supplémentaires. Il y avait, en outre, une grande chambre où Bell entra. Elle était divisée en deux et magnifiquement meublée ; une partie était toute en boiserie blanche, pourvue d'un lit bas et d'un secrétaire en bois précieux. Un riche tapis oriental en recouvrait le plancher et un petit lustre l'éclairait. Toutes les parties métalliques de cet ameublement étaient en argent. Une minuscule salle de bains y était contiguë. Dans l'autre partie, c'était un luxueux boudoir, aux parois recouvertes de livres tous reliés de cuir. Un grand sofa s'y trouvait et le tapis était de l'art persan le plus authentique.

— Capitaine Lauder ! cria Bell à l'homme qui l'avait reçu sur le pont.

Lauder, qui attendait sans doute cette invite, ne se fit pas prier et entra.

— Asseyez-vous donc, dit Bell. Vous avez reçu mes instructions, n'est-ce pas ?

— Oui, Monsieur.

— Vous êtes satisfait du bateau ?

— Il est parfait, Monsieur. J'ai fait une randonnée dans la Mer du Nord la semaine dernière, et il s'est admirablement comporté malgré le mauvais temps.

— Et l'équipage ?

— De toute confiance, Monsieur. J'ai pris mes deux fils pour m'aider : ils ont tous deux leur brevet de maître de cabotage. Aux machines, j'ai mon frère Georges, ancien mécanicien de la flotte, secondé par le fiancé de ma fille...

— Vraie partie de famille, sourit Bell. J'attends beaucoup de vous, Lauder.

— Vous ne serez pas déçu, Monsieur. Je n'oublierai jamais ce que je vous dois. Vous avez fait reconnaître mon innocence dans ce malheureux abordage d'il y a quelques années... Sans vous il était impossible de prouver que l'officier était ivre...

— Je ne vous dois pas moins, mon ami. Je ne saurais oublier non plus que, sans votre sang-froid à cette heure tragique, je ne serais plus de ce monde. Mais parlons maintenant de choses plus actuelles : lorsque vous aurez fait adapter le nouvel escalier, allez à Gravesend, débarquez là et at-

tendez-y mon télégramme. Vous possédez, je crois, un cottage à Gravesend ?

— Oui, Monsieur.

— Bien. C'est là que je vous télégraphierai. Dès cette dépêche reçue, vous embarquez, vous ouvrez l'enveloppe cachetée que je vous ai remise et qui contient mes instructions... que vous suivrez dès lors à la lettre... Est-ce bien entendu ?

— Assurément, Monsieur.

— Rappelez-vous que, quelles qu'elles vous paraissent, ces instructions ne contiennent rien d'illicite et que ni vous ni votre équipage ne doivent avoir l'ombre d'une inquiétude.

— Oui, Monsieur.

— Tenez, prenez cet argent. Mettez-le dans le coffre-fort du bateau.

Bell tendit au capitaine la liasse de billets qu'il avait emportée de chez lui.

... Il y a là de quoi assurer toutes les dépenses et payer les soldes pendant longtemps, ajouta-t-il.

Il remit son manteau et se fit reconduire à terre.

CHAPITRE VII

UNE BRUTE

M. Helder sonna, et sa secrétaire, qui achevait de traduire un article de l'*Humanité*, se leva un peu à contre-cœur et se rendit au bureau du patron. Deux fois déjà, depuis quelques heures, il l'avait ainsi appelée et son attitude d'une courtoisie un peu exagérée avait déplu à la jeune fille.

Il relisait une copie à la machine lorsqu'elle entra.

— Miss Maple, s'écria-t-il gaiement, je vous ai appelée pour vous dire combien je suis satisfait de votre travail !

Il n'y avait que trois jours qu'elle avait débuté et cette approbation si vive lui paraissait singulière.

— Vous pouvez vous, asseoir, reprit-il en reposant la feuille. J'ai plusieurs choses à vous dire.

— Merci, Monsieur, je préfère rester debout.

— Je vous en prie ! Je vous demande la permission de rester moi-même assis. Merci ! Maintenant, d'abord, je vous informe que je vais vous donner quatre livres par semaine au lieu de trois.

— Je crois que le travail que je fais est déjà suffisamment rémunéré, répondit-elle ; il y a si peu à faire...

— Il y aura davantage. Nous sommes en pleine morte-saison. À propos, dites-moi, vous êtes la nièce d'un personnage célèbre, n'est-ce pas ?

Elle rougit.

... Je parle très sérieusement, poursuivit-il ; M. Maple a une grande réputation... N'est-ce pas lui qui a dessiné les vignettes du nouveau billet autrichien de cent couronnes ?

— Je suis très peu au courant des affaires de mon oncle, je sais seulement qu'il était dessinateur et graveur...

— « Était » ?

— Il ne travaille plus guère... Mais... ses affaires privées...

— Ma chère Miss Maple, ne vous offensez pas ! On est exposé à faire parler de soi quand on jouit d'une grande renommée.

Helder regarda longuement la jeune fille. Qu'elle était jolie ! Et quelle chance d'avoir la nièce de Maple dans son bureau !

Mais ce n'était pas principalement cette chance-là qu'il considérait. Helder avait ses défauts, ses faiblesses, et, parmi celles-ci, la plus remarquable était sa promptitude à s'enflammer pour toutes les jolies femmes qu'il connaissait. Alors, sa prudence innée faisait lamentablement faillite.

— Je crois que je vais désormais vous appeler par votre prénom, Vérité... susurra-t-il.

Elle rougit et pâlit tour à tour.

Il se leva et s'approcha d'elle. Comme pétrifiée par l'approche du danger, elle ne bougea pas, le regardant avec effroi.

— Vérité, reprit-il en posant sa main sur son épaule. Il nous faut être bons amis. Je voudrais vous parler un peu de moi...

Elle se mit à frissonner. Elle aurait voulu se soustraire à cette main posée sur elle, comme sur une proie. Elle était indignée. Jamais un homme ne s'était permis de lui parler, de la regarder, de la toucher de cette façon. Mais, il lui semblait que toute sa force de volonté l'avait abandonnée. Elle

sentit que Helder la saisissait par la taille... et allait l'embrasser... Alors elle poussa un cri terrible...

— Petite sottise, fit-il en desserrant son étreinte... Taisez-vous...

Il la reprit, mais elle cria de nouveau... Alors, il la laissa...

— Vous allez ameuter la maison, dit-il sauvagement.

— Laissez-moi !

Il s'en voulait de ce moment de folie. Il avait été trop impatient. Il avait perdu la partie. Il revint devant sa table, y appuya ses mains tremblantes.

— Ne dites rien, supplia-t-il, j'ai eu une minute d'égarement... Pardonnez-moi.

Elle touchait déjà le bouton de la porte. Il revint à elle, lui secoua le bras et cria : — Et vous n'allez pas rentrer chez vous et y pleurnicher, n'est-ce pas ? Vous reprendrez votre travail et reviendrez demain comme d'habitude, hein ?

Sans quoi, poursuivit-il en rapprochant son visage enflammé, sans quoi je vous retrouverai et je vous tuerai, je vous le jure. Vous m'entendez, je ferai plus, je raconterai des choses qui vous feront honte, qui vous feront désirer la mort, des choses que tout le monde croira...

— Laissez-moi, dit-elle faiblement.

Prise de faiblesse, elle vacillait, elle allait s'évanouir. Alors Helder la saisit de nouveau dans ses bras.

— Embrassez-moi, fit-il âprement, et dites que vous me pardonnez.

Il la serra contre lui, ses lèvres se rapprochèrent des siennes... Elle jeta un nouveau cri, un cri aigu de détresse...

— ... Au diable ! s'exclama Helder en voyant la porte s'ouvrir et livrer passage à Comstock Bell.

Il vit le regard de mépris de ce dernier, se retira auprès de sa table ; il était pâle et hagard...

— Cette petite... dit-il, s'est jetée à ma tête, Bell !

Bell regardait tour à tour Helder et Miss Maple qui s'appuyait à la cloison, les yeux fermés, la face livide.

— Helder, dit-il enfin lentement et solennellement, vous êtes un menteur, et un imbécile aussi si vous croyez que vous pouvez me tromper comme cela. Vous venez de vous conduire comme une brute et un lâche... On vous connaît d'ailleurs.

La jeune fille ouvrit les yeux et regarda longuement le visage grave de Comstock Bell, puis chancela... Il se précipita, la prit dans ses bras vigou-

reux et alla la déposer sur un fauteuil dans une autre pièce. Elle ne s'était pas évanouie, car aussitôt elle rouvrit les yeux et murmura quelques remerciements. Il resta debout à côté d'elle, pensif.

— Inutile de vous presser, dit-il. Je fais mon affaire de cet individu pendant que vous vous remettez... Après quoi, prenez un taxi et rentrez chez vous... Avez-vous assez d'argent ?

Elle fit signe que oui.

La voyant reprendre ses esprits, il la quitta et revint au bureau de Helder, qu'il trouva assis devant sa table, la physionomie noire de colère. Comstock Bell referma tranquillement la porte et considéra Helder.

— Quel abominable gremlin vous êtes ! lui dit-il. Si je n'avais écouté que mon devoir, je vous aurais pris par le cou et vous aurais jeté par la fenêtre.

Helder ne répondit pas ; il se borna à lancer des regards chargés de haine.

Sans demander la permission, Bell prit une chaise et s'assit de l'autre côté de la table.

— Pendant que je suis là, reprit-il, je ferais aussi bien de vous parler de l'affaire qui m'amenait...

De toutes ses forces, Helder tâchait de reprendre son sang-froid. Il savait bien que Bell

n'était pas homme à colporter des anecdotes scandaleuses, mais il le craignait fort ; il avait des motifs pour cela ! – et il tenta de se disculper :

— Je vois, fit-il, que vous croyez cette petite affrontée mieux que moi !

— Laissons cela ! coupa Bell. Je sais que vous vous êtes conduit comme une bête brute, et surtout je ne vous pardonne pas votre mensonge... Mais je ne veux pas discuter cela ; j'étais venu pour vous entendre au sujet de Willetts.

— Vous ne l'entendrez que trop tôt !

— Je désire savoir tout ce qui concerne Willetts, reprit Bell d'une voix ferme.

Helder se leva et fit quelques pas. Il était de nouveau en possession de tous ses moyens, et il en avait besoin s'il voulait rester maître de la situation.

Il se rapprocha soudain de Bell.

— Willetts, dit-il, est l'homme qui a fabriqué un faux billet de cinquante livres, il y a quelques années, et je possède un mandat d'arrêt contre lui. Le voici.

Il montra un papier.

— J'entends, dit Bell sans émotion. Après ?

— Après ? Eh bien j'ai quelque raison de croire que c'est vous qui avez mis en circulation les faux billets de Willetts ou que vous avez participé à leur fabrication.

— Bien, fit Bell avec une pointe d'interrogation dans la voix.

— En outre, vous avez financé les travaux de Willetts, vous avez ensuite payé son silence, et maintenant, pour une raison ou pour une autre, vous méditez de le dénoncer.

— Qui vous a dit cela ?

— Je l'ai appris par hasard, j'en ai eu la preuve hier soir.

— Qu'est-ce que cette preuve ?

— Vous êtes allé au club hier soir, n'est-ce pas ?

— Oui, j'y ai été un moment.

— Vous y avez écrit une lettre malgré votre main blessée. Cette blessure n'est du reste qu'une ruse pour expliquer une écriture déguisée...

Helder alla ouvrir un tiroir et y prit une feuille de papier buvard...

... Et vous vous êtes servi de ce buvard, ajouta-t-il triomphalement. Dois-je vous répéter ce que vous avez écrit ?

— Inutile.

— Vous avez écrit à l'Inspecteur Morrison de la Préfecture de police ceci : « L'homme que vous recherchez pour sa participation aux affaires de faux billets du *Club du Crime* s'appelle Harold Willetts. Il a maintenant un bureau d'agent de change à Little Painter Street. Il sera de retour en ville d'ici une huitaine de jours, et vous découvrirez, soit sur lui, soit à son bureau, des preuves suffisantes de sa culpabilité. »

Helder replia le papier buvard et le replaça soigneusement :

— Vous avez bien écrit cela ?

— Il se peut, dit tranquillement Bell.

— Je savais depuis longtemps que vous aviez participé à l'affaire de ces faux, mais la preuve désirée, j'ai eu enfin la chance de la trouver sur ce buvard... Et vous venez me faire la morale, vous ! s'écria-t-il d'une voix méprisante. Vous trouvez à redire à ma conduite, vous qui, pour vous sauver vous-même, n'hésitez pas à livrer un complice ! Ah, Comstock Bell, acheva-t-il d'une voix tremblante de haine, en se penchant à travers la table, sachez bien que d'un mot je puis vous perdre !

Bell resta un moment silencieux, puis il se pencha à son tour :

— Et moi aussi, d'un mot, je puis vous perdre, dit-il ; et ce mot, le voici...

Il l'articula à voix basse le mot vengeur, ce ne fut qu'un mot en effet, mais Cornélius Helder, après l'avoir entendu, se renversa sur son fauteuil en fixant ses yeux agrandis d'épouvante sur l'homme qui tenait sa vie et sa liberté en son pouvoir.

Là-dessus Bell se leva, prit son chapeau et se dirigea vers la porte.

— La race des faussaires, dit-il, est nombreuse. Quelques-uns agissent pour s'amuser et se préparent des ennuis, mais d'autres font ce métier de sang-froid pour subvenir aux exigences de leurs vices, et ceux-ci seront pendus.

Il s'exprimait très délibérément et parlait avec une lenteur calculée. Il conclut :... On me dit que vous avez une petite imprimerie dans le Shropshire. Si j'étais vous, je la fermerais vite et j'installerais mes ouvriers russes dans un endroit moins connu.

CHAPITRE VIII

LA DÉCOUVERTE DE MAPLE

« John B. Wanager, directeur du département des billets de banque au Ministère des Finances, à Washington, estime à plus de vingt millions de dollars la valeur nominative des faux billets actuellement en circulation. Cette assertion a fait une impression profonde dans le monde des affaires et sur tout le public, car cette proportion de papier sans valeur affecte en réalité tous les citoyens du pays. »

... Ainsi débutait un article de première page du *Herald* que lisait attentivement M. Gold. Le journaliste poursuivait :

« Nous avons interrogé M. Wanager qui nous a confirmé ses déclarations. D'après lui, il faudra que le Trésor envisage promptement une modification profonde dans la fabrication des billets. Les

faux papiers qui abondent maintenant partout sont si habilement exécutés que seuls les experts les peuvent reconnaître. On croit qu'ils sont imprimés en Europe et qu'ils sont introduits aux États-Unis par liasses qui échappent d'une façon ou d'une autre à la visite douanière. D'une manière générale, les faux sont chacun de petite valeur, et leurs auteurs doivent avoir une organisation extrêmement ingénieuse pour les mettre en circulation. »

M. Gold acheva cette lecture sans éprouver l'ennui qui l'aurait saisi à coup sûr si l'article lui était parvenu la veille, car le matin même il avait reçu de M. Maple un télégramme qui lui avait causé une grande joie. Il était sur le point de partir pour le rendez-vous que lui proposait Maple lorsque la coupure de l'article en question lui avait été remise. Le seul point noir était la publicité donnée à cette affaire. M. Gold eût souhaité en finir sans que la grande presse se soit emparée du problème.

En arrivant chez Maple, il eut la surprise d'être reçu par Vérité. Elle paraissait fatiguée, mais il n'eut pas le loisir de la questionner.

— J'ai trouvé ! lui criait déjà Maple du seuil de sa chambre.

La table était comme d'habitude couverte de pa-perasses, de fioles, d'instruments, mais Maple tenait précieusement sous ses yeux un petit flacon de liquide incolore.

— Voyez ! dit-il.

Il ouvrit le portefeuille contenant les billets fournis pour ses expériences, il en sortit une poignée. Gold remarqua qu'ils n'avaient encore subi aucun traitement chimique ou autre. Maple déboucha son flacon.

— Regardez, dit-il.

Il se mouilla le doigt de ce liquide et l'appuya à l'angle gauche de chacun des billets. Sur le premier, cet attouchement ne produisit d'autre résultat qu'une légère marque humide, sur le second, de même.

— Voilà des billets authentiques, tonna Maple.

Il en prit un troisième et à peine son doigt mouillé l'eut-il effleuré qu'une tache mauve s'y peignit.

— C'est l'action de mon réactif sur la substance intime du papier, dit Maple. Je vais vous expliquer...

Son explication fut fort incohérente. Gold vit bien qu'il avait bu pour célébrer sa découverte.

Mais le résultat était là. Un par un, tous les billets furent expérimentés et sur tous ceux qui étaient faux, le moindre contact du liquide faisait apparaître la tache mauve.

— Rien d'autre ne peut la faire apparaître, rien ne peut l'effacer... Et sur les vrais billets elle ne peut apparaître ! cria encore Maple. C'est une belle découverte, M. Gold ! Ce soir, je vous donnerai la formule de mon liquide, et vous pourrez le répandre partout : chacun en possédera, et un seul coup de pouce décèlera les faux papiers ! N'est-ce pas bien imaginé ?

Certes, M. Gold voyait quelle extrême importance cela pouvait avoir. L'épreuve était si facile à faire, la démonstration si rapide que personne n'oserait plus se risquer à faire passer de faux billets. Maple avait trouvé le secret qu'avait tant cherché l'élite des savants en Europe et en Amérique.

— Donnez-moi la formule dès maintenant, dit Gold.

— Patientez jusqu'à ce soir, il y a des proportions à calculer encore plus exactement.

Gold regarda sa montre. Il aurait aimé attendre sur place l'achèvement des calculs, il était pressé de la faire connaître à son Gouvernement, car il

sentait que, dans l'ombre, la bande de faussaires prenait de plus en plus d'audace au vu de l'impunité qui leur semblait désormais acquise... Il hésita...

— Je vais voir l'Ambassadeur, dit-il enfin, et je reviendrai presque aussitôt. À quelle heure aurez-vous terminé ?

— À neuf heures, dit Maple.

Vérité n'avait pas assisté à cette entrevue. En traversant le petit salon qui donnait accès au vestibule, Gold l'aperçut qui regardait distraitement par la fenêtre.

— Je vais causer un moment avec votre nièce, dit-il à Maple en le quittant.

Elle se retourna.

— J'ai entendu dire que vous aviez quitté votre position chez M. Helder, lui dit M. Gold.

— Oui.

— Cela n'allait pas ?

Elle rougit.

— Ne me parlez pas de ce Monsieur, je vous en prie ! s'écria-t-elle.

— Oh ! fit Gold. J'ai donc à regretter de vous avoir conseillé d'entrer chez lui...

Il la quitta et rentra en ville. Il avait le cœur léger et il marchait d'un pas alerte, comme un homme sans souci.

Il n'en était pas de même des deux individus qui le suivaient depuis son départ de la Cité, l'avaient vu entrer chez Maple et avaient guetté sa sortie. Ils se remirent en marche à quelque distance, sans le perdre de vue, jusqu'au moment où il entra dans la petite gare suburbaine.

L'un de ces hommes était très brun, portait les cheveux ras ; il avait une forte cicatrice sur le menton et paraissait un étranger. L'autre, très anglais d'allure, témoigna cependant d'un accent yankee fort marqué en demandant à un passant où se trouvait la plus proche station de téléphone.

Ils descendirent High Street et, tandis que l'un téléphonait, l'autre contempla longuement les vitrines d'un magasin. C'est tout ce que l'on sut d'eux.

À six heures du soir, Vérité reçut un télégramme l'appelant à Londres. Elle y alla, et, au retour se trouva dans le même train que M. Gold.

Il l'aperçut sur le quai du départ et alla à elle :

— Nous allons voyager ensemble si vous le voulez bien, dit-il, mais je ne vous parlerai pas de

votre ex-patron. J'en sais plus que vous ne pensez sur lui, et je me repens fort de vous avoir poussée à aller chez lui.

— Je n'ai pas de chance ces jours-ci, dit-elle en souriant.

Ils montèrent en wagon.

— Pourquoi dites-vous que vous n'avez pas de chance ? interrogea-t-il alors. Avez-vous eu d'autres ennuis ?

— Oh, peu de chose ! fit-elle. Et elle lui montra le télégramme l'appelant à Londres qu'elle avait reçu quelques heures plus tôt.

Il était signé d'un nom inconnu de Gold.

— De qui est-ce ? demanda-t-il.

— C'est l'un des exécuteurs testamentaires de Lord Dellborough dont j'ai été secrétaire, répondit-elle, et tout naturellement j'ai cru qu'il avait besoin de quelque renseignement relatif aux papiers du défunt. Mais non...

— Comment, non ?

Elle froissa le télégramme et le remit dans son sac.

— Parce que ce Monsieur ne l'a pas envoyé du tout. Ce télégramme n'était pas de lui, mais de quelque mauvais plaisant...

Gold sursauta. Est-ce que quelqu'un avait cherché à éloigner pour quelques heures la jeune fille de chez son oncle ?

Arrivé à destination, il se hâta de descendre du train et d'appeler un taxi.

— Aussi vite que possible ! cria-t-il au chauffeur après lui avoir donné l'adresse.

— Quelle hâte ! dit plaisamment la jeune fille, mais elle vit de l'inquiétude sur ses traits. Que craignez-vous ?

— Oh... tout et rien, dit-il d'un air préoccupé.

Le taxi s'arrêta devant la maison.

— Attendez ici, cria Gold à Vérité. Il ne s'expliqua pas, mais elle obéit et demeura à la grille. Il alla heurter à la porte. Pas de réponse.

— J'ai une clef ! dit la jeune fille.

— Donnez-la moi.

Il ouvrit, entra, referma la porte sur lui. Elle n'avait pas vu qu'il sortait un revolver de sa poche.

— Maple ! appela-t-il.

Il traversa le vestibule à tâtons et alla à la porte de la petite pièce où Maple travaillait d'habitude. Il y pénétra, frotta une allumette et aperçut le dessinateur affalé dans un coin, à côté d'une bouteille de whisky.

Gold chercha vainement la fiole du liquide inventé par Maple : elle avait disparu ainsi que le portefeuille contenant les billets destinés aux expériences. Gold ne put retenir un formidable juron.

Après avoir essayé sans résultat de réveiller le pauvre ivrogne, il ressortit.

— Votre oncle n'est pas bien, dit-il à Vérité. N'avez-vous pas quelque amie chez qui vous pourriez aller pour cette nuit ?

Elle comprit ce qui était arrivé.

— Eh bien, j'ai une bonne amie à Londres, dit-elle après avoir réfléchi.

— Je vais vous reconduire à la gare.

Lorsque Gold eut mis la jeune fille dans son train, il se fit ramener chez Maple. Comme son taxi entra dans la rue, une auto très rapide les croisa.

Il entra de nouveau dans la maison ; en passant dans le vestibule, il heurta du pied un objet métal-

lique qu'il ramassa ; c'était un fin burin d'acier. Il le mit dans sa poche et passa dans la chambre : elle était vide. Maple n'était plus dans la maison.

CHAPITRE IX

LA LETTRE DE WILLETTS

Un soir, vers neuf heures, un homme vêtu de noir pénétra dans l'immeuble où Willetts avait un bureau. La maison était déserte, tous les employés partis depuis longtemps. Le concierge lui-même jouissait d'un moment de liberté dans quelque bar voisin. Le visiteur monta tranquillement les escaliers, sortit son trousseau de clefs et entra chez Willetts. Il écouta un moment pour s'assurer qu'aucun bruit ne décelait la présence de quelque locataire attardé.

Puis il s'installa à son bureau, prit une feuille de papier et se mit à écrire. Cela dura près d'une heure. Il ne s'arrêta que pour allumer une cigarette. Il en jeta soigneusement les cendres dans la corbeille à papier et, arrivé au bout, alla la jeter par la fenêtre.

À mesure qu'il couvrait d'écriture une feuille de papier, il la posait sur le haut de son bureau

jusqu'à ce qu'elle soit sèche. Quand il eut terminé, il reprit toutes ces pages et les relut soigneusement, puis il sortit de son portefeuille trois billets américains de mille dollars chacun, les mit avec sa lettre dans une enveloppe qu'il revêtit d'une adresse.

Il mit l'enveloppe dans sa poche, éteignit la lumière, et, les mains dans les poches, se mit à réfléchir longuement, toujours assis devant son bureau. Lorsque onze heures sonnèrent aux horloges du quartier, il alla ouvrir sa fenêtre pour débarrasser la pièce de la fumée de sa cigarette. Il la referma au bout d'un instant, puis alla à la porte, écouta... Le silence le plus absolu régnait. Alors, il descendit. Il s'était attendu à rencontrer le concierge, mais ce digne homme n'était pas encore rentré. Ainsi, l'inconnu put ressortir sans être aperçu. Il jeta sa lettre dans la première boîte venue. Il sourit en relisant l'adresse avant de la laisser glisser : l'enveloppe portait le nom de Comstock Bell.

L'homme passa dans Broad Street, tourna du côté de Liverpool Street, se dirigea vers la station du Métro et disparut enfin dans le flot des passants...

Comstock Bell vint déjeuner au Club le lendemain. Comme le garçon du hall lui remettait une lettre, Helder entra également et du coin de l'œil le regarda décacheter sa correspondance. Il lui vit sortir trois gros billets, et, d'un air étonné, parcourir la lettre dont l'écriture était visiblement déguisée.

— Un petit héritage ? ne put s'empêcher de s'exclamer ironiquement Helder.

— Non, répliqua sèchement l'autre.

Après déjeuner, ils se trouvèrent encore tous deux dans la bibliothèque du Club. Comstock Bell se mit à écrire, et Helder, pour se donner une contenance, fit semblant d'écrire aussi à une table voisine. Lorsque Bell sortit, Helder se hâta de venir examiner le buvard sur lequel Bell avait écrit ; il n'y vit rien, mais, en revanche, il aperçut à son grand étonnement la lettre même que Bell avait reçue à son arrivée et qu'il venait d'oublier là, à côté de l'encrier.

Helder alla vivement à la fenêtre : si Bell était réellement sorti du Club, il devait passer là d'ici quelques secondes. En effet, Helder l'aperçut presque aussitôt. Il regarda autour de lui. La pièce était vide. Alors, il n'hésita plus et s'empara de la lettre. Pour ne pas être surpris, il se cacha derrière

les larges rideaux qui drapaient les fenêtres. De là, il pouvait voir par la porte vitrée tout nouvel arrivant possible avant d'être aperçu lui-même.

Il lut avidement la missive... Elle était fort curieuse. Son auteur se répandait en regrets et formules de contrition, il assurait Bell qu'il lui devait la vie... Il lui retournait avec reconnaissance l'argent que le millionnaire lui avait avancé... Rapidement, Helder passa à la dernière page : oui, comme il l'avait deviné, la lettre était de Willetts qui suppliait Bell de ne pas le trahir et témoignait de la plus grande humilité.

Helder replia le papier, le remit exactement à la place où il l'avait trouvé. Il était temps ; Bell, ayant dû s'apercevoir de son oubli, revenait à grands pas. Helder eut le temps de quitter la pièce.

Ainsi, tout ce qu'il avait pressenti se trouvait confirmé ! Willetts, que la police recherchait depuis si longtemps, se trouvait actuellement à Londres, et Comstock Bell le tenait en son pouvoir.

Pourquoi ne le dénonçait-il pas ? Cela intriguait fort Helder. Si, comme il le croyait, Bell avait été plus ou moins mêlé à l'origine à cette affaire de faux billets, il eût été raisonnable de sa part de s'en dégager définitivement en faisant toute la lu-

mière que l'on pouvait attendre du procès de Willetts. Helder, n'ayant aucun sens d'humanité et dépourvu de sensibilité, ne pouvait comprendre la pitié, il ne recherchait que les mobiles intéressés chez les autres, et, à son immense surprise, ne parvenait pas à découvrir quel intérêt Bell pouvait avoir à ne pas dénoncer Willetts.

Lorsqu'il fut rentré chez lui, il s'enferma à double tour, prit un petit livre dans son bureau et, durant deux heures, se livra à la rédaction de dépêches chiffrées qu'il expédia durant l'après-midi à différentes adresses.

En vérité, de l'avis unanime, Helder était un homme fort méthodique, il avait de grandes qualités d'organisateur, et s'il les eût mises au service d'une belle cause, il aurait fait des prodiges.

Vers cinq heures, après avoir pris son thé, Helder reçut la visite d'un gros et lourd bonhomme, d'aspect commun et grossier.

— M. Helder, lui dit le nouveau venu, nous allons être obligés de changer notre manière de faire.

— Oui, je sais, nos agents se plaignent fort de la difficulté qu'ils éprouvent à changer du papier américain en Europe.

Tiger Brown approuva énergiquement.

— Je suis très heureux que vous soyez de cet avis, dit-il ; j'avais peur que vous ne vous rendiez pas compte. D'autre part, en Amérique, on commence à se méfier ; on dit qu'ils ont découvert une méthode pratique de contrôle. Notre correspondant de Philadelphie, à qui nous envoyions cinq cents billets par mois, n'en veut plus que cent. Il faudra peut-être arrêter nos émissions américaines et faire du français.

Helder allait et venait dans la pièce. Après l'entrée de son visiteur, il était allé mettre le verrou à la porte. Un peu après, il retourna voir si elle était bien fermée.

Tiger Brown le considéra avec étonnement :

— On dirait que vous êtes aussi pris de panique, lui dit-il.

— Non, non, s'empressa de répondre Helder ; mais je suis prudent, c'est tout. Je suis d'accord avec ce que vous venez de dire ; nous allons laisser reposer cela. Mais que sont devenus ces papiers français que nous avons envoyés à...

— N. G., interrompit vivement l'autre. Eh bien, je ne sais trop, mais ils n'avaient pas l'air bon, paraît-il... il leur manquait le fini, le je ne sais quoi...

... Mais s'est-on occupé de Maple ? demanda-t-il après un léger silence.

Helder fit la moue.

— Je ne sais pas si on pourra s'en servir, répondit-il. Il travaille actuellement pour Gold.

— Alors, on n'a pas prise sur lui ?

— Je crains que non...

— Ne pourrait-on atteindre quelqu'un à qui il tient ? On dit qu'il a une fille...

— Une nièce, corrigea Helder. N'insistez pas...

— Eh, eh ! s'écria grossièrement Brown. Nous n'allons pas perdre nos atouts par respect ridicule pour filles ou nièces... Notre affaire est trop importante, que diable !

Helder ne répondit pas.

— Que fait donc ce M. Gold ? demanda encore Brown.

— C'est un homme dangereux, déclara gravement Helder. Il m'intrigue ; je ne me rends pas exactement compte de ce qu'il combine. En tout cas, il est en relations constantes avec les autorités américaines, ici et à Washington...

Il arrêta son incessante promenade, se posta devant son interlocuteur et ajouta : — C'est Maple

qu'il nous faut. C'est le meilleur dessinateur et graveur d'Europe. Cela nous coûte peu d'essayer, et il n'a pas été difficile de lui mettre le grappin dessus, il y a quelque temps...

— Sans doute, fit Brown.

Une longue heure durant ils discutèrent de leurs plans, puis sortirent. Non pas ensemble : Brown passa le premier, et Helder le suivit à cinq minutes d'intervalle.

Ils se rejoignirent à Piccadilly Circus et continuèrent leur marche. Peu après, ils arrivèrent à la station du Métro, prirent des billets et entrèrent dans l'ascenseur. Ils s'y trouvèrent avec une dizaine d'autres personnes. L'employé en ferma la porte. Presque aussitôt, une dame s'écria :

— On vient de me voler !

Deux hommes bien mis qui se trouvaient à côté de l'employé du Métro s'avancèrent alors, parlèrent à la dame, puis se retournant vers les autres personnes présentes :

— On vient à l'instant de voler une importante somme d'argent à cette dame, dirent-ils. Nous sommes agents de la Sûreté. Nous allons prier ces Messieurs ici présents de se laisser fouiller, sans

quoi nous serons obligés d’emmener tout le monde au poste...

Helder très ennuyé ne dit rien d’abord. Les autres voyageurs, à l’exception de Tiger Brown, se prêtèrent d’assez bonne grâce à la fouille, d’ailleurs très sommaire et discrète. À la requête du policier, l’ascenseur s’était arrêté à mi-hauteur, de sorte que la chose se passa sans provoquer de rassemblement.

— Je refuse absolument ! déclara Helder quand les deux agents s’approchèrent de lui.

— Moi aussi ! s’écria Tiger Brown.

— Alors, nous n’avons d’autre ressource que de vous emmener au poste.

Cinq minutes plus tard, les deux amis étaient en taxi en route pour le poste. Déjà Helder se repentait d’avoir résisté. Au fond, il savait bien qu’il n’avait rien de compromettant sur lui, mais il ne s’en était rendu compte qu’à la réflexion, et son premier mouvement avait été instinctivement défensif.

Si la fouille pratiquée dans l’ascenseur avait été sommaire, il n’en fut pas de même de celle que pratiquèrent les policiers dans la petite salle du poste. Leurs portefeuilles furent vidés et tous leurs

papiers soigneusement passés en revue. Helder observa que ses billets de banque de cinquante dollars étaient examinés de très près.

Enfin, on les libéra avec quelques vagues excuses. Mais Helder se fâcha :

— Cela ne se passera pas comme cela, dit-il au commissaire. Vous entendrez reparler de nous !

— C'est votre faute aussi, répondit l'aimable fonctionnaire. Pourquoi n'avoir pas voulu vous laisser fouiller comme les autres voyageurs ?

Helder ne répondit pas. Suivi de son compagnon, il sortit du bureau du commissaire, alluma un cigare, et en passant le seuil se heurta presque à M. Gold. Celui-ci salua son compatriote de son air le plus jovial :

— Allô, Helder ! s'écria-t-il. Vous voilà libre ! Tant mieux ! On vient de me téléphoner que vous étiez arrêté, et je venais mettre les choses au point, offrir ma garantie...

— Merci, fit Helder entre ses dents. J'ai remis les choses au point sans vous, et, ajouta-t-il, d'un air agressif, vous serez sans doute heureux d'apprendre que l'on n'a rien trouvé à ma charge...

Gold releva lentement les paupières.

— Eh ! s'écria-t-il, que pensiez-vous que l'on pouvait chercher ?

Helder resta court. Il s'était une seconde fois laissé emporter par ses nerfs. Il quitta froidement M. Gold et, toujours suivi de Brown, disparut bientôt dans la foule.

Il voyait maintenant le piège, et il frissonna en songeant que si cet incident avait eu lieu la veille, on aurait trouvé des choses bien compromettantes sur lui !

Mais il n'était pas au bout de ses moyens. Il connaissait un jeune journaliste du *Post Journal* et il forma aussitôt le projet de reprendre l'offensive par l'intermédiaire de la presse. Il alla tout conter au reporter, n'épargna aucun détail, et ce fut en effet une riposte que Gold n'avait pas prévue.

Il fronça du sourcil en lisant le lendemain matin de grands articles intitulés : « Un gentleman américain molesté par la police ! »

Il savait que la Préfecture n'aimait pas cela, qu'on y était très sensible à tout ce qui se divulguait dans le public de ses procédés, bons ou mauvais. Ce n'avait été qu'avec répugnance qu'ils avaient consenti à aider Gold à préparer cette sou-

ricière, et désormais ils se feraient encore plus prier.

Mais Gold prit la chose avec philosophie. Il avait engagé une forte partie et que les premiers coups ne fussent pas heureux, il n'importait pourvu qu'en fin de compte, il pût crier victoire !

CHAPITRE X

UNE DEMANDE EN MARIAGE

Comstock Bell replia le journal qu'il venait de lire et le plaça sous une pile d'autres imprimés. Il regarda l'heure, relut en souriant une lettre de M^{me} Granger, datée de Naples.

Enfin, Parker entra et annonça Miss Maple. Comstock Bell s'empressa à sa rencontre. Elle était plus jolie que jamais sous le coup du malheur qui la frappait.

— Je vous remercie d'être venue, lui dit-il. Est-il indiscret de vous demander ce que vous comptez faire ?

— Je n'ai aucun plan arrêté pour le moment... M. Gold a été assez bon pour m'avancer quelque argent et il m'a promis que son Gouvernement ferait l'impossible pour retrouver mon oncle.

— Je sais... je suis un Américain comme lui...

— Ah !

Elle regarda le jeune homme avec un intérêt tout nouveau : son profil de médaille se dessinait sur les tentures sombres de la pièce ; il avait cette expression grave et même un peu triste qui ne le quittait pas depuis des années. Elle se demanda instinctivement quelle femme avait le bonheur d'attiser par sa présence la lueur de ces beaux yeux mélancoliques, quelle était la créature digne d'être aimée de ce cœur chevaleresque égaré dans ce monde de fripons !

— J'ai confiance, dit-il, je suis convaincu qu'on retrouvera rapidement votre oncle. Mais... permettez-moi encore une question : N'avez-vous point d'autres parents ?

— Non, point du tout.

— Des amis ?

— Excepté l'amie chez qui je loge depuis ce grand malheur... non. J'ai été élevée dans un couvent belge, et je n'étais chez mon oncle que depuis quelques années.

Il inclina la tête, alla à la porte et l'ouvrit... puis il revint au milieu de la pièce... Elle ne comprit que plus tard à quel sentiment de délicatesse il avait obéi en agissant de cette étrange façon. Mais il reprit :

— Ce que j'ai à vous dire, Mademoiselle, va peut-être vous paraître étrange et déplacé, mais je vous supplie de croire que j'agis de sang-froid, en pleine connaissance de la valeur de mes actes et de ma responsabilité...

— Parlez, dit-elle, je suis toute disposée...

Il s'avança vers elle, puis recula de quelques pas.

— Miss Maple, dit-il enfin, voulez-vous vous marier avec moi ?

Elle fit un geste d'alarme.

— N'ayez aucune crainte, reprit-il en souriant, j'ai ouvert la porte... mes domestiques sont dans le vestibule.

— Mais... mais... M. Bell ! murmura-t-elle au comble de l'étonnement.

— Attendez ! fit-il en levant la main. Ne vous pressez pas de répondre. Vous êtes seule au monde, et moi, je suis, de mon côté, maître de ma destinée. Mais j'aurais à vous demander un sacrifice... non pas celui auquel vous pourriez vous attendre... Le mariage que je vous offre vous apportera la liberté... sans parler des avantages matériels que confère une grande richesse...

— Mais... je ne vous aime pas... vous ne m'aimez pas... bégaya Vérité... Un tel mariage serait abominable, et toute votre fortune n'y pourrait rien.

Elle se leva comme pour s'en aller.

— Une seconde, implora-t-il d'une voix angoissée.

Elle se rassit, émue malgré elle en présence de cette souffrance qu'elle devinait.

... Il lui parla longuement. Il n'interrompit ses confidences que pour aller refermer la porte. Ses paroles furent amères, désolées ou pleines d'espérance tour à tour... Lorsqu'il s'arrêta, la nuit était venue, et dans la pièce encombrée de livres et de meubles précieux, on ne voyait plus que deux ombres, celle de la silencieuse et immobile Vérité, et celle de Comstock Bell, agitée, désespérée, implorante.

Il accompagna la jeune fille jusqu'à un taxi.

— À demain donc ! dit-il.

— À demain ! répondit-elle en lui tendant sa main qu'il porta à ses lèvres.

Ce soir-là, M. Gold vint dîner au Club. Il y trouva à son adresse une lettre dactylographiée éma-

nant de Comstock Bell. Il poussa de sourds grognements d'étonnement en la lisant, la relut avant de s'asseoir, puis la plaça soigneusement dans son portefeuille. Il dîna très rapidement, car il était surchargé d'occupations depuis quelques jours. Il cherchait à s'esquiver vite sans parler à personne, mais il ne put éviter Helder qui le retint malgré lui à la porte du restaurant.

— M. Gold, c'est vous que je cherchais !

— Et vous, fit Gold, vous êtes un des six millions d'habitants de la ville que je ne cherche pas... Qu'y a-t-il ?

— Il y a que j'ai des choses intéressantes à vous dire.

Gold poussa un profond soupir.

— Vous êtes bien le centième aujourd'hui à avoir des choses intéressantes à me confier... Dépêchez-vous, Helder ; je n'ai pas une minute !

Helder pencha la tête, baissa la voix pour dire :

— Willetts doit être arrêté demain.

L'agent secret du Gouvernement américain jeta un regard aigu à son interlocuteur :

— Qui vous a dit cela ? Et que savez-vous de Willetts ?

— Peu importe qui m’a renseigné... Le fait est exact. Ce que je sais de Willetts ? Mais c’est le chef de la bande qui fabrique les faux billets, de la bande qui a séquestré votre ami Maple.

— Quel homme bien renseigné ! fit Gold d’un ton très légèrement nuancé d’ironie.

— Mais c’est évident, voyons, poursuivit Helder. Willetts est depuis longtemps recherché pour des méfaits de ce genre. Il a un bureau en ville qui n’est qu’un trompe-l’œil destiné à dissimuler la nature de ses véritables occupations. Je vous dis que c’est un bandit.

— Le connaissez-vous ?

— Je l’ai connu autrefois, et je me souviens bien de lui. Il a été étudiant à Paris en même temps que moi.

— Comstock Bell était-il aussi à Paris à ce moment-là ?

— Oui, et ils fréquentaient les mêmes cours. Willetts était doux et inoffensif durant le jour, mais la nuit, il devenait impossible... Il a quitté Paris après le scandale de leur Club et a disparu... En tout cas, je n’avais plus entendu parler de lui jusqu’à ces derniers temps.

— Et vous croyez que c'est lui qui met tous ces faux billets en circulation ?

— J'en suis sûr, dit Helder avec force, et je suis très certain aussi que Bell l'y a beaucoup aidé.

— Cela, c'est absurde, fit vivement Gold. Bell a une grosse fortune personnelle. Il a pu faire des folies... par jeu... quand il était jeune, mais il n'y a aucune raison pour qu'il soit un scélérat à l'heure actuelle. Comment savez-vous que Willetts va être arrêté ?

Helder secoua la tête en souriant.

— Ah, ça, dit-il, je vous laisse le soin de le découvrir !

Très tard, cette même nuit, un homme qui boitait légèrement traversa à pas lents Finsbury Square. L'endroit était presque désert, et l'agent de service considéra le passant assez longuement plutôt par désœuvrement que par devoir professionnel.

Assurément, cet homme n'était pas sans attirer un peu l'attention, par sa claudication d'abord, par son accoutrement ensuite : il portait un grand manteau noir, un chapeau de feutre pointu à

larges bords sous lequel dépassaient ses longs cheveux noirs, à la façon des artistes.

Il atteignit Broad Street à cette heure de la nuit où il n'y a plus guère dans ce quartier que des noctambules incorrigibles ou des voyageurs, surtout aux abords des gares. De Broad Street, il se dirigea vers la Banque d'Angleterre.

Qui se serait amusé à le suivre, aurait pu s'étonner de le voir faire de tels détours, à moins qu'il n'ait eu que l'intention de tuer le temps. Lorsque onze heures sonnèrent à l'église de la Cité, il se trouva sur la large place située derrière le Stock Exchange. Un autre promeneur qui allait et venait depuis quelque temps sur le trottoir de Threadneedle Street, l'accosta alors :

— C'est vous, Clark ? dit-il. Vous n'avez point de message pour moi ?

— Non, M. Willetts, dit l'homme. Et vous, n'avez-vous aucun travail à me confier ?

L'individu qui s'était laissé appeler Willetts secoua la tête.

— Non, pas aujourd'hui, dit-il.

— Des gens sont venus vous demander, reprit Clark, et m'ont posé de nombreuses questions à votre sujet.

— Ah, fit l'autre, cela n'a pas d'importance. Vous n'avez qu'à dire que je suis à l'étranger. Rien d'autre ?

— Non.

— Alors, au revoir.

D'un geste péremptoire l'homme au manteau noir renvoya son acolyte et s'en alla, toujours boitillant, vers Cheapside.

... Mais deux personnages – restés dans l'ombre pendant la conversation avec Clark – le suivaient. Cela n'était pas difficile, car il marchait lentement, et les rues étaient pour ainsi dire désertes.

Il n'était pas dans Cheapside depuis longtemps lorsqu'un taxi libre passa près de lui : il héla le chauffeur qui s'arrêta.

Un de ceux qui le suivaient hâta le pas pour entendre l'adresse donnée au chauffeur, puis revint conférer avec son compagnon.

— Il va à l'Ambassade américaine ! lui dit-il.

Ils appelèrent un autre taxi.

— Suivez cette voiture, dit l'un des hommes au chauffeur ; ne la perdez pas de vue !

La seconde auto suivit la première à une vingtaine de mètres à peine. Les poursuivants s'atten-

daient à ce que l'homme au manteau noir modifiât ses instructions en cours de route, mais il n'en fut rien sans doute, car la première voiture arriva bientôt en vue de l'Ambassade et commença à ralentir. Ce que voyant, les deux hommes de la seconde voiture ordonnèrent au chauffeur :

— Rangez-vous devant l'autre aile du Palais... un peu en retrait.

Mais, durant cette manœuvre, la première voiture, qui avait fait mine de s'arrêter devant l'entrée principale, reprit de la vitesse et l'on ne vit bientôt plus que son feu rouge dans le lointain.

La poursuite recommença à travers un dédale de petites rues, puis dans Oxford Street encore très animée, et là, profitant de son avance, la première voiture disparut.

Les deux hommes se mirent à jurer frénétiquement, quittèrent leur taxi et revinrent à leur point de départ en évitant les artères populeuses et bien éclairées.

— Nous sommes floués ! grognait l'un d'eux, gros et massif qui semblait avoir le pas sur son compagnon plus grand, barbu, silencieux et porteur d'une forte cicatrice sur le menton.

— Vous n’avez rien de mieux à faire que de rentrer chez vous, dit le gros homme en tendant quelques pièces de monnaie. Quant à moi, je vais rendre compte au patron.

Cornélius Helder se promenait tranquillement sur le trottoir de Brook Street, les mains dans les poches, lorsque le gros homme surgit à ses côtés.

— Je l’ai perdu, dit-il à M. Helder.

— Idiot ! lui cria ce dernier en proie à une violente colère, et en outre, je présume que vous avez montré votre sale figure à tous les agents du quartier !

— Assez ! fit l’autre brutalement. J’en ai assez de travailler pour vous, même trop ! Si vous croyez que je suis tranquille depuis que les journaux ont publié mon signalement !

— Bah ! Personne ne pourrait vous reconnaître d’après ce signalement !

— D’après ce signalement ou d’après un autre, je ne me soucie pas d’être reconnu du tout, et j’en ai assez, vous dis-je !

— Tout cela est de votre faute, aussi, répliqua Helder. Vous n’avez pas su vous y prendre l’autre jour avec le vieux...

— Je n'étais pas de sang-froid, expliqua le gros homme. Mais, dites-moi, ajouta-t-il en saisissant Helder par le bras, je voudrais savoir une chose : si jamais nous nous faisons pincer, êtes-vous homme à nous sortir de peine ?

— Je ne crois pas, dit Helder froidement.

— Eh bien, c'est moi qui vous ferai mettre dedans ! s'exclama l'autre avec feu.

— Je ne crois pas non plus, fit encore Helder sans se départir de son calme. Vous n'avez pas l'air de vous douter que je ne suis pour rien dans toutes ces affaires. Vous êtes fou de vous inquiéter, et encore plus fou de me menacer. Qu'y a-t-il entre nous ? Suis-je responsable de l'enlèvement de Maple ? Pouvez-vous, je ne dis pas, le prouver, mais fournir le moindre indice contre moi ? Allons donc ! Mouchardez si vous voulez, vous en serez pour vos frais !

L'autre l'écoutait d'un air profondément découragé.

— Je ne me suis pas occupé de l'affaire Maple, protesta-t-il. Ne vous rappelez-vous pas que c'est Carl que vous avez chargé de tout ? J'avais bien assez à faire pour ne pas me laisser voir après le coup raté contre Gold... Et vous n'avez trempé dans rien ? Matériellement, non...

Ils passaient heureusement dans une rue presque déserte, car la voix de l'interlocuteur de Maple s'élevait de plus en plus.

— J'en ai assez, vous dis-je... Je vais retourner aux États-Unis...

— Allons donc ! fit Helder.

— Parfaitement, c'est décidé !

Helder se mit à rire.

— Je ne vois pas bien ce que vous feriez là-bas, dit-il. D'ailleurs, je vous répète que vous n'avez absolument rien à craindre. Vous êtes sur le chemin de la fortune. Vous lâchiez notre affaire quand dans deux ans vous pourrez acheter une jolie maison au bord de la mer, vous n'y pensez pas !

Mais l'homme ne se laissa pas amadouer si facilement. Et, pour achever de le convaincre, Helder dut continuer ses discours dans un bar voisin, entre deux verres de whisky. Alors, son agent recommença à voir l'avenir en rose.

CHAPITRE XI

LES NOUVEAUX MARIÉS

Il y a beaucoup de jours dans la vie qui ressemblent si fort à ceux qui les ont précédés ou suivis qu'il est impossible de leur attacher quelque souvenir particulier. Ces périodes restent vagues et indéterminées dans la mémoire. D'autre part, il est des jours où des événements violents, inattendus ou tragiques se sont accumulés en peu d'heures, et cela à tel point, qu'ils demeurent dans le souvenir comme s'ils s'étaient étendus sur un très long espace de temps.

Tel fut pour les principaux acteurs de cette histoire le quatorze mai.

Dès sept heures du matin, Cornélius Helder sortit de son logis de Curzon Street.

Le temps était radieux. Pas un nuage au ciel. Helder avait tout l'aspect d'un homme qui n'a pas bien dormi ; sa physionomie était fatiguée, bouffie, son teint brouillé comme il arrive aux gens qui

passent leurs nuits dans des salles enfumées. Cependant Helder ne pouvait être accusé de pareille pratique ; il était rasé de frais et d'une tenue absolument correcte.

Il se dirigea lentement vers le quartier de la Cité à travers les rues encombrées de commis, d'employés, de laitiers, de toute la foule des travailleurs qui passent à cette heure matinale. Il y avait encore peu de magasins ouverts. À Regent Street, au lieu de la foule élégante du milieu du jour et de la soirée, il n'y avait guère qu'un flot de jeunes vendeuses, dactylographes ou employées de bureaux et de magasins.

Helder se demandait ce que pouvait faire et penser Comstock Bell à ce moment-là... Et sa fiancée ? Sans doute, elle était montée dans quelque compartiment de troisième classe, au sortir de sa petite maison de banlieue, en route pour se marier avec l'un des hommes les plus riches de Londres !

Helder songea à différentes choses, très ordinaires et oiseuses. Cependant il acheta un grand journal du matin pour voir si l'arrestation de Willetts y était annoncée... Non, il n'en était pas question.

Ainsi, Comstock Bell attendait d'être marié et hors du pays pour mettre ses perfides projets à

exécution. Quelle sorte d'influence cette jeune fille exerçait-elle sur lui ? Quelle raison mystérieuse l'avait poussé à ce mariage précipité ? Comstock Bell ne connaissait sa fiancée que depuis la fameuse scène de son bureau et il n'était pas homme à s'éprendre si vite d'un beau visage.

Il devait donc y avoir d'autres raisons, plus fortes, à cette brusque décision. Mais lesquelles ? Il continua sa route d'un air préoccupé. À huit heures, il se trouva à Green Park, l'esprit encore plein de cette bizarre affaire. Il devait y avoir une explication...

Il ne lui avait pas été difficile de découvrir où la cérémonie devait avoir lieu : ce devait être à l'église paroissiale de Marylebone, à neuf heures. Les nouveaux époux devaient prendre le train de onze heures pour le continent.

Helder ne se préoccupait guère de Vérité Maple. Il n'éprouvait aucun dépit à son endroit. Elle l'avait repoussé et avait accepté un prompt mariage avec Bell... Il se bornait à enregistrer les faits. D'après lui, c'était en cherchant les pires motifs aux actions des humains que l'on avait le plus de chance de tomber juste. Il expliquait donc l'acte de la jeune fille par la richesse de Bell.

Cessant d'ailleurs ces spéculations inutiles, il fit le tour de Green Park en cherchant Gold des yeux. Il savait que l'Américain y venait régulièrement faire une promenade matinale, et, en effet, à huit heures et quart il l'aperçut au bord de la pièce d'eau.

Gold ne paraissait jamais surpris de rien. Il ne manifesta aucun étonnement à voir Helder. Ils se saluèrent et se mirent à causer. Gold jetait d'un air distrait des miettes de pain aux cygnes et aux moineaux.

— Je suppose que vous êtes témoin de Bell ? fit Helder.

— Sans doute, répondit Gold en regardant les oiseaux.

— Qu'est-ce que cela veut dire ?

— Quoi ? Ce mariage ?

— Oui, c'est si imprévu, soudain...

— Tous les mariages sont plus ou moins inattendus et soudains pour certaines personnes...

— Croyez-vous qu'ils forment un couple bien assorti ?

— Seigneur ! s'écria Gold, les seuls fiancés qui, à ma connaissance, ont reçu de tout le monde

l'assurance d'être faits l'un pour l'autre, étaient Adam et Ève...

— Vous parlez comme un célibataire endurci que vous êtes, dit Helder en riant. Ce que je vous disais de Willetts a-t-il été confirmé ?

— Oui, on doit l'arrêter aujourd'hui.

— Quand Comstock Bell sera loin et en sûreté, hein ? persifla Helder. Eh bien, nous ne devons pas être fiers d'être ses compatriotes.

— Je ne l'ai jamais entendu s'en vanter non plus, dit Gold sèchement ; et, regardant sa montre, il ajouta : Il me faut vous quitter. Vous n'avez pas l'air bien ?

— Je suis sujet à des insomnies, répondit Helder. Mais ça ne va pas mal.

— Vous devriez utiliser vos heures d'insomnie à étudier les solutions philosophiques et évolutionnistes du problème social, fit Gold. J'ai vu l'autre jour un petit livre fort intéressant à ce sujet.

— Comment est-il intitulé ?

— *Commentaires sur le Code Pénal...* C'est à mon sens la meilleure des lectures pour les philanthropes trop pressés de faire le bonheur du genre humain...

Il éclata d'un bon, gros rire cordial. Quant à Helder, il s'éloigna sans savoir comment il devait prendre cette plaisanterie.

Si jamais Comstock Bell avait rêvé à son mariage, il n'avait pas dû se représenter la cérémonie comme elle se déroula dans la petite église de Marylebone. M. Gold et le sacristain y assistaient seuls comme témoins. En quelques secondes, Vérité Maple se trouva la femme d'un des plus riches Anglais de Londres. Les questions posées, les réponses données, les deux époux passèrent dans la sacristie pour signer au registre, puis ressortirent.

Bell regarda sa montre : — Nous avons le temps, dit-il à sa jeune femme et à Gold, d'aller à pied au Central Hôtel.

C'est dans un petit salon de ce palace que, quelques minutes plus tard, le nouveau couple et leur ami prirent un léger déjeuner. Vérité mangeait sans appétit. Comstock Bell n'en avait guère plus. Seul Gold, sans souci apparent et qui d'ailleurs s'était levé de très bonne heure, fit honneur au repas.

— Où comptez-vous aller ? demanda-t-il.

— D'abord à Paris, dit Bell, puis à Munich, à Vienne et peut-être à Budapest... De là, je ne sais trop encore...

— Il est bien ennuyeux que votre main ne soit pas guérie...

Bell sourit.

— J'y pense à peine, répondit-il. Je me suis mis à la machine à écrire et j'y ai pris goût si bien que je continuerai sans doute à m'en servir.

— Vous l'emportez avec vous ?

— Oui, j'en avais acheté une spécialement construite pour les voyages, mais je ne prévoyais pas qu'elle me serait si utile.

— Madame pourra désormais vous aider...

— Eh bien, je ne sais trop, car, malheureusement, ou heureusement pour elle, le clavier de cette machine n'est pas du système dit « universel »...

Il y eut un long silence que Bell rompit en appelant le garçon :

— Apportez-moi une formule télégraphique.

— Puis-je l'écrire pour vous ? offrit Gold.

— Merci, je n'ai qu'un mot à y mettre et j'y arriverai fort bien.

... Le télégramme que le garçon emporta un instant plus tard avec ordre de le faire expédier immédiatement était adressé au « Capitaine Lauder, Londview Cottage, Gavesend », et portait ce simple mot : « Allez. »

Gold eût été assez curieux de voir quelle sorte de télégramme on peut avoir à envoyer une heure après s'être marié, mais Bell avait plié le papier en deux avant de le remettre au garçon.

De l'hôtel, ils se firent conduire directement à la gare. Gold se préparait alors à leur faire ses adieux, mais Bell insista pour qu'il demeurât avec eux quelques instants de plus.

Sur le quai, les deux hommes se promenaient presque sans parler. Bell semblait distrait et jouait nerveusement avec sa canne. Tout à coup, il se tourna vers Gold :

— Helder a dû vous informer, lui dit-il à brûle-pourpoint, que j'ai dénoncé Willetts ?

Gold fut pris de court... Comment Bell avait-il appris cela ?

— Oui, il m'a parlé de quelque chose de semblable, admit-il, mais je n'ai pas une confiance illimitée dans ce que Helder me raconte.

— Dans le cas particulier, vous pouvez le croire, dit-il tranquillement. J'ai dénoncé Willetts et j'avais de bonnes raisons de le faire.

— Est-il déjà en prison ? demanda Gold.

— Pas encore. Je me suis arrangé pour qu'on ne l'arrête qu'après mon départ.

Cet aveu cynique déconcerta Gold. Il y avait vraiment quelque chose de répugnant dans la conduite de cet homme qui dénonçait quelqu'un tout en se mettant soi-même à l'abri de toutes conséquences possibles...

— Vous avez bien fait de me parler de cela, dit Gold froidement.

Comstock Bell le regarda gravement.

— Tâchez de ne pas penser trop de mal de moi, dit-il.

L'heure du départ s'approchait. Les deux hommes se serrèrent la main.

— J'espère que nous ne tarderons pas trop à nous revoir, dit Bell.

Il était préoccupé et songeait si évidemment à autre chose que Gold en fut presque choqué. La mariée aussi avait l'air songeur et était plus pâle que d'habitude.

Gold la salua, lui exprima ses souhaits les plus chaleureux et demeura sur le quai jusqu'à ce que le train fût hors de vue.

— Quel drôle de mariage ! se dit-il.

En sortant de la gare, il se trouva nez à nez avec Helder. Il lui jeta un coup d'œil peu aimable.

— Si je ne savais pas, lui dit-il, que vous êtes honorable et inoffensif, je pourrais m'imaginer que vous nous avez espionnés.

L'autre sourit.

— Ce serait vrai, dit-il. Je vous ai suivi. J'éprouve je ne sais quel intérêt pour ce jeune couple... Non, en conscience, je ne saurais dire pourquoi, mais c'est un fait...

— Vous m'étonnez, je vous tenais pour un homme incapable d'agir sans de bons et solides motifs.

Helder éclata de rire.

— Eh bien, dit-il, mettez que je fais exception pour aujourd'hui à ma règle de conduite...

Il semblait vouloir accompagner Gold, mais celui-ci témoigna clairement son désir de se rendre seul à ses occupations. Pour éviter Helder, il n'alla pas à son Club et se mit fébrilement à préparer des

rapports officiels que le Ministère des Finances américain lui avait demandés.

Il alla cependant dîner au Club et y trouva deux télégrammes : tous deux émanaient de Bell. Le premier avait été expédié de Douvres et le remerciait de sa sympathie ; le second, de Calais, était assez curieux : Il disait : « Voudriez-vous dire demain à mon valet Parker de me faire suivre toute ma correspondance. Il avait congé aujourd'hui. »

Gold replia le télégramme. Pourquoi Bell n'avait-il pas télégraphié directement à Parker ? Et comment un homme aussi méthodique n'avait-il pas donné toutes ses instructions à ses domestiques avant de partir ? Il sourit. « Après tout, se dit-il, au moment de se marier, on ne doit plus songer à ces détails. »

Il inscrivit la chose sur son carnet de poche afin de ne pas oublier la commission. Il acheva tranquillement de dîner tout en lisant quelques lettres que lui avait transmises l'Ambassade et dont la teneur n'était pas très agréable ; mais il s'arma de philosophie, les lut jusqu'au bout, puis les glissa dans sa poche.

L'inévitable Helder dînait à une table voisine en faisant semblant de lire un journal. À qui en avait-il donc ? Et quel était son but ? Il n'était certes pas

homme à perdre son temps pour satisfaire une vaine curiosité. Cette attitude intriguait Gold. Il résolut de brusquer les choses. Il alla droit à Helder.

— Je vais faire un tour de promenade, lui dit-il. Voulez-vous m'accompagner ?

— Avec plaisir, répondit l'autre en se levant vivement.

Gold venait de songer en outre qu'il serait occupé le lendemain et ne pourrait aller voir Parker. Il prit donc une enveloppe à la bibliothèque du Club, y glissa le télégramme de Bell, et y écrivit l'adresse. Il décida d'aller jeter ce message dans la boîte aux lettres de Bell, à Cadogan Square. Ce serait en même temps un but de promenade.

Helder et lui sortirent ensemble du Club.

— Je vais vous poser une question précise, dit alors Gold, et je voudrais une réponse non moins précise.

— Vous m'effrayez, repartit Helder, mais enfin je tâcherai de vous satisfaire. Qu'est-ce que vous voulez me demander ?

— Bon, fit Gold. Voici donc la chose : Pourquoi les faits et gestes de Comstock Bell vous intéressent-ils tant ?

— Tout le monde m'intéresse, dit Helder.

— Pas à ce point-là !

Helder ne répondit pas immédiatement. Ils continuèrent leur route en silence. Enfin, comme à regret, Helder reprit :

— Vous êtes son ami, et je ne veux pas vous faire de la peine en vous disant des choses désagréables à son sujet...

— Vous me peinez beaucoup plus en vous bornant à des allusions voilées...

— Eh bien, sans plus d'ambage, je vous dirai que j'ai de solides raisons de croire que Bell n'est qu'un véreux personnage.

— C'est tout ?

— N'est-ce pas assez ?

— Vos « solides raisons » peuvent paraître bien faibles à d'autres, cher Monsieur. Et si tous les hommes que vous trouvez véreux étaient envoyés devant les tribunaux, je crois qu'il n'y aurait pas assez de juges en Angleterre. N'avez-vous rien de plus positif à avancer contre Bell ?

— Je crois qu'il est en train d'acheter sa liberté au prix de l'emprisonnement d'un autre.

Gold sourit.

— De mon côté, dit-il, je pourrais croire que Bell sait sur vous des choses déplaisantes et que vous n'avez été tranquille qu'en le voyant prendre le train pour l'étranger.

Dans le crépuscule commençant le visage de Helder s'empourpra violemment.

— Voilà une supposition absurde et déjà déplaisante, dit-il.

Ils arrivaient alors à Cadogan Square, et Gold sortit l'enveloppe qu'il avait préparée pour le valet Parker.

— Je vais mettre cela dans la boîte aux lettres de Bell, dit-il. Ce sont des instructions pour ses domestiques.

Ils traversèrent la rue et s'approchèrent de l'immeuble. C'était une de ces maisons à l'ancienne mode où le salon avait toujours une fenêtre à droite du hall, presque immédiatement au-dessus des marches d'accès à la porte d'entrée.

— Il y a quelqu'un devant la porte, dit Helder tout à coup.

Gold leva la tête.

Debout devant la porte, un jeune homme appuyait sans arrêt sur le bouton de sonnette. Voyant arriver quelqu'un, il se retourna :

— C'est M. Comstock Bell ? demanda-t-il.

Gold répondit en souriant :

— Non, M. Bell n'est pas à Londres.

— Vous êtes un ami de M. Bell ? interrogea encore le jeune homme.

— Je ne vois pas... commença Gold.

L'autre sortit sa carte.

— Je m'appelle Jackson ; attaché au *Post Journal*. Nous avons appris que M. Bell s'est marié aujourd'hui.

— Ah ! ah ! un reporter ! fit Gold en jetant sa lettre dans la boîte.

— Un journaliste, oui, Monsieur, expliqua gravement l'autre.

— Eh bien, mon ami, répondit Gold, je puis vous répondre aussi bien que M. Bell : il est exact en effet qu'il s'est marié aujourd'hui. En outre, il est parti pour Paris à onze heures du matin.

— Auriez-vous la bonté de me dire le nom de la personne qu'il a épousée ? C'est très important ; notre public est très friand de tous ces détails concernant les mariages des gens riches.

Gold hésita. Après tout, pensa-t-il, il n'y avait pas de raison de se taire. D'ailleurs, n'importe qui

pourrait très facilement se procurer le renseignement demandé.

— C'était Miss Vérité Maple, dit-il.

— Oh ! oh ! Mais n'était-ce pas la nièce de l'homme qui...

— Oui, mais il est inutile d'en faire mention, fit gravement Gold.

— Au contraire, repartit le journaliste d'un air ambigu. Son oncle n'a pas été retrouvé, je crois... Ah, c'est un beau papier pour mon journal !

Gold fronça du sourcil. Mais que pouvait-il ? Les deux interlocuteurs étaient restés devant la porte, tandis que Helder se promenait de long en large sur le trottoir.

— Merci pour les renseignements, dit le reporter en redescendant ; mais à ce moment Helder poussa une vive exclamation.

— Regardez ! cria-t-il aux deux autres en désignant la fenêtre du salon.

Gold se retourna et demeura confondu d'étonnement. Car, à cette fenêtre, derrière les vitres, apparaissait le visage convulsé, horrifié, de Vérité Maple qui était depuis quelques heures Vérité Bell.

La face collée aux vitres, elle regardait dans la rue. La lumière d'un réverbère révélait la crispation de ses traits. Elle fixait quelque chose qu'ils ne pouvaient apercevoir... quelque part... au loin... Elle resta là quelques secondes, puis elle recula et s'enfonça dans l'obscurité de la chambre.

CHAPITRE XII

L'APPARTEMENT VIDE

— Avez-vous vu ? murmura Helder qui paraissait particulièrement ému devant cette soudaine vision. Gold lui-même, abasourdi, fut une longue minute avant de reprendre tout son sang-froid. Et il y avait vraiment quelque chose de mystérieusement fantastique dans l'apparition de la personne qu'il avait tout lieu de croire actuellement à plusieurs centaines de kilomètres et séparée de Londres par toute la largeur de la Manche.

Il demeura irrésolu au bas des marches, fit un mouvement comme pour aller heurter à la porte, puis se ravisa. En somme, ce n'était pas son affaire, bien que la souffrance trop visible de la jeune femme fût un motif plus que suffisant pour intervenir.

Alors il se rappela la présence du reporter.

Celui-ci avait observé ce qui s'était passé. Ses yeux brillaient de cette joie sans égale chez un

journaliste qui a flairé les débuts d'un retentissant reportage.

Gold lui mit la main sur l'épaule.

— M. Jackson, lui dit-il, cet incident n'a pas d'importance. M. Comstock Bell est mon ami, et ce soudain retour de sa femme va être très facilement expliqué, je n'en doute pas.

— J'en suis convaincu, fit l'autre poliment.

Mais il regarda sa montre et Gold comprit que rien au monde n'empêcherait ce fringant jeune homme d'imprimer tout vif le mystérieux événement. Il essaya cependant d'un autre moyen.

— Mon ami Comstock Bell, dit-il avec force, est très riche, et comme il est très sensible à tout ce qui touche à sa notoriété, je crois pouvoir me permettre de vous avertir qu'il se défendra par tous les moyens légaux contre la publication trop hâtive d'événements dénués de tout intérêt pour ses concitoyens.

— Assurément, fit le reporter plus poliment que jamais, et vous pouvez être assuré que je ne hasarderai rien que sous forme dubitative et hypothétique, laissant à qui de droit le soin d'apporter des conclusions.

Après un bref salut, il les quitta.

Gold le regarda disparaître, puis rentra dans le square toujours accompagné de Helder. Durant de longues minutes, ils gardèrent tous deux le silence. Enfin, Helder n'y tint plus :

— Qu'est-ce que cela peut bien signifier ? s'écria-t-il. Il y a un terrible mystère là-dessous, je le sens. Je connais Bell, c'est un homme capable de tout, mais je vais...

Gold l'interrompit en lui saisissant le bras :

— Que prétendez-vous faire ?

— Je vais avertir la police, répondit Helder.

— Vous pouvez vous en épargner la peine. S'il y a quelque chose de certain au monde, c'est que ce damné reporter va lui-même donner l'éveil et que la police en saura autant et plus que vous ne sauriez lui dire... Du reste je ne vous conseille pas de mêler aux événements présents d'anciennes histoires qui n'ont rien à faire avec M^{me} Bell.

Il y avait, sans méprise possible, une menace accentuée dans sa voix.

— Que voulez-vous dire ? fit Helder.

— Vous le comprendrez mieux un de ces jours, mais pour le moment, laissez Bell se tirer d'affaire et ne songez qu'à votre propre salut.

— Vous parlez par énigmes !

— C'est pourtant bien clair et je vous le répète : songez plutôt à vous-même !

Helder scruta intensément le visage de son interlocuteur.

— Gold, dit-il entre ses dents, on raconte que vous êtes un détective, une sorte de policier-gentleman chargé d'enquêtes délicates dans la plus haute comme dans la plus basse société... Eh bien, croyez-moi : si jamais vous osiez dire ou faire quelque chose qui compromette ma réputation ou mon honneur, je vous ferai chasser de tous les clubs et cercles mondains de Londres. Comprenez-vous ?

Gold éclata de rire.

— Quelle vertueuse indignation ! dit-il. Eh bien, je vous répondrai simplement ceci : je sais que vous êtes un faussaire, et je crois que vous faites partie de la vaste organisation qui inonde les États-Unis de faux billets de banque. J'ajouterai franchement que je n'ai pas de preuve contre vous, sans quoi vous seriez déjà en prison. Je crois que votre colonie d'artisans russes dans le Shropshire n'est qu'un grand atelier de gravure clandestin... Maintenant, vous savez exactement ce que je pense à votre sujet et vous n'avez qu'à prendre vos précautions... J'ai pris les miennes.

— Sottises ! Hypothèses vagues... Voilà tout ! grogna Helder.

— Évidemment, mon cher, sans quoi, je vous le répète, vous ne seriez plus en liberté. Mais la preuve attendue... et décisive n'est plus bien loin.

Ils s'étaient arrêtés sous un réverbère. Gold était tout pâle. Pour la première fois de sa vie il s'était laissé aller à avertir un ennemi d'avoir à se mettre sur ses gardes. Il en éprouvait déjà du remords ; ses nerfs étaient à vif ; il avait reçu de son Gouvernement des reproches immérités pour sa lenteur à découvrir l'origine des faux billets, dont la quantité et la parfaite exécution menaçaient le pays de graves perturbations.

— Oui, je vois, repartit Helder. Je vais aviser aux moyens de me protéger contre des visionnaires tels que vous.

— Vous ferez bien. En tout cas, si vous croyez devoir aller parler de M. Bell à la police, il sera prudent de ne pas attirer l'attention sur votre propre personne.

Il s'éloigna sur ces mots, un peu honteux tout de même du faux pas qu'il venait de commettre en parlant à Helder comme il l'avait fait. Cela n'allait pas lui faciliter la tâche. Il se reprochait aussi d'avoir éveillé les soupçons de Helder dès le pre-

mier jour en lui conseillant de cesser la publication de son journal extrémiste. Il aurait fallu faire une descente de police à l'imprimerie avant l'arrêt du journal et la dispersion de cette petite colonie russe aux gages de Helder. Maintenant, il était trop tard. On ne trouverait rien. La fabrication des faux billets avait dû être transférée en quelque autre endroit inconnu.

Gold rentra chez lui fort ennuyé. Alors il songea tout à coup que son domestique connaissait celui de Bell. Il l'appela.

— Cole, lui dit-il ; vous connaissez Parker, le valet de chambre de M. Bell, n'est-ce pas ?

— Oui, Monsieur, nous sommes bons amis.

— Il paraît que M. Bell lui a donné congé aujourd'hui. Où croyez-vous qu'on puisse l'atteindre ?

— Immédiatement, Monsieur ?

— Oui, le plus tôt possible.

L'homme réfléchit.

— Il est probablement allé voir sa sœur, dit-il enfin ; il n'a pas d'autre parent à Londres.

— Savez-vous où elle habite ?

— Dans le quartier de Dalston... Mais j'ai l'adresse inscrite quelque part. Je vais la chercher.

Il alla à sa chambre et revint bientôt avec l'adresse demandée. Pendant ce temps, Gold avait fait ses plans. Il jeta un coup d'œil à la feuille de papier que lui présentait son domestique.

— Prenez un taxi, lui dit-il, et allez voir à cette adresse si Parker s'y trouve. Là ou ailleurs, tâchez de le rejoindre et amenez-le moi ici, fût-ce au milieu de la nuit.

... « Il me faut élucider cela moi-même au plus vite », se dit Gold lorsque son valet fut parti ; « demain matin, les journaux vont être pleins de cette affaire. »

Il essaya de lire, mais ne parvint pas à fixer son attention : toujours l'expression d'horreur peinte sur le visage de la jeune femme entrevue derrière la vitre lui revenait à la mémoire. Il se leva et se mit à se promener de long en large.

Enfin, il entendit s'ouvrir la porte de son appartement. Cole rentrait. M. Gold sortit dans le hall et aperçut Parker tout endimanché.

— Vous avez une clef de la maison de M. Bell, n'est-ce pas ?

— Oui, Monsieur.

— Je désirerais que vous m’y accompagniez.

— Est-il arrivé quelque chose de fâcheux ? demanda Parker avec inquiétude.

— Rien, rien, répondit M. Gold avec impatience et peu soucieux de tout raconter au brave homme.

Ils se firent conduire à Cadogan Square. Il était plus de minuit et les rues étaient désertes. Parker ouvrit la porte.

— Voilà, dit-il en tournant le commutateur électrique.

— Bien. Montez au premier étage et frappez à la porte de votre maître.

— Mais...

— Allez, fit Gold impératif.

Parker monta et revint au bout de quelques minutes.

— Êtes-vous entré dans la chambre de M. Bell ?

— Oui, Monsieur.

— Y avait-il quelqu’un ?

— Non, Monsieur.

— Et ici, quelle porte est-ce ?

— Celle du salon.

— Voulez-vous me l’ouvrir ?

Cole s'apprêtait à mettre la clef dans la serrure, mais c'était inutile, la porte du salon n'était fermée qu'au loquet.

— C'est étrange ! fit Cole.

— Pourquoi ?

— Parce que cette porte était fermée à clef quand j'ai quitté la maison.

— Quelqu'un d'autre en a-t-il une clef ?

— Oui, M. Bell en a une. Toutes nos portes ont des serrures « Yale »... et M. Bell a une clef de chacune.

Gold examina la porte. Elle était en bois dur et pourvue d'une de ces serrures minuscules noyées dans la boiserie et dont le trou est presque imperceptible. À la lueur de sa lampe électrique, Gold vit quelques légères éraflures récentes autour du trou.

— La personne qui a ouvert cette porte n'était pas très habituée à ce genre de serrure, dit-il. Vous dites que M. Bell a un double de toutes les clefs ?

— Oui, Monsieur.

Gold entra dans le salon ; le bouton électrique était à sa droite, il le tourna et la pièce fut inondée de lumière : elle était vide.

— Ne sentez-vous rien de spécial par là ? demanda tout à coup le détective.

— Si, Monsieur, il y a certainement un parfum inhabituel.

C'était en effet une faible odeur de violette.

Rien n'avait été touché ni déplacé, les meubles étaient tous couverts de leurs housses. Près de la fenêtre, Gold aperçut un petit portefeuille en carton qu'il ramassa. Il reconnut du premier coup d'œil la couverture dans laquelle l'Agence Cook délivre ses coupons de chemin de fer, et il se rappela que Bell avait pris ses billets pour Vienne à cette Agence.

De minutieuses recherches opérées dans toute la maison ne révélèrent rien de plus. Elle était vide. Si M^{me} Bell y était revenue, elle en était assurément repartie.

— Je crois que cela peut suffire, Parker, dit enfin Gold.

— Je suis très heureux de voir que rien ne manque ni n'a été touché, répondit le bon serviteur qui n'avait jamais envisagé qu'une visite de cambrioleurs.

— Non, répondit Gold, rien n'a été volé ni abîmé.

Il ressortit et regagna son appartement. Il pensait que la jeune femme était peut-être venue le demander pendant son absence... Mais non, personne ne s'était présenté chez lui.

Il trouva par contre un télégramme et une lettre expresse. Il ouvrit vite cette dernière, espérant qu'elle venait de Vérité, mais ici encore son attente fut déçue : la lettre était de l'inspecteur-chef Grayson, de la Préfecture de police, et lui annonçait que l'arrestation de Willetts avait eu lieu à onze heures du soir. On le prévenait comme il avait été convenu.

Le télégramme était plus sérieux : il émanait de son chef au Ministère des Affaires Étrangères à Washington et disait : « Venez immédiatement Washington. Consultation. Prenez *Turanic*. » Gold se permit quelques jurons étouffés. Le *Turanic* devait quitter l'Angleterre le lendemain ; il fallut donc passer le reste de la nuit en préparatifs.

Helder se trouvait au Club lorsqu'il apprit l'arrestation de Willetts. La nouvelle lui fut téléphonée par un de ses subordonnés. Il se trouvait un moment plus tard en train de songer à cet événement et à demi-assoupi dans un fauteuil du sa-

lon lorsqu'on lui remit un télégramme expédié de New-York deux heures auparavant. Il y lut ces simples mots :

« Urgent. Venez New-York par *Turanic*. »

La signature était celle d'un homme dont les désirs étaient des ordres pour lui, et il quitta précipitamment le Club pour aller faire ses préparatifs.

Ainsi le dernier personnage que Gold se fût attendu à rencontrer sur le pont du transatlantique voyagea avec lui jusqu'à New-York. Mais ils s'évitèrent soigneusement.

Tandis que Gold et Helder étaient en Amérique, tout Londres se demandait ce qu'était devenu Comstock Bell.

Le *Post Journal* posait la question en grands et en petits caractères, appelait cette affaire « une remarquable coïncidence » ou « une mystérieuse apparition »... C'était un journal sérieux et il se gardait de suggérer des circonstances tragiques, mais il se demandait si peut-être, par originalité, Comstock Bell et sa jeune femme n'étaient pas

immédiatement revenus pour passer leur lune de miel à Londres même. Revenant à la charge le lendemain, il faisait allusion aux visions surnaturelles de certains sujets prédisposés et espérait que rien de fâcheux n'était arrivé au jeune couple. Par la suite, il émit toutes sortes d'autres suppositions plus ou moins dramatiques, s'appuyant sur le fait que ses nombreux correspondants à l'étranger ne pouvaient donner aucune nouvelle des jeunes mariés.

Où était donc Comstock Bell ?

Ses amis prenaient la chose en riant, les autres journaux essayaient de démontrer que le reporter du *Post* s'était grossièrement trompé, avait été le jouet d'une hallucination, ou qu'il avait inventé de toute pièce ce sujet sensationnel pour la saison morte. Et le pauvre Jackson, pour se justifier, chercha longuement les deux autres témoins de l'apparition : pour trouver en fin de compte qu'ils avaient également disparu !

Le sixième jour après l'événement, le rédacteur en chef du *Post Journal* reçut une lettre expédiée et datée de Lucerne. Elle était écrite sur du papier à en-tête de l'Hôtel Suisse et était ainsi conçue :

« Monsieur,

Nous avons lu avec grand intérêt, un peu d'ennui et quelque amusement les hypothèses de votre collaborateur au sujet de l'endroit de notre séjour de vacances. Nous ne pensions pas que vos lecteurs s'intéressaient autant à nos faits et gestes.

Cependant, nous vous serions très reconnaissants de nous permettre de jouir en paix de notre voyage. Nous comptons sur votre amabilité pour rassurer d'un mot nos nombreux amis et pour nous marquer le silencieux intérêt que votre estimé journal avait eu pour nous jusqu'à ce jour.

Veillez agréer... etc. »

C'était signé : « Comstock Bell », et au-dessous, il y avait d'une main évidemment féminine :

« Vérité Bell. »

Le rédacteur en chef du *Post* tendit la lettre au pauvre reporter Jackson qui pensa tomber évanoui. C'était un gros homme aux larges épaules que ce rédacteur en chef. Il grommela quelques mots bien sentis à l'adresse des jeunes gens qui croient voir la lune en plein midi, puis appela le secrétaire de rédaction.

— Lisez cela, lui dit-il.

Puis il ajouta : Tâchez d'expliquer l'affaire et de la liquider en peu de mots. Vous pourriez dire que, tout en étant certains de la présence des époux Bell à l'étranger, nous avons voulu étudier un curieux phénomène psychique...

Là-dessus Jackson, qui avait repris ses esprits, se permit une légère remarque :

— En attendant, dit-il, ne ferions-nous pas aussi bien de demander à notre correspondant de Lucerne de nous confirmer la présence des Bell dans sa ville ?

Le rédacteur en chef leva sur lui des yeux furibonds.

— Je ne vois pas pourquoi, riposta-t-il, nous continuerions à dépenser de l'argent et de l'énergie pour cela. Si les Bell apprennent que nous faisons une enquête, ils seront froissés. D'ailleurs, il est huit heures ; en Suisse, il en est neuf. Je ne crois pas que nous puissions obtenir une réponse à temps... Enfin... si vous voulez... mais c'est peine perdue...

À onze heures et demie, le secrétaire de rédaction pénétra dans le cabinet de son chef.

— Quel dommage, lui dit-il, que l'affaire Comstock Bell se soit terminée en queue de poisson ! Nous n'avons rien à nous mettre sous la dent aujourd'hui.

— Pas le plus petit scandale ? Pas d'attaque à main armée ? Qu'est-ce qu'ils font donc à la Préfecture de police ?

— Ils n'ont arrêté la nuit dernière qu'un nommé Willetts accusé d'avoir fabriqué de faux billets de cinquante livres.

— Eh ! mais ça ne se voit pas tous les jours... Ne pouvez-vous avoir quelques détails et en faire quelque chose ?

Le secrétaire secoua la tête.

— Le délit remonte à quelque dix ans, répondit-il. Il n'y a rien là de bien sensationnel. Cela se passait à Paris...

— Il avait été condamné par contumace ?

— Oui, à un an de prison.

— Voyons, voyons, fit le rédacteur en chef en se frottant le menton, est-ce que cela n'avait pas un rapport quelconque avec une société secrète d'étudiants ?

— Oui, de jeunes fous qui avaient fondé le Club du Crime.

— Ah, oui, mais sauf en ce qui concerne Willetts, l'affaire avait été plus ou moins étouffée... Eh bien, tant pis, tapons sur le Parlement pour aujourd'hui !

À ce moment un employé entra avec un télégramme. Le rédacteur en chef le lut et le passa au secrétaire en s'écriant :

— Ça, c'est curieux, vraiment curieux !

Le télégramme portait : « Ni M. ni M^{me} Comstock Bell ne sont descendus à l'Hôtel Suisse ou ailleurs à Lucerne. »

— Qui nous envoie cela ?

— C'est un de nos collaborateurs habituels en séjour à Lucerne. J'ai pensé qu'il valait mieux s'adresser à lui plutôt qu'au correspondant local.

Le rédacteur en chef fit appeler Jackson.

— Voilà qui va vous remonter le moral, lui dit-il en lui tendant la dépêche. Faites-nous une belle première colonne sur l'affaire Comstock Bell.

CHAPITRE XIII

UNE ARRESTATION

À la fin de mai, M. Gold revint en Angleterre. Sa visite à Washington lui avait donné toute satisfaction. Ses chefs avaient reconnu la difficulté de sa tâche et lui avaient témoigné une nouvelle confiance, presque de la sympathie. Il apprit que son rappel n'était dû qu'à un ordre général donné par un nouveau fonctionnaire et qu'après avoir reçu des instructions plus détaillées et des pouvoirs plus étendus, il devait se rembarquer pour l'Europe et y reprendre plus activement sa lourde tâche.

Durant son séjour en Amérique, il n'aperçut point Helder ni n'entendit parler de lui ; il savait que c'était un de ces hommes qui passent une bonne partie de leur existence sur l'océan, constamment en route entre Londres, Paris et New-York. Il ne se doutait donc pas que la visite d'Helder au pays natal avait été peu agréable, que la grande organisation des faux billets traversait une crise et que Helder était revenu s'entendre

avec ses complices pour modifier de fond en comble leur plan de campagne.

Il revint en Angleterre peu de jours avant Gold. Durant le voyage, Gold eut tout le temps de réfléchir à l'affaire Comstock Bell. Les journaux américains en avaient parlé davantage que ceux de Londres, et Gold n'avait guère eu l'occasion d'oublier que Bell était son ami.

Le seul indice en sa possession était ce carnet de billets de l'Agence Cook qu'il avait trouvé au pied de la fenêtre du salon de Bell. Tous les coupons s'y trouvaient encore, sauf ceux afférents aux trajets de Londres à Douvres et de Douvres à Calais. Aucun des autres – qui prévoyaient la poursuite du voyage jusqu'à Vienne – n'avait été détaché. Les coupons de Calais à Amiens avaient été poinçonnés cependant... peut-être par erreur, au départ.

Cela prouvait en tout cas que les deux voyageurs étaient allés au moins jusqu'à Calais et qu'ils n'avaient pas purement et simplement oublié leurs billets chez Bell.

Gold s'attendait presque à apprendre en arrivant que Comstock était de retour. Mais au lieu de cela, il trouva chez lui une demi-douzaine de lettres de son ami. L'une lui avait été envoyée de Paris le lendemain du mariage. Une autre, venant

de Lucerne, écrite à la machine sur du papier à entête de l'Hôtel Suisse, lui conta le voyage des jeunes époux, donnait des détails sur les incidents du trajet, sur le temps qu'il faisait, etc... La troisième lettre, dans l'ordre chronologique, était datée de Vienne... Aucune ne faisait la moindre allusion aux coupons de voyage oubliés... ou perdus... et c'était vraiment étrange, car c'est là un accident qui ne laisse généralement pas indifférents les voyageurs à qui cela arrive, même les plus riches.

Gold n'y comprenait rien. En tout cas il prit la décision de faire abstraction de son amitié pour Bell. Il se dit qu'un vrai détective professionnel, digne de ce nom, ne devait faire d'exception pour personne, et que même si Bell eût été son propre frère, son devoir strict était de découvrir par tous les moyens possibles les motifs de son étrange conduite.

Avec ces lettres, il trouva une convocation à la Préfecture de police.

Le capitaine Symons, du service de la Sûreté, était un homme fort intelligent et qui ne devait qu'à son seul mérite la grande confiance que le Gouvernement avait en lui.

Lorsque Gold entra dans son cabinet particulier, il se leva et lui offrit une chaise.

— Asseyez-vous, je vous en prie, dit-il. Je vous ai fait venir pour vous demander conseil et appui dans cette affaire Comstock Bell. Les journaux en sont pleins, et ils en mettraient encore bien plus si par malheur ils apprenaient ce que nous savons.

Gold leva un instant les yeux au plafond avant de répondre.

— Je ne vois pas très bien, dit-il enfin, pourquoi la presse crie si fort... je ne vois même pas ce qu'ils trouvent d'intéressant dans ce fait-divers...

Le capitaine Symons eut un sourire un peu forcé.

— Mais à vous-même, répondit-il, le cas ne vous paraît-il pas étrange ?

— Évidemment, il y a là des circonstances bizarres... mais où voulez-vous en venir ?

— À cette question : N'avez-vous jamais songé à une corrélation possible entre cette disparition de Comstock Bell et une autre affaire — plus grave — qui vous occupe beaucoup ?

— Celle des faux billets ? Non, vraiment. Pourquoi ?

— En règle générale, répondit le haut fonctionnaire de la Sûreté, je ne tiens guère compte des lettres anonymes, mais celles que j'ai reçues der-

nièrement à ce sujet sont fort détaillées, elles contiennent des affirmations qui ont été reconnues exactes, à tel point que je ne puis les ignorer. Et elles avancent des choses qui méritent considération.

— Par exemple... ? interrogea Gold.

— Eh bien... ne vous paraît-il pas surprenant que les deux seules personnes susceptibles de faire quelque lumière sur ces affaires de faux billets aient toutes deux disparu ? L'une d'elles était Maple...

— Et l'autre ?

— La nièce de Maple.

— Mais elle...

— Elle ? Elle pouvait fort bien connaître la composition de la préparation que Maple venait d'inventer. Elle vivait avec son oncle, devait forcément recevoir plus ou moins ses confidences... Sans savoir peut-être la formule chimique de la substance qui permettait de déceler les faux billets, elle pouvait être au courant, en gros, des matières premières qui la composaient... Or, sept jours seulement après la disparition de Maple, sa nièce est demandée en mariage, épousée, emmenée mystérieusement dans quelque retraite incon-

nue par Comstock Bell... Celui-ci est millionnaire, il ne connaissait nullement cette jeune fille... Vous avouerez qu'il y a matière à réflexion, pour le moins !

— Je le reconnais, dit Gold un peu déconcerté, mais au fond, peut-être n'y a-t-il aucun rapport, peut-être tout cela serait-il facilement explicable...

— Cela ne l'est pas, jusqu'à présent, et c'est précisément cette explication qu'il nous faut trouver... Les journaux réclament violemment une enquête approfondie ; ils disent que M^{me} Bell, qui a quitté l'Angleterre avec son mari le jour de son mariage, a été vue à Londres le soir même, tandis que son mari affirme qu'elle était avec lui à Paris. Vous étiez au courant ?

— Assurément. Je l'ai vue de mes propres yeux à sa fenêtre.

— Eh bien, reprit le capitaine Symons, notre tâche est double : il nous faut découvrir où réside — je ne dis pas encore « se cache » — le jeune couple, et il nous faut retrouver Maple. À mon humble avis, la solution de l'affaire des faux billets dépend de cela aussi bien. Je crois devoir vous mettre au courant de ce que nous faisons ici afin que notre action soit bien concertée.

Gold inclina la tête en signe de complet assentiment et écouta les plans que développait avec grande sagacité son collègue anglais. Il les approuva du geste.

— Je dirigerai mes investigations du même côté, dit-il. Pouvez-vous me donner deux hommes de plus ?

— Certainement. Tant que vous voudrez. Voulez-vous qu'on les appelle maintenant, ou préférez-vous que je leur donne des instructions de votre part ?

— Merci, je les verrai ce soir. Je désirerais faire surveiller un nommé Helder.

— Helder ? Le capitaine Symons leva les sourcils.

— Oui, répondit tranquillement Gold, l'auteur des lettres anonymes.

Ils se regardèrent l'un l'autre un moment, puis le chef de police anglais sourit.

— En traitant ces lettres d'anonymes, dit-il en choisissant bien ses mots, je voulais dire que leur auteur était inconnu de tous, sauf de moi. Je vous félicite, M. Gold, votre collaboration a renforcé considérablement mon estime pour la police américaine.

— Ces lettres étaient donc bien de Helder ?

Le capitaine Symons se leva comme pour montrer que l'entretien avait pris fin.

— Excusez-moi, dit-il avec la plus suave politesse ; j'ai une très mauvaise mémoire pour les noms propres.

Gold sortit dans les rues animées. Il avait préparé son plan d'action et était résolu à ne pas perdre de temps.

Les méthodes anglaises étaient bonnes, mais il en avait d'autres. Il pouvait être sûr cependant que les agents du capitaine Symons surveilleraient fort bien les agissements de Helder. Quant à lui il était prêt à sortir de la légalité s'il le fallait pour s'emparer des criminels, et si Comstock Bell était à leur tête, eh bien... tant pis.

Il avait été témoin de cas analogues : des gens riches, qui, sous l'empire d'instincts pervers, étaient devenus du gibier de potence... D'abord, ils avaient agi par désœuvrement, pour le plaisir de frauder la loi, puis une fois dans l'engrenage, ils n'avaient plus pu se dégager, malgré leurs efforts... et ils avaient continué... jusqu'au bagne...

Le détective américain expédia de nombreuses dépêches cet après-midi-là. Ses agents, disséminés

un peu partout en Europe, y répondirent successivement.

À neuf heures du soir, il sortit de chez lui avec deux agents de la Sûreté. La nuit était fraîche, et un petit vent d'est, assez piquant, obligeait même les plus résistants à prendre un manteau léger. Les trois hommes allèrent prendre une auto qui les attendait, tous feux éteints, dans une petite rue latérale du Strand. Le chauffeur, qui avait déjà ses instructions, démarra dès qu'ils furent montés en voiture.

— Avez-vous le mandat d'arrêt ? demanda Gold.

L'un de ses deux compagnons, un homme grand et maigre, répondit :

— Oui, Monsieur.

— Était-ce le Russe ? interrogea encore le détective.

— Oui, Monsieur. On ne pouvait s'y méprendre, il a une grande cicatrice au menton. Il était un peu ivre. Je l'ai suivi depuis Soho jusqu'à la Gare Centrale. Là il s'est rencontré avec l'Américain.

— Et puis, vous les avez suivis jusque chez eux ?

— Non, nous avons perdu l'Américain de vue.

L'auto traversa la Cité de l'ouest à l'est, suivit la grande rue populeuse de Whitechapel, Sidney

Street et alla s'arrêter devant un étroit passage couvert.

— J'ai choisi cet endroit, expliqua Gold, parce qu'il y a là un petit music-hall et personne ne s'étonnera de voir une auto y attendre longtemps.

Un des deux agents passa le premier. Ils le suivirent dans une autre rue, de l'autre côté du passage, traversèrent un boulevard et se trouvèrent dans un de ces fameux quartiers populeux de l'East End.

Tout y était pauvre, sale et sordide. En dépit de l'heure avancée, des légions d'enfants grouillaient sur les pavés. Beaucoup de portes étaient ouvertes et l'on entrevoyait des chambres noires mal ou pas éclairées ; sur les seuils, des groupes de femmes misérables comméraient à l'envi.

Le passage des trois hommes dans une rue où les descentes de police n'étaient pas rares ne créa pas grande sensation.

À pas rapides, les deux agents conduisirent Gold dans une rue encore plus sordide que la précédente, presque déserte. Plusieurs portes étaient fermées. C'est devant l'une d'elles qu'ils s'arrêtèrent.

— C'est ici, dit l'un d'eux.

Gold s'avança et ouvrit doucement la porte. Dans ces petites maisons, souvent occupées par trois ou quatre familles, il est bien inutile de frapper pour se faire ouvrir.

Gold entra donc, suivi des deux policiers. Il n'avait pas fait un pas dans le corridor, qu'une porte latérale s'ouvrit ; un homme en sortit et poussa un petit cri d'étonnement.

Gold projeta sur lui la lumière de sa lampe électrique et sans lui laisser le temps de se reconnaître, lui demanda à brûle-pourpoint :

— Où est le Russe ?

Gold savait que, dans ce milieu-là, les noms propres n'ont plus grande importance et que les gens y sont plus connus par des sobriquets ou par leur nationalité.

— Il est là-haut ! fit l'homme tout heureux de voir que ce n'était pas à lui qu'on en voulait.

— Quelle porte ? interrogea encore le détective.

— Au fond du couloir ; dernière porte à droite.

Gold gravit l'escalier quatre à quatre toujours suivi de ses deux auxiliaires. Il atteignit la porte indiquée et tourna le loquet : elle était fermée à clef. Il frappa : pas de réponse. Il recommença :

alors il y eut un léger craquement dans la pièce, puis des bruits de pas. Il frappa une troisième fois.

— Qui est là ? fit une grosse voix.

Gold répondit en une langue étrangère que les deux agents ne connaissaient pas. Il attendit un instant, et enfin la porte s'entr'ouvrit.

Gold la poussa vivement, entra et aperçut l'homme qu'il cherchait. Il le reconnut nettement à son signalement. Cet homme avait visiblement trop bu et était en train de cuver son vin.

— Qui êtes-vous ? demanda-t-il.

— Faites de la lumière, quelqu'un ! ordonna Gold.

Un des agents frotta une allumette, avisa dans un coin une vieille lampe à pétrole et l'alluma.

La pièce dans laquelle ils se trouvaient était fort misérable et meublée sommairement d'un lit, d'une table et de quelques chaises.

— Sortez les mains de vos poches, ordonna Gold en russe. Il n'éleva pas la voix, mais le revolver qu'il approcha de la poitrine de l'homme avait son éloquence.

— Haut les mains ! dit-il encore.

L'homme leva les mains tandis que les agents le fouillaient, puis on lui passa les menottes.

— Asseyez-vous, lui dit alors Gold. Nous ne vous ferons aucun mal, et vous serez, de votre côté, bien gentil en nous disant tout ce que vous savez.

— Je ne dirai rien du tout, répondit le prisonnier.

Une perquisition rapide de la chambre ne révéla rien : il n'y avait là aucune lettre, aucun papier susceptible de faire connaître avec qui l'homme était en relation. Un des agents sortit pendant que s'opéraient ces recherches et quand Gold eut soufflé la lampe et fait descendre son prisonnier, l'auto les attendait dans la rue.

Ils y firent monter le Russe et la voiture roulait déjà dans les artères du centre de la ville lorsque les habitants de Little John Street surent qu'une arrestation venait d'être opérée dans le quartier.

CHAPITRE XIV

VÉRITÉ ÉCOUTE

L'atelier n'était pas très spacieux. Il avait servi à un ébéniste avant l'accroissement de la population qui avait causé dans ce quartier excentrique une forte hausse des loyers.

Debout devant de hauts pupitres, quelques employés travaillaient silencieusement. Dans le sous-sol, une petite machine faisait entendre un clic-clic monotone.

La plupart des hommes occupés dans cet établissement étaient étrangers, des artistes. Leur travail, qui consistait à graver des plaques pour la reproduction de vieilles eaux-fortes, nécessitait en effet des yeux exercés et des mains habiles. Les œuvres d'art qui sortaient de là étaient toutes vendues à bon prix, comme on le sut plus tard, mais toujours à l'étranger, car on ne les mettait pas en vente en Angleterre.

Ce n'était pas non plus dans le pays même qu'on écoulait le produit de la petite presse qui battait les secondes dans le sous-sol. Une vraie merveille que cette machine, un peu plus petite que les ordinaires presses à billets de banque. Avec ses innombrables encreurs, sa souplesse, sa précision, il n'était pas étonnant que les billets qu'elle imprimait fussent sans défaut.

À côté de la machine était assis un gros homme avec un bout de cigare au coin de la bouche, son chapeau de feutre mou rejeté en arrière, les mains dans les poches.

Il suivait d'un regard vif les mouvements de l'ouvrier imprimeur qui rassemblait les billets à leur sortie de presse et les mettait en liasses. Lorsqu'il eut vu réunir ainsi une centaine de liasses, il tourna un commutateur qui arrêta le courant.

— Il y en a assez pour aujourd'hui, dit-il.

L'ouvrier imprimeur dévissa les clichés, les essuya, les remplaça sur la machine par d'autres qui représentaient une réclame pour une bière spéciale. Alors, le gros surveillant prit les liasses de billets, les clichés, ce qui restait du rouleau de papier à billets et passa dans une petite pièce qui avait dû servir de bureau aux chefs des entreprises qui s'étaient succédées dans ce local.

Il y avait là un coffre-fort dans lequel il plaça les billets. Puis il prit une bouteille et un verre. Ses nerfs étaient à vif. Il y avait eu trop d'alertes ces derniers temps, trop d'heures d'attente, de guet et d'angoisse. Il but à longs traits.

L'atelier s'ouvrait par derrière sur un terrain vague ; Tiger Brown, après avoir soigneusement fermé le coffre, éteint la lumière, remonta et alla regarder s'il n'y avait personne autour de l'immeuble, puis il rentra dans la pièce principale et congédia les ouvriers.

Demeuré seul, il réfléchit au gros travail qui l'attendait le lendemain : tous ces billets neufs, répartis dans deux cents enveloppes séparées, devaient être adressés par la poste aux agents dispersés sur tout le territoire des États-Unis.

Ce devait être une répartition plus considérable que d'habitude. Les clichés pourraient certes servir encore longtemps, mais Brown en attendait avec impatience de tout neufs qu'un graveur trop peu pressé lui préparait.

Il n'y avait, à part lui et son associé, que deux hommes dans le secret de la fabrication des billets : l'imprimeur, homme tout à fait sûr, choisi avec soin par Helder, et un autre ouvrier auquel Brown ne songeait jamais sans éprouver de vives

appréhensions qu'il ne calmait qu'en recourant à la bouteille placée non loin du coffre-fort.

... Il y eut soudain un léger heurt à la porte. Brown tressaillit, éteignit la lumière et alla ouvrir : c'était Helder.

— Vous avez travaillé ? demanda-t-il à Brown.

— Oui, on vient de finir.

— Emportez clichés et papiers dès ce soir si possible...

Visiblement Helder était sous le coup d'une vive alarme.

— Que craignez-vous maintenant ? lui demanda l'autre.

— Est-ce qu'on sait jamais ? Tout et rien. Ce soir, j'ai l'impression d'avoir été filé.

— Alors pourquoi être venu ici ?

— Il fallait que je vous voie... riposta Helder d'une voix saccadée. Écoutez, Brown, nous allons trop fort... ça ne peut pas durer comme cela... Il faut se hâter d'utiliser et d'imprimer tout le papier que nous avons, puis détruire les clichés, fermer l'atelier... nous disperser.

L'autre approuva d'un geste.

— Cela dure depuis trop longtemps, fit-il : Je suis très anxieux d'en finir. Et puis Ivan a été arrêté.

— Arrêté ! s'écria Helder en pâliissant. Par qui ? Quand ?

S'il parle, nous sommes perdus, et tel que je le connais, Gold est bien homme à le faire parler. Où l'a-t-on mené ?

— Je ne sais pas, je ne pouvais pas aller demander aux commissariats de police, n'est-ce pas ? Bon pour se faire remarquer, ça. Alors nous serons renseignés demain.

— Pourquoi ne m'avez-vous pas prévenu de suite ? S'il a la force de se taire, nous pourrions nous en tirer. La police soupçonne Comstock Bell. On le recherche dans tous les pays d'Europe, et pendant ce temps nous sommes tranquilles.

— Et s'il revient inopinément ?

— Je ne crois pas que cela risque, dit Helder. Je l'ai craint, c'est vrai, mais demain je saurai si c'est à redouter oui ou non. Déjà tout le monde croit qu'il est dans l'affaire des faux billets.

— Qu'est-ce que vous entendez par « tout le monde » ?

— Mais c'est public ! s'écria Helder surpris. Vous ne lisez donc pas les journaux ? Le Gouvernement américain a offert...

Il s'arrêta. Était-il prudent de révéler à Brown qu'une prime d'un million de dollars était promise à qui amènerait l'arrestation des chefs de l'organisation ?

— Offert quoi ? interrogea Brown.

— Une grosse récompense, finit par dire Helder en songeant qu'après tout son complice n'avait qu'à acheter quelques journaux pour être renseigné, oui, une grosse récompense à qui dénoncerait les fabricants de billets... Ainsi, nous sommes écartés d'emblée, vous et moi...

Là-dessus Tiger Brown alla reprendre sa bouteille dans l'armoire et se versa une bonne rasade de whisky. Helder le regardait faire avec intérêt. Le caractère de cet homme l'intriguait et l'inquiétait. Il n'avait aucune envie de laisser sa propre sûreté aux soins de ce peureux et flegmatique individu.

— Qu'allons-nous faire de Maple ? demanda Brown.

— C'est pour vous parler de cela que j'étais venu, répondit Helder en arpentant la petite pièce, les

mains derrière le dos. Nous irons le voir ce soir et...

Il s'arrêta et écouta... : Qu'est-ce que ce bruit ?

— Je n'entends rien, dit l'autre nerveusement ; les dessinateurs sont en train de sortir...

Mais Helder alla à la porte donnant sur le derrière de la maison et tendit l'oreille :

— Il y a quelqu'un là dehors, dit-il à voix basse.

— Folie ! J'ai regardé il y a un moment... et personne ne peut entrer sur ce terrain, il est clos de tous côtés.

Cependant Brown éteignit la lumière et ouvrit la porte. Il n'y avait personne près du seuil. Helder fit quelques pas et fouilla du regard l'espace obscur...

— Il y a quelqu'un là-bas ! dit-il.

On apercevait en effet dans l'ombre une forme indécise et mouvante qui s'éloignait et gagnait une petite porte basse pratiquée dans le mur de clôture du terrain. Brown sortit son revolver, mais Helder lui saisit le bras :

— C'est bon pour faire accourir une foule, dit-il, rentrez ça. Tâchons seulement d'attraper cet espion !

Ils s'élançèrent. Ils n'étaient pas au milieu du terrain qu'ils entendirent grincer la serrure de la petite porte, qui s'ouvrit et livra passage à l'ombre en fuite. Helder s'arrêta pour l'appeler, puis franchit d'un bond l'espace qui le séparait de la porte, juste pour la voir se refermer sur son nez.

— Avez-vous la clef ?

Brown se fouilla les poches, en sortit la clef, l'introduisit d'une main tremblante dans la serrure et ouvrit. Ils se trouvèrent dans une ruelle reliant deux rues assez larges. En sortant, Helder aperçut une petite silhouette sombre qui tournait le coin.

— C'est un gamin ! s'écria-t-il. Attrapons-le !
Courons !

Arrivés dans la rue, les deux poursuivants aperçurent à quelque distance une auto trépidante dans laquelle montait la personne qui les avait épiés. La voiture se mit en marche immédiatement.

— Vite ! cria Helder, j'ai mon auto au bout de la rue.

Ils coururent encore de toutes leurs forces et se jetèrent dans la voiture de Helder qu'ils lancèrent à toute vitesse à la poursuite de la première auto.

— Quelle chance ! dit Helder dès qu'il eut recouvré sa respiration, nous allons rattraper ce petit malhonnête...

— Croyez-vous qu'il nous ait entendus ?

— J'en suis absolument sûr : je l'ai entendu frôler le loquet de la porte de notre chambre.

— Il n'a dû rien comprendre...

— Le fait qu'il écoutait me suffit...

Helder baissa la glace qui le séparait du chauffeur.

— L'autre voiture est-elle toujours en vue ? lui cria-t-il.

— Oui, Monsieur, elle a dû heureusement ralentir au passage d'Aldgate.

La voiture traversa la Cité, descendit Queen Victoria Street, suivit le quai.

Le cœur de Helder se mit à battre plus fort à mesure que l'on approchait de Westminster... car, un peu plus loin se trouvait un grand bâtiment connu dans le monde entier...

— Si la voiture entre à la Préfecture, dit-il en serrant les dents, nous n'avons qu'à disparaître... et rondement...

Mais la voiture poursuivie ne s'engouffra pas sous la voûte de Scotland Yard¹ ; la dépassant, elle continua à suivre le quai vers Westminster Bridge. Un peu plus loin, elle stoppa. Les poursuivants arrivèrent en trombe derrière elle, s'arrêtèrent et descendirent juste à temps pour apercevoir une forme humaine descendre les escaliers conduisant au fleuve : elle arriva au bord de l'eau où une barque montée de deux rameurs l'attendait.

Au moment de sauter dans l'esquif, elle se retourna : c'était Vérité Bell. Elle tenait un browning dans chaque main :

— Vous feriez mieux de vous retirer, M. Helder, dit-elle. Et si j'ose vous donner un conseil, ce serait de cesser d'associer mon mari à vos criminelles entreprises.

¹ Préfecture de police.

CHAPITRE XV

L'INSCRIPTION MICROSCOPIQUE

Le quatorze juillet de cette année-là, le caissier de l'Agence Cook de la place de l'Opéra à Paris reçut des mains d'un gentleman à fort accent américain cinq billets français de mille francs et huit coupures de cent dollars que leur possesseur désirait changer en papiers anglais.

Le caissier les compta, fit quelques calculs au crayon, sortit d'un portefeuille placé à ses côtés les billets anglais nécessaires pour faire le change. Comme il fallait y ajouter encore quelques petites coupures et pièces de monnaie pour compléter la somme, il plaça l'argent anglais devant lui et recompta les billets français et américains qu'il venait de recevoir. Ce fut alors qu'il remarqua que les mots « Banque Nationale » n'étaient pas tout à fait de la même nuance de violet à laquelle ses yeux exercés étaient habitués. Cette légère différence n'apparaissait que sur l'un des billets. Il

compara avec les autres, et cela le frappa d'autant plus.

Avant toute autre chose, il examina les billets américains. Ils étaient tous parfaitement semblables, mais le caissier les compara rapidement avec un de ceux de son portefeuille : là aussi il y avait une très petite différence de teinte.

Sans avoir l'air de rien, le caissier pressa un petit bouton électrique placé sous sa table, et le gentleman d'âge mûr qui attendait impatiemment son argent se trouva tout à coup entre deux messieurs bien mis, policiers en civil, qui lui dirent aimablement :

— Monsieur voudrait-il avoir la complaisance de venir au bureau du fondé de pouvoir ?

« Monsieur » n'éprouvait aucun plaisir particulier à l'idée de faire une visite au fondé de pouvoir. Il le prit de haut, et d'un air courroucé, fit le geste de se retirer. C'était une erreur de sa part, une fausse manœuvre en tout cas, car aucun homme de bon sens, fût-il millionnaire, n'admettrait l'idée d'abandonner quatre billets de mille francs et cinq de cent dollars dans un simple mouvement de colère.

Dès lors, l'attouchement respectueux des agents devint une prise solide. Au grand scandale des

autres clients de cette banque distinguée, le gentleman fut vivement empoigné et conduit dans une petite salle voisine, d'où, un quart d'heure plus tard, il fut extrait par une autre porte et emmené au commissariat de police.

Gold, qui se trouvait à ce moment-là fort occupé à se procurer les moyens légaux de perquisitionner dans l'appartement de Helder, fut avisé immédiatement et quitta Londres aussitôt à destination de Paris.

Un fonctionnaire supérieur de la Sûreté vint l'attendre à la Gare du Nord, et l'accompagna à la Préfecture. En cours de route il donna au chef de police américain quelques détails qui n'avaient pu être transmis par télégramme.

— Nous ne sommes pas au clair en ce qui concerne les billets américains, lui dit-il, mais les français sont indéniablement faux. L'homme qui cherchait à s'en défaire est Américain ; il est arrivé au Havre samedi dernier et il est amplement pourvu de lettres de recommandation pour les consuls de nombreuses villes européennes. S'il n'avait cherché à fuir dès le début, nous aurions admis sans conteste qu'il était lui-même victime d'audacieux filous.

— Quel nom donne-t-il ?

— Schriener. Il se dit quincaillier à New-York, venu passer quelques jours de vacances à Paris. La police de New-York est avisée. Il semble qu'il a déjà beaucoup voyagé ces dernières années et qu'il dépense sans compter. Nous avons fouillé ses bagages.

— N'y avez-vous rien trouvé ?

— Rien d'intéressant... répondit le haut fonctionnaire français avec quelque hésitation... sauf quelques petites choses sur lesquelles nous vous demanderons votre avis. Mais nous aimerions que vous voyiez l'homme d'abord. Je dois ajouter qu'il a déjà fait parvenir une plainte à l'Ambassade américaine.

Gold ne s'émut pas de cette dernière nouvelle. Il savait que tout Américain en voyage, que ce soit un millionnaire ou un gueux, n'a de cesse, au premier ennui, de réclamer protection aux représentants diplomatiques de son pays.

L'homme n'avait pas été envoyé en prison. Gold le trouva dans une petite chambre de la Préfecture aménagée en cellule temporaire. Il était assis devant une table et occupé à écrire furieusement lorsque le détective entra. C'était un homme de taille moyenne, grisonnant et fort bien vêtu. Il de-

vait avoir une cinquantaine d'années et sa physiologie n'était guère sympathique.

Gold cependant ne se laissait jamais dominer par une première impression. Il tendit la main au prisonnier et dut reconnaître que celui-ci n'avait pas la poignée de mains d'un oisif. Cependant, à l'écouter parler, Gold se convainquit qu'il avait à faire à un homme sans caractère, mou, indolent, sans force de volonté, donc, très probablement un simple intermédiaire, un simple subalterne...

Gold le laissa au bout de quelques instants et se rendit au bureau du chef pour examiner les fameux billets. Il les considéra, les inspecta longuement. Enfin, il les reposa sur la table :

— Il n'y a pas de doute possible, dit-il ; ils sont tous faux. Voulez-vous me permettre d'examiner les effets de notre prisonnier ?

On les avait apportés à la Préfecture et classés.

— Tout ce qui est papier et document est ici, à part, dit le policier français. Voulez-vous les voir ?

Gold fit un signe d'assentiment et l'on déposa devant lui une liasse peu volumineuse.

Ce n'étaient, pour la plupart, que des papiers sans intérêt : des lettres de crédit pour de faibles sommes, des recommandations ou des introduc-

tions pour des consuls... Rien de tout cela n'avait grande importance ; on l'obtient aisément à New-York. Il y avait encore un carnet de dépenses où figuraient des noms d'hôtels et de pensions où avait résidé le prisonnier. En outre, une liste d'établissements financiers choisis très visiblement parmi ceux où les opérations de change étaient les plus faciles.

Le plus important était une longue enveloppe oblongue timbrée de Londres et adressée à l'accusé au Palace Hôtel. La suscription était à la main, d'une écriture très nette.

Gold se tourna vers son collègue français :

— Vous faites surveiller les abords de l'hôtel, n'est-ce pas ?

— Certes.

— Ce n'est pas que j'en attende beaucoup, reprit Gold. Le mode d'opérer de ces gens me semble invariablement le même. Les faux billets sont envoyés par petits paquets dans des enveloppes comme celle-ci aux agents et correspondants que les faussaires ont dans les grandes villes européennes. On leur donne un délai raisonnable pour les changer. Ils retournent une part du bénéfice aux chefs de la bande à une adresse qui n'est pas forcément la même que celle d'où on lui a envoyé

les faux. Puis, quelque temps après, ils reçoivent une nouvelle liasse.

— Vous pensez donc qu'une seconde enveloppe peut arriver prochainement pour notre homme ?

— Non. D'abord, chaque correspondant est doublé d'un autre agent, qu'il ignore, qui est aussi bien payé que lui et qui se tient au courant de ses faits et gestes. À l'heure qu'il est le quartier général des faux-monnayeurs est averti de l'arrestation de ce Schriener.

Gold reprit les billets et les regarda encore.

— Ils sont merveilleusement imités, dit-il en les tournant et les retournant. Mais alors, quelque chose attira son attention. Il se leva et se rapprocha de la fenêtre pour examiner de plus près une très légère ligne sombre qu'il venait d'apercevoir dans le coin d'un des billets.

Le détective secoua la tête.

— N'auriez-vous pas une bonne loupe ?

Son collègue sortit de son tiroir une puissante lentille qu'il lui tendit. Gold examina avec un intérêt visiblement renforcé la faible marque. Au bout d'un instant, il poussa une exclamation, son visage se colora, ses yeux brillèrent.

— Regardez ! s'écria-t-il.

Le policier français prit le verre grossissant et à son tour poussa un cri d'étonnement, car sous la loupe, ce qui ne paraissait qu'une légère ligne d'ombre se décomposait en réalité en lettres et en mots d'une extrême finesse. Il lut : « *Vérité Maple, 942 Cristal Palace Road, Londres, numéros de billets 687642 à 687653. lait.* »

Les deux hommes se regardèrent.

— Qu'est-ce que cela veut dire ? demanda le Français au comble de l'étonnement.

Gold, songeur, regardait au plafond. Il répéta lentement la phrase écrite en minuscules caractères.

— Il n'y a qu'une personne au monde qui puisse l'expliquer, dit-il enfin, et il faut absolument la trouver.

— Qui est-ce donc ?

— Celle qui l'a écrite.

— Mais encore ?

— Tom Maple, répondit Gold. Ah, je crois que le mystère va s'éclaircir !

CHAPITRE XVI

LA MYSTÉRIEUSE VILLA

Entre Waltham Cross et Cambridge, il est un point d'où partent trois chemins : la grand'route continue sur Cambridge ; une autre mène à Newmarket et au delà ; quant à la troisième, simple chemin vicinal, son importance est si minime que l'on n'a pas jugé utile de lui adjoindre un poteau indicateur. C'est une voie qui se dirige en zigzag dans la campagne, c'est tout ce qu'on en sait.

En fait, elle dessert en premier lieu la villa Collett, ainsi nommée sans doute par antiphrase, car le bâtiment en question n'a rien d'une villa, d'une villa de plaisance en tout cas. Cet immeuble faisait partie d'une très vaste propriété rurale appartenant à un certain Collett, original fini ! Collett avait des idées si personnelles en agriculture qu'à sa mort, il laissa en tout et pour tout un bâtiment d'une architecture extraordinaire entouré d'une grande plaine parfaitement inculte. On juge de l'embarras de son exécuteur testamentaire. Aussi

fut-il agréablement surpris de trouver très vite un locataire sous la forme d'un aimable Américain qui se déclarait disposé à payer un bon loyer pourvu qu'il pût laisser les terres en friche et réparer à sa guise l'intérieur de la maison où il désirait venir passer quelques jours de repos de temps en temps.

En fait le preneur ne fit que quelques modifications de détail à la vieille baraque qui avait et garda un air de prison avec ses murs épais, ses fenêtres grillées, son aspect rébarbatif et nu. À l'intérieur, il y avait une immense salle surmontée d'une galerie courant à mi-hauteur. Une sorte de chambre de sûreté se trouvait au premier étage et était reliée à une chambre à coucher du rez-de-chaussée par une simple échelle. Le locataire ne demanda pas de construire un escalier. Il se contenta de celui qui reliait une autre pièce à un petit balcon.

Dans la chambre de sûreté, un énorme coffre-fort était à demi-noyé dans l'épaisseur de la muraille et, lors de sa visite, le nouvel habitant se montra très heureux de cette disposition. Il ne venait pas souvent, ce nouveau locataire, et il ne couchait jamais plus d'une nuit. Au début, il avait eu une vieille femme qui venait de Londres mettre les pièces en ordre, mais cela ne dura pas, et le ci-

tadin se déclara très satisfait et très heureux de cet état de choses.

Alors, tout à coup les voisins s'aperçurent que la maison était habitée. On vit un homme taciturne et toujours solitaire se promener aux environs. De la fumée sortait des cheminées. Presque tous les jours, une auto arrivait, restait une heure ou deux, puis s'en retournait à toute vitesse vers Londres. Elle amenait tantôt le locataire, tantôt son homme de confiance. Ils ne vinrent ensemble que le soir du jour où Vérité Bell avait fait une apparition mystérieuse à la fenêtre de son salon.

Sous une pluie battante, Helder était arrivé en auto avec Tiger Brown à la « villa Collett ». Ils n'avaient pas échangé une parole durant le trajet. À deux heures du matin, Helder ralentit à l'entrée de la propriété. Au bruit du moteur, un homme sortit de la maison et ouvrit le garage, où enfin Helder mit sa machine à l'abri.

Dans la grande salle un feu était allumé quoique l'on fût en juin. Les deux nouveaux arrivés s'y chauffèrent un instant en silence tandis que le gardien de la maison fumait tranquillement sa pipe derrière eux.

— Nous avons passablement à faire ici, cette fois, lui dit Helder tout à coup. Avez-vous des vêtements de rechange à offrir à Brown ?

Le taciturne gardien inclina la tête en signe d'assentiment. Helder gagna la chambre qu'il s'était personnellement réservée et en revint bientôt après avoir revêtu des habits secs. Brown achevait alors de se changer. Ils causèrent un moment tous trois à voix basse, le gardien se bornant à répondre brièvement et mélancoliquement aux questions qui lui étaient posées. C'était un petit homme, barbu, grisonnant, aux sourcils épais qui lui cachaient presque les yeux.

— Que fait-il maintenant ? lui demanda Helder.

L'homme haussa les épaules :

— Comme toujours, répondit-il ; il dessine et il boit. Voulez-vous aller lui parler ?

Sortant une clef de sa poche, le garde passa le premier. Il monta les quelques marches qui conduisaient au balcon, ouvrit une porte doublée de fer qui donnait accès à la chambre de sûreté et y fit entrer Helder et Brown.

La pièce était assez bien éclairée par une grande lampe à pétrole suspendue à la voûte. Elle était

sommairement meublée d'une table, d'une chaise et d'un lit de camp.

Devant la table était assis un homme en manches de chemise qui se détourna légèrement à l'entrée des visiteurs. La table était couverte d'instruments de dessin, de burins et de flacons d'acide, et une plaque métallique, sur laquelle l'artiste travaillait, le burin à la main, était ajustée devant lui.

— Eh bien, Maple ? fit Helder.

Tom Maple sourit légèrement.

— Me laisserez-vous aller maintenant ? dit-il d'une voix émue. J'ai exécuté tout ce que vous m'avez demandé, et davantage. Maintenant, j'en ai assez.

Helder lui tapota l'épaule.

— Mais oui, mais oui, répondit-il. C'est d'ailleurs votre faute si vous êtes ici.

Le prisonnier avait été malade, on s'en apercevait aisément. Ses mains, sauf quand il maniait ses outils de précision, étaient agitées d'un tremblement continu. Sa face était plus pâle et maigre que jamais. Il avait les yeux profondément cerclés de noir et enfoncés dans leurs orbites. Tous ses traits étaient ravagés autant par l'intempérance

que par le chagrin. Il semblait impossible qu'un être aussi délabré pût accomplir les merveilles de gravure et de dessin qu'on exigeait de lui.

Helder regarda le cliché qu'il était en train d'achever et secoua la tête.

— Vous pouvez laisser ça, lui dit-il. Nous en avons fini avec ces billets français et américains ; on s'en méfie trop maintenant, dans le monde entier. Encore une petite émission pour finir notre papier spécial, et puis plus ! Et alors, Maple, ce sont des billets anglais qu'il vous faut graver, et ce sera le couronnement de votre carrière.

Maple mit les mains dans ses poches et se renversa sur sa chaise. Une nouvelle et étrange expression de révolte parut sur ses traits. Helder s'en aperçut et s'empressa d'ajouter :

— Attention, Maple ! Vous n'allez pas maintenant nous tirer dans les jambes, hein ! Pour un homme qui a fabriqué les plus beaux et les plus difficiles papiers du monde, vous êtes singulièrement ébranlable. Vous ne nous avez aucune reconnaissance pour vous avoir amené et installé ici ; vous nous devez votre fortune, tout simplement. Et après tout, poursuivit-il, voyant que son interlocuteur gardait le silence, vous ne faites rien de pire que ce que vous faisiez autrefois.

Il alluma un cigare et se promena de long en large, comme un homme qui se livre en paix à de vieux souvenirs.

— Il paraît, reprit-il, d'un air pensif, qu'il y a six ans, vous étiez le plus habile graveur qu'on pût trouver en Autriche, on dit que vous pouviez reproduire de mémoire le dessin le plus compliqué après l'avoir vu une seule fois... N'est-ce pas pour un billet de cent couronnes que vous vous êtes essayé la main, Maple ?

Tom Maple frissonna.

— On se borna à vous expulser afin que la chose ne s'ébruitât pas. Vous avez ensuite rendu de grands services à la Banque de France, mais quelqu'un vous reconnut et vous avez dû quitter cet emploi de confiance. Est-ce après cela que vous avez fait la connaissance de Gold ?

Helder avait posé cette question tout à coup, à la fin de sa phrase, comme sous le coup d'une idée soudaine. Mais l'artiste continua à garder le plus complet silence.

— Je suppose, poursuivit l'impitoyable maître de la maison, que Gold parlait de ce principe qu'il n'y a rien de tel qu'un voleur pour attraper un voleur, eh ?

Il rit, et Maple leva la tête, découvrit ses dents irrégulières en un rictus douloureux.

— Ne riez pas, dit-il enfin. Vous évoquez un temps où je vivais dans l'insouciance de tout. Je n'avais point de responsabilité, d'aucune sorte. C'est fini maintenant. Je suis devenu criminel parce que je buvais... Vous avez flatté mon vice... mais je sais, maintenant... je sais ! acheva-t-il d'une voix menaçante.

Sur cette sortie un peu énigmatique, il baissa de nouveau la tête et retomba dans son mutisme.

Helder et Brown échangèrent de rapides regards, puis tournèrent tous deux les yeux vers le gardien comme pour lui poser une muette question, mais il secoua la tête.

— Allons, allons, fit Helder, buvons un coup et causons tranquillement de nos affaires.

Mais Maple se leva. Il était tout tremblant et dut s'appuyer des deux mains à la table. Cependant, une sorte de dignité se peignait sur son visage. Si pitoyable que fût son aspect physique, il y eut en lui, à ce moment, un air de grandeur.

— Je ne boirai plus, dit-il avec force. Et vous savez que cette résolution me coûte. Mais, c'est fini ;

j'ai été aussi bas que possible... je me relève maintenant.

La face d'Helder s'assombrit.

— Comme vous voudrez, dit-il en affectant l'insouciance, l'essentiel est que vous fassiez ce qu'on vous demande. Dites-vous bien que sortir d'ici, c'est aller en prison. Vous ne pouvez plus reculer, Maple. La voie de la repentance vous est fermée aussi bien qu'à moi. Nous avons partie liée et vous ne pouvez vous dégager avant que tout ne soit fini.

Maple secoua lentement la tête.

... Vous êtes engagé, mon ami, poursuivit Helder. Vous avez travaillé volontairement pour nous, maintenant vous ne pouvez plus faire autrement. Je n'y peux rien.

— Je suis un homme fini, murmura Maple, fini, complètement fini...

— Mais non, fit Helder, il s'en faut ! Vous n'avez qu'à vous soigner, travailler tranquillement ici où vous n'avez à vous occuper de rien... Quelle belle vie !

Mais, voyant que Maple n'était pas convaincu, il reprit avec force : D'ailleurs, attention, si jamais on découvrait que je suis responsable de toute

cette fabrication de billets, vous savez ce que cela signifierait pour moi : la prison ou plutôt le bagne à vie... Et vous savez ce que je perdrais : mon bien-être, mon luxe, ma belle situation sociale... Et vous croyez que j'abandonnerais tout cela d'un cœur léger ? Non, mon ami. Mais plutôt, je mettrais fin à mes jours. Solution pénible, certes, mais beaucoup moins que l'autre. Je vous le dis, je suis constamment prêt à me tuer, si je me voyais pris, et ainsi vous comprenez que cela me serait tout à fait égal devant une telle éventualité d'emmener quelqu'un avec moi dans le grand voyage, vous ou un autre, peu importe : je vous supprimerais... C'est compris ?

Maintenant, il faut préparer très vite les clichés de billets anglais. La police et le public ne se méfient que des papiers français et américains. Ce serait le bon moment de faire passer de grosses quantités de billets anglais.

À ce moment-là une étrange lueur vint aux yeux de Maple.

— Les billets français ont déjà été envoyés ? demanda-t-il.

— Oui, fit Helder. Les premiers paquets sont partis. Ainsi, vous allez faire ce que je vous demande, n'est-ce pas ?

Maple haussa les épaules d'un air découragé.

— Il le faudra bien, sans doute, répondit-il avec accablement. J'ai des responsabilités maintenant, Helder ; j'ai une nièce sans autre appui que moi...

Helder eut un geste ironique.

— Elle ne manque de rien, soyez tranquille, je croyais vous avoir dit que je m'étais renseigné.

— Mais comment s'est-elle arrangée ? Elle n'est pas de celles qui acceptent la charité, même anonyme.

— Je vous assure qu'elle est bien pourvue, répéta Helder.

Le gardien de la maison fit alors un geste de la main, invitant les interlocuteurs au silence.

— J'entends des pas sur la route, dit-il. Je vais voir ce que c'est.

Il sortit sans bruit. On entendit la grande porte d'entrée s'ouvrir, puis, un moment plus tard, se refermer. Au bout de quelques secondes, l'homme réapparut, un télégramme à la main.

— C'était un garçon télégraphiste, dit-il. Le télégramme est pour Brown.

Celui-ci ouvrit et lut. Il pâlit.

— Qu'est-ce donc ? interrogea Helder.

— Schriener vient d'être arrêté à Paris en essayant de passer un billet de mille francs, dit Brown d'une voix pâteuse.

Ils restèrent tous quatre silencieux, comme s'ils sentaient pour la première fois planer sur eux la menace de l'inéluctable châtement.

Maple seul ne paraissait pas abattu ; ses yeux brillèrent ; ses lèvres s'agitèrent à plusieurs reprises comme s'il avait envie de parler, mais n'osait. Il se décida enfin :

— Schriener... arrêté à Paris ? Mais alors, c'est en changeant un de mes billets ?

Helder le regarda sans répondre, d'un air absent, puis fit de la tête un signe affirmatif.

— Ah ! Ah ! s'écria Maple, puis il retomba dans son mutisme douloureux.

Helder et Brown rentrèrent au plus vite à Londres où ils arrivèrent à l'aube. Ils n'étaient pas très bavards ni l'un ni l'autre, et du reste, la vitesse à laquelle Helder faisait marcher l'auto rendait toute conversation suivie assez difficile. Cependant, non loin de Waltham Cross, Brown s'écria :

— J'ai peur qu'on ne puisse plus rien attendre de Maple.

— Je le forcerai bien, fit Helder en donnant un brusque coup de volant pour éviter une voiture des Halles.

Un peu plus loin, Brown revint à la question :

— Vous n'iriez pas jusqu'à le supprimer pourtant, comme vous l'en avez menacé ?

— Si fait, lui cria Helder d'un ton féroce. Je le tuerais, comme je tuerais tous ceux qui encombreront mon chemin.

Brown n'insista pas.

Helder le déposa aux abords de la Cité et conduisit son auto à son garage habituel. Puis il se rendit chez lui.

Il était profondément soucieux ; il sentait un réseau invisible de forces contraires se rapprocher lentement de lui, dans l'ombre, pour l'enserrer tout à coup dans les mailles d'un filet inextricable. Le Russe était en prison, Schriener arrêté, Maple prêt à se révolter. Et puis cette apparition inexplicable de la jeune femme ? Et enfin, problème plus angoissant encore que tous les autres parce que plus compliqué d'inconnues : où était, que préparait Comstock Bell ?

En entrant dans son cabinet de travail, il aperçut sur sa table une pile de lettres qui l'atten-

daient. Il sourit en voyant que la plupart étaient des invitations mondaines : oh ! comme il l'aimait cette grande vie qu'il avait eu tant de mal à conquérir, et de quelle ardeur, il allait se défendre !

... Au milieu des cartes et des missives aristocratiques il découvrit une enveloppe portant l'en-tête du grand quotidien le *Post Journal*. Il la décacheta vivement :

« Voudriez-vous avoir la bonté de venir nous voir le plus tôt possible, lui écrivait le rédacteur. Il y a du nouveau dans l'affaire Comstock Bell, et comme vous avez eu la bonté de nous donner déjà d'excellentes informations à ce sujet, nous espérons que vous pourrez nous aider à élucider les nouveaux points d'interrogation qui se posent. Nous avons quelque raison de croire que M^{me} Comstock Bell est morte. »

Helder mit la lettre dans sa poche et regarda longuement par la fenêtre, perdu dans ses réflexions. Il avait pensé qu'il pourrait découvrir par lui-même la solution du mystère, mais voici que maintenant il prenait des proportions vraiment fantastiques.

CHAPITRE XVII

EN PRISON !

Un taxi transporta Helder dès le début de la matinée au bureau du journal. Le rédacteur en chef n'était pas encore arrivé, mais le fringant Jackson attendait la visite sollicitée et s'empressa de faire entrer Helder.

— Que s'est-il donc produit ? demanda ce dernier aussitôt assis.

— Le diable m'emporte si j'y comprends quelque chose, répondit le journaliste, en agitant les bras... Vous savez, reprit-il, qu'après l'apparition extraordinaire de M^{me} Bell, notre journal a fait l'impossible pour savoir où elle se trouvait. Nous avons reçu une lettre de son mari, contresignée d'elle-même et datée de Lucerne, mais nous avons pu nous assurer que le couple n'avait jamais été à Lucerne. Nous avons eu de même une lettre de Vienne où pareillement les Bell ne sont pas allés.

— Avez-vous vu ces lettres ? Comment se présentent-elles ?

— Elles étaient sur du papier à en-tête des grands hôtels, écrites à la machine, signées de Comstock Bell au moyen d'un timbre en caoutchouc et contresignées à la main par sa femme. Nous n'avons pas publié ces détails, naturellement, mais nous avons mis nos meilleurs limiers sur la piste... Jusqu'à présent ils n'ont pu découvrir aucune trace du passage du couple, nulle part. Notez bien que nous disposons de moyens très étendus, que nous avons pu faire surveiller les grands hôtels, les trains de luxe, les steamers qui font la traversée de la Manche... Or, je vous le répète, nos efforts ont été vains... jusqu'à hier soir.

Il s'arrêta une seconde.

— Eh bien, qu'est-il arrivé hier soir ? demanda Helder avec impatience.

— J'y arrive, reprit Jackson en se frottant les mains. Nous avons à Boulogne un agent chargé de surveiller les départs de bateaux pour l'Angleterre. Hier, lorsque le dernier courrier eut levé l'ancre, il se dirigea vers le Casino. Ce faisant, il aperçut une dame à l'allure pressée qui allait également vers le Casino. Il n'y prêta aucune attention jusqu'au moment où, contrairement à son attente, la dame

dépassa le Casino sans y entrer. Comme il la regardait avant d'entrer lui-même, elle se retourna et la lumière du fronton lui tombant droit sur le visage, il reconnut immédiatement en elle la personne même qu'il était chargé de repérer : la jeune M^{me} Comstock Bell.

Elle avait poursuivi sa route d'un pas précipité ; notre homme la suivit sans difficulté jusqu'à l'entrée de la jetée où elle s'engagea résolument. Songeant qu'elle ne pouvait faire autrement que de repasser devant lui en revenant, notre homme attendit à cet endroit... il attendit fort longtemps... Enfin, très intrigué, il suivit lui-même la jetée, à peu près déserte à cette heure-là ; il alla jusqu'au bout sans apercevoir la dame en question. Comme la jetée est assez étroite, il n'aurait pu croiser la dame sans la voir. Le résultat est net : n'étant pas revenue et n'étant plus sur la jetée, elle a dû se noyer...

Helder, impassible, écoutait.

— Et puis ? dit-il calmement.

— Et puis, le plus fort, c'est que ce matin même, nous avons reçu une nouvelle lettre, partie de Boulogne, signée de Comstock Bell et de sa femme, et où il nous prie de mettre enfin un terme à notre ennuyeuse campagne. Voici cette lettre.

Helder la prit et n'y jeta qu'un coup d'œil.

— Je vois, dit-il. Et Comstock Bell lui-même n'a jamais été aperçu ?

— Non.

Helder se leva.

— Puis-je vous demander une faveur ?

— À votre service pour tout ce qui sera possible.

— Eh bien, il y a quelques semaines, reprit Helder lentement, un individu de nationalité russe a été arrêté et accusé de trafic louche.

— Oui, je me souviens de cette affaire, répondit Jackson. Cet homme a eu trois mois de prison et interdiction de séjour.

— C'est, cela. Eh bien, j'ai quelque raison de croire que si je pouvais causer quelques minutes avec cet individu, il me serait assez facile de résoudre le problème Comstock Bell. Croyez-vous que vous pourriez m'obtenir une permission spéciale du Ministère de l'intérieur ?

Le journaliste réfléchit.

— Ce n'est pas chose facile, dit-il enfin, mais en tout cas, soyez sûr que nous ferons tout notre possible. Dès que mon chef sera là je lui en parlerai, et je vous aviserai sans retard.

Helder le quitta et rentra chez lui. S'étant renseigné par téléphone, il apprit que Gold n'était pas en ville... « Tant mieux, se dit-il, je me débrouillerai plus facilement. »

Il dormit quelques heures. À cinq heures du soir, on lui apporta un télégramme émanant du rédacteur en chef du *Post* et ainsi conçu : « Entrevue avec prisonnier arrangée. Il est à Chelmsford. Venez journal prendre autorisation. »

Ce fut le rédacteur en chef qui le reçut, il lui tendit l'autorisation officielle contresignée du Ministre et lui dit :

— La curiosité est chez moi un vice professionnel, aussi vous prierai-je de m'excuser si je vous déclare que l'objet de votre visite à ce prisonnier m'intrigue fort. Voyez-vous réellement une relation entre l'affaire Comstock Bell et celle des faux billets à laquelle était indirectement attaché ce pauvre bougre de Russe ?

— Oui, répondit gravement Helder.

Et, en quelques mots, il conta à son interlocuteur l'histoire du Club du Crime organisé à Paris par des étudiants et dont Bell avait fait partie.

— Je vois, dit le rédacteur, je me souviens d'avoir entendu parler de cette affaire. Ce sont des

choses qui arrivent... Et vous dites que Willetts a été dernièrement arrêté sur une dénonciation de Bell ?

— J'en suis certain. Bell a livré Willetts pour se mettre lui-même à l'abri.

— Quelle est donc votre idée sur les motifs de son mariage inattendu et de sa bizarre disparition ?

Helder hésita un instant. Quoiqu'il eût préparé son plan et songé à ces choses depuis des mois, il ne trouva pas tout de suite les mots qu'il fallait. Certes, il lui avait été facile jusqu'à ce jour de donner l'impression, de faire entendre, par un geste vague, un hochement de tête, un clignement de l'œil, qu'il en savait long sur les relations de Bell avec la bande des faussaires... mais de là à articuler nettement et point par point des accusations, des présomptions vraisemblables, il y avait un abîme. Il s'en aperçut à ce moment-là, mais ne se démonta pas.

— Il m'est difficile de tout dire, répondit-il en pesant bien ses mots et en affectant un grand désir de ne pas s'aventurer à rapporter des choses incertaines ; vous comprenez qu'il ne faut jamais avancer des faits dont on n'est pas absolument sûr dans des affaires pareilles. J'ai des certitudes,

certes, mais plus ou moins morales... vous me comprendrez... En tout cas, mon impression est nettement défavorable à Comstock Bell.

Cette façon de parler donnait du poids à ses soupçons, mais il eut le tort d'ajouter : Je crois qu'en ce moment Bell est engagé dans une ultime et désespérée tentative...

— Excusez-moi, interrompit alors le rédacteur, mais M. Bell est un homme très riche, et même actuellement beaucoup plus riche que naguère...

— Comment ? fit Helder.

— Oui, sa mère, qui avait de son côté une très jolie fortune, vient de mourir. Cela a paru dans les journaux américains, la semaine dernière. Or, il était son fils unique. Alors, n'est-ce pas, cela devient fort curieux... On ne voit vraiment pas quel intérêt il aurait...

— Il n'y avait non plus aucun motif à son extraordinaire mariage, riposta Helder reprenant ses esprits.

— En ce qui concerne un mariage... quel qu'il soit, il y a toujours un motif, dit le rédacteur en souriant. S'il fallait rechercher toutes les raisons pour lesquelles A épouse B, nous en remplirions les colonnes de notre journal pendant toute

l'année. Et, je le répète, dans ce monde où tout a une cause, il semble bien qu'il n'y en ait point pour que Comstock Bell ait continué à s'amuser à fabriquer de faux billets de banque... Enfin, peut-être votre Russe pourra-t-il vous donner des renseignements intéressants... C'est ce que je souhaite. Au revoir, Monsieur.

Helder passa sa soirée au théâtre. Il partit pour Chelmsford le lendemain matin de bonne heure. À neuf heures, il se présenta à la porte du vaste et triste bâtiment des prisons, et fut introduit auprès du directeur.

Celui-ci, colonel Speyer, le reçut très bien.

— C'est entendu, dit-il, vous pourrez vous entretenir avec cet homme. C'est le seul Russe qui soit ici. C'est ennuyeux. Il ne sait pas l'anglais, et nous sommes obligés de faire venir plusieurs fois par semaine un interprète pour lui expliquer les règlements de l'établissement.

— Excusez-moi, dit Helder tandis que le directeur le conduisait le long des corridors, comment se fait-il que cet homme ait été placé ici ? Je croyais que la prison de Chelmsford était réservée aux délinquants du district ?

— Oh, nous avons toutes sortes de prisonniers, en fait une bonne partie de ceux qui sont condam-

nés à un an. Mais, à propos de votre homme, vous parlez le russe, n'est-ce pas ?

— Oui, certes.

Le directeur réfléchit un moment d'un air perplexe.

— Je devrais, lui dit-il, vous faire accompagner par un interprète. Les règlements sont formels, mais je pense bien que je puis compter sur vous.

Il énuméra rapidement les sujets de conversation défendus, puis conduisit Helder au parloir, longue pièce nue où bientôt arrivèrent le Russe et deux gardiens. Ceux-ci demeurèrent là, mais, ne comprenant rien à ce qui se disait, semblaient s'ennuyer fortement. Cependant, l'entrevue fut courte. Helder n'eut pas de peine à convaincre le prisonnier que son intérêt bien entendu était de continuer à se taire. Il lui promit monts et merveilles pour le moment de sa libération et, bien assuré qu'il n'avait rien à craindre de cet homme-là, il coupa court à l'entretien.

Le directeur l'attendait dans le corridor.

— Aimeriez-vous visiter l'établissement ? fit-il aimablement, en bon fonctionnaire fier de l'ordre et de la propreté qui régnaient partout.

— Je serais enchanté, déclara Helder.

Il suivit le directeur dans le grand hall garni sur tout son pourtour d'un triple étage de cellules. Devant chaque rangée courait une galerie en acier, et entre chaque étage on avait tendu un grand filet.

— Il a fallu mettre ces filets, expliqua le directeur, pour prévenir les tentatives de suicide qui se faisaient trop fréquentes, ces derniers temps.

On lui montra une cellule, dans laquelle, par jeu, il se fit enfermer un instant. Au fond, il avait depuis longtemps un morbide désir d'expérimenter l'impression que cela produisait... Et, tout compte fait, il se sentit soulagé lorsque la porte se rouvrit.

— Les détenus font en ce moment des exercices physiques, dit le directeur en le conduisant dans une cour intérieure où un groupe de prisonniers faisaient du pas gymnastique, sous les ordres de deux gardiens militaires. Leur file, au pas accéléré, puis lentement, passa et repassa devant lui. Il y en avait de jeunes et de vieux, de gros et de fluets. Plusieurs lui lancèrent des regards insolents, mais d'autres, en plus grand nombre, détournaient plutôt la tête en passant devant le visiteur. L'un des détenus dépassait tous les autres de presque toute la tête. Quelque chose dans son allure frappa Helder, il le suivit plus particulièrement des yeux, et lorsque cet homme passa devant lui, et qu'il aper-

çut ses traits, Helder poussa une exclamation étouffée.

C'était Comstock Bell !

— Qu'est-ce donc ? lui demanda le directeur.

— Cet homme... le plus grand, qui vient de passer... qui est-ce ?

— Celui-là, fit le directeur, c'est Willetts, l'auteur de faux billets de banque.

CHAPITRE XVIII

UNE LETTRE SUR UN BILLET DE BANQUE

Helder rentra à Londres en proie à la plus grande anxiété. Il commençait à se douter du rôle que Comstock avait joué, mais il ne sut pas en tirer toutes les conclusions. Pour lui, Bell vivait une sorte de double existence, tantôt sous son propre nom, tantôt sous celui de Willetts. Celui-ci devait être mort, et Bell s'était ainsi dénoncé et fait enfermer lui-même... Mais, dans quel but ? À cela Helder ne voyait pas encore d'explication bien probante.

Mais sa découverte élucidait bien des points restés obscurs. Ainsi, ce devait être Bell qui avait usé de son influence pour éloigner en même temps Gold et Helder lui-même au moment de son arrestation.

Et à cette pensée, Helder eut une nouvelle inquiétude : si Bell avait agi de la sorte, c'est qu'il

connaissait à fond l'organisation dont Helder était le chef. Et alors, c'était la fin de tout. Willetts avait été condamné à un an de prison, et, d'après le système en vigueur, Helder calculait qu'en purgeant cette peine, Comstock Bell ne serait retenu que neuf mois. Or, ce laps de temps était déjà presque écoulé. Sous peu, la libération de Bell constituerait un grave danger. Il fallait aviser au plus vite.

Brown, convoqué par dépêche, arriva bientôt chez Helder qui le mit rapidement au courant.

— Nous savons maintenant pourquoi Bell s'est marié, dit-il en concluant ; l'histoire de sa blessure à la main était fausse. Il a voulu expliquer sa nouvelle habitude d'écrire à la machine, de façon que personne ne s'étonne de ces lettres écrites de différents endroits où il n'est jamais allé. Il lui fallait ensuite quelqu'un de toute confiance pendant qu'il était à l'abri, c'est pourquoi il s'est marié avec Vérité Maple qui a dû parcourir rapidement toute l'Europe, uniquement pour se procurer les papiers à en-tête des hôtels...

— Tout ça me semble idiot, fit remarquer Brown. Pourquoi Bell s'est-il laissé mettre en prison ? C'est de la folie.

Helder ne lui répondit pas immédiatement. Il comprenait mieux que Brown quel genre de folie

incite à se libérer vis à vis de sa propre conscience. Il connaissait la force des sentiments qui poussent certains hommes à vouloir, à tout prix, se décharger du fardeau de leurs fautes passées...

— En tout cas, se borna-t-il à dire à Brown, nous avons désormais deux bonnes armes en mains...

— Qui sont ?

— Nous savons que Bell est en prison et nous tenons Tom Maple. Sachons en profiter.

Évidemment, tant que Bell était enfermé, ils n'avaient pas grand'chose à craindre de ce qu'il savait. Mais restait Gold : Helder se trompait sur le compte de ce dernier ; parce qu'il l'avait familièrement connu et qu'une fois ou deux, il avait réussi à détourner ses soupçons, il le sous-estimait. Cela s'expliquait du fait que Gold n'avait nullement les qualités extérieures d'un bon détective, mais cela Helder n'en savait encore rien.

Il n'eut donc aucune appréhension en recevant deux jours plus tard un billet de Gold le priant de venir le voir au Savoy Hôtel. Revenu à Londres, disait-il, il serait heureux de causer quelques instants avec lui. En effet, dans l'antichambre du petit appartement que Gold occupait à l'hôtel, se trouvaient plusieurs valises munies des étiquettes de la Gare du Nord.

Le détective se leva lorsque Helder entra.

— Asseyez-vous, Helder, je vous prie.

Lui-même resta debout, fit quelques pas de long en large comme s'il cherchait une entrée en matière.

Helder considérait son embarras d'un air profondément amusé.

— Si je vous ai prié de venir me voir, commença enfin Gold, c'est parce que je veux vous parler en toute franchise...

— Quand un homme vous déclare qu'il veut être franc avec vous, c'est qu'il va vous attaquer, remarqua Helder en souriant.

— Eh bien, soit, répliqua Gold. Attendez-vous à être attaqué, mais d'abord, écoutez-moi.

Il fit encore quelques pas, puis reprit :

— Je dois vous avertir que depuis une année environ je suis sur la trace d'une bande de malfaiteurs qui fabriquent et mettent en circulation de grandes quantités de faux billets de banque...

— Cela, interrompit Helder, vous auriez pu vous épargner la peine de me le dire, je m'en doutais, et même vous m'avez fait l'honneur de me soupçonner de faire partie de la bande susdite...

— J'ai fait plus que vous soupçonner, je vous ai nettement accusé, répondit Gold en s'arrêtant devant Helder toujours souriant. En fait, je sais que vous en êtes, comme je sais que pour réaliser vos beaux exploits vous avez reçu l'aide du trop habile Tom Maple.

Gold approchait trop de la vérité pour la tranquillité d'Helder ; néanmoins celui-ci tint tête d'un air superbement indifférent.

— Continuez, dit-il, vous m'amusez beaucoup.

— Maple, poursuivit Gold, est l'auteur en tout cas de billets français. J'en ai des preuves. Et je vous ai appelé, Helder, pour vous prier de suspendre immédiatement votre activité, sans quoi le plus effroyable scandale anglo-américain qu'on ait jamais vu va éclater.

Helder éclata de rire.

— Je regrette, dit-il, de n'être ni un humoriste, ni un comédien. Quelle belle scène je pourrais jouer devant vous, en me frappant la poitrine pour mes péchés et en sacrifiant sur l'autel de la patrie tout un passé de crimes et de trahisons ! Mais, au fait, Gold, c'est vous qui n'êtes pas sérieux : si je suis un faux-monnayeur, envoyez-moi au bagne, et que tout soit dit !

Il le défia du regard, se leva, prit son chapeau et ses gants.

— Je n'ajouterai qu'une chose, reprit-il, c'est que voici la seconde fois que vous m'insultez... Je vous avertis d'avoir à cesser ce jeu-là. Je sais que je ne suis pas en faveur auprès de Son Excellence le Représentant de notre chère Amérique, et jusqu'à présent, je vous ai pardonné à cause de la faveur où cela vous mettait vous-même dans les sphères officielles. Mais dès maintenant, si vous avez de telles histoires dans la tête, Gold, pour l'amour de Dieu, écrivez-les, faites-en des romans qui se vendront très bien, mais cessez de mêler un innocent financier comme moi à ces balivernes !

... Il y eut à ce moment un léger heurt à la porte. Ils ne l'entendirent ni l'un ni l'autre. Gold étudiait avec la plus intense attention l'attitude de cet homme, un indubitable criminel, qui trouvait la force de plaisanter en présence d'un mortel péril.

— Si vous voulez le savoir, c'est Comstock Bell qui est coupable, dit Helder d'un ton détaché.

— Et si vous voulez mon opinion, c'est Cornélius Helder qui est menteur ! fit une douce voix derrière les deux interlocuteurs.

Ils se retournèrent en même temps et aperçurent une jeune femme, fort élégante, qui, ne rece-

vant pas de réponse, s'était aventurée à pousser la porte. Son apparition mit pour un instant un rayonnement de grâce légère et parfumée dans l'atmosphère d'orage que suscitait la discussion des deux hommes.

Helder rougit sous le mot insultant de la dame, mais n'abassa point son regard insolent. Gold s'empressa d'offrir un siège à la nouvelle venue.

— Je suis désolée, dit-elle, d'avoir interrompu votre intéressante conversation.

— Cela n'a aucune importance, fit Helder d'un ton sarcastique, nous comprenons bien que quand on a quitté le monde depuis si longtemps, on en ait oublié les usages...

Gold fit un pas en avant comme pour être prêt à séparer les deux antagonistes. Il se demandait ce que M^{me} Granger pouvait bien avoir à lui dire ; il ne la savait même pas de retour à Londres. Sans perdre son sourire aimable, elle répondit à Helder :

— Oui, j'ai été longtemps hors de votre petit cercle de jongleurs, M. Helder, mais je me souviens assez bien du temps où j'y jouais moi-même un rôle de sottise marionnette pour savoir que Comstock Bell est un gentleman généreux, une âme charmante, un homme d'honneur.

— Je ne vous contesterai pas sa générosité, répartit Helder ; vous en parlez, du reste, j'en suis sûr, par expérience...

On ne pouvait se tromper sur la signification qu'il voulait mettre à ces paroles.

M^{me} Granger prit tranquillement une cigarette dans son petit sac et l'alluma, puis elle releva la tête et d'une voix douce et ferme à la fois, elle répondit :

— Oui, M. Bell m'a témoigné beaucoup de générosité et une confiance qui m'honore.

— Et pour ce qui est de son honneur... comme vous avez dit...

— Je l'ai dit.

— Vous êtes certainement bien placée pour l'affirmer.

— En effet, c'est quand on a frôlé le déshonneur qu'on se rend compte de ce que c'est que la droiture et la loyauté. J'ai pu être taxée de légèreté, M. Helder, mais je n'ai jamais accusé personne de mensonge sans être sûre de mon fait.

— Oh, je n'en doute pas, répliqua Helder, on vous dit si bonne !

— « On » dit ce qu'on veut, mais moi aussi, et je répète que d'accuser Bell d'être un faussaire ne peut être le fait que d'un fou ou d'un menteur...

Elle s'arrêta et parut se rappeler tout à coup un fait perdu de vue ; elle prit dans son petit sac une coupure de journal et la tendit à Gold.

— Je suis venue vous demander si c'était vous qui aviez fait insérer cette annonce... Nous sommes nombreux, je pense, ajouta-t-elle, qui désirons des billets de mille, mais il est rare que nous l'annoncions dans les journaux. C'est par hasard que j'ai vu cela, c'était dans un journal italien.

Helder écoutait ces mots avec une attention fébrile. Qu'était-ce donc que cette annonce relative à un billet de mille francs ?

— Puis-je voir ? demanda-t-il.

Gold lui tendit la coupure. C'était une annonce rédigée en anglais, français et italien et priant le possesseur d'un des billets de mille francs français portant un des n^{os} de 687642 à 687653 d'en avvertir la police française ou M. W. Gold.

Helder lut cela avec soin, mais ne réussit pas à en deviner la signification. Il y avait là en tout cas quelque chose dont il devait se méfier.

— Qu'est-ce que ces billets-là avaient donc de particulier ? demanda-t-il ?

Gold ne lui répondit pas. Il regardait M^{me} Gran-ger qui ouvrait un petit portefeuille et en tirait un billet de mille francs.

— Voici un de ces n^{os}, dit-elle. Serait-il faux ?

Gold le prit, le palpa, le regarda par transparence, le tourna et le retourna...

— Oui, dit-il, j'ai le regret de vous informer qu'il est faux, mais je puis vous en rembourser la valeur nominale.

Il essayait de parler calmement, mais sa voix trahissait une grande agitation de pensées.

Helder se sentit de plus en plus alarmé. Ce devait être un des nombreux billets qu'il avait lui-même mis en circulation, mais en quoi celui-ci différait-il des milliers d'autres qu'il avait expédiés dans toutes les parties du monde ? Connaissant assez Gold pour comprendre que ce n'était pas de lui qu'il fallait attendre une explication, il se leva, reprit ses gants et son chapeau.

— Eh bien, Gold, je vous laisse à votre affaire, nous recauserons un autre jour.

Puis il se tourna vers M^{me} Granger. Elle le regarda en souriant, mais ne prit pas la main qu'il lui tendait.

— Au plaisir de vous revoir, lui dit-elle, à bientôt, j'espère... quand j'aurai rattrapé les usages.

— Me faudra-t-il attendre si longtemps ? repartit Helder en s'en allant.

— Maintenant, Brown, je vais faire travailler votre mémoire !

Helder et Brown se promenaient lentement dans un coin désert de Hyde Park.

— Qu'est-ce que vous voulez savoir ? demanda vivement Brown.

— Je voudrais que vous vous rappeliez bien toutes les circonstances dans lesquelles ces billets français ont été imprimés.

— Je m'en souviens parfaitement, répondit Brown, qui retraça en effet, en détail, toutes les circonstances de temps et de lieu, tous les menus faits de cette émission spéciale.

— Personne d'autre que vous ne s'en est occupé ?

— Personne. Je les prenais au fur et à mesure de leur sortie de la machine et je les ai enfermés par liasses dans le coffre d'où ils n'étaient extraits que pour l'expédition.

— C'est extraordinaire ! Voyons, réfléchissez-y bien... Personne ne les a touchés ?

— C'est-à-dire, dit Brown un peu hésitant ; j'en ai porté quelques-uns à Maple. Vous vous rappelez qu'il avait demandé à voir des échantillons à la sortie de presse afin d'éprouver la fixité de l'encre.

— Ah, oui, je vois ! fit Helder. Alors, il en a eu entre les mains... Oui... Et, est-ce que vous les lui avez laissés longtemps ?

— Oui, plusieurs heures. Il lui fallait du temps pour faire ses expériences.

— Vous n'êtes pas resté avec lui pendant qu'il les examinait ?

— Non. Mais je les ai soigneusement recomptés et vérifiés en les reprenant. En fait, ce sont ces billets-là que j'ai envoyés en premier lieu à nos correspondants, pensant qu'après avoir été soumis à Maple, ils pourraient passer partout.

— Combien y en avait-il ?

— Douze.

Helder poussa un gros juron.

— C'est bien cela, dit-il ; c'est le même nombre qui est indiqué dans l'annonce... Ah ! si Maple nous a joué un sale tour, qu'est-ce qu'il va recevoir !

Il se demandait anxieusement ce que Maple avait bien pu faire, car enfin il devait y avoir quelque chose qui avait éveillé la curiosité de Gold.

Il écrivit rapidement une douzaine de télégrammes qu'il fit expédier par Brown et lui donna rendez-vous pour une heure plus tard à l'entrée de Finsbury Park.

À l'heure dite, sa grande auto s'arrêta devant les grilles du square et Brown y monta. Il était nuit lorsqu'ils arrivèrent à la croisée des chemins d'où partait l'étroite route de la Villa Collett.

Après le départ de Helder, Gold, laissé seul avec M^{me} Granger, n'avait pas perdu une minute. Il mit d'abord sa visiteuse au courant de l'affaire Comstock Bell — dont elle ne connaissait que ce qu'en avaient dit les journaux — et lui apprit les tentatives occultes qui avaient été faites pour attribuer à Bell la fabrication des faux billets.

Gold sentait qu'il pouvait parler en toute confiance à M^{me} Granger, qui avait pris peu d'instants auparavant la défense de Comstock Bell d'une façon si chaleureuse et si visiblement sincère.

Tout en parlant, il passait lentement la main sur le billet que lui avait remis M^{me} Granger. Puis il alluma un petit réchaud à gaz et appela un domestique à qui il demanda une tasse de lait froid.

Pendant qu'on allait le lui chercher, il prit une forte loupe et montra à M^{me} Granger la petite ligne de caractères minuscules qui, à l'œil nu, ne faisaient qu'une légère marque sur le bord du billet. Elle lut et s'étonna surtout du dernier mot de l'inscription :

— « Lait » ! s'écria-t-elle, qu'est-ce que cela veut dire ?

— Vous allez voir.

Gold prit la tasse de lait qu'on venait de lui apporter, en versa le contenu dans une assiette où il avait préalablement étendu le billet bien à plat. Lorsque le billet fut imbibé de lait, il le reprit, l'exposa à la chaleur du gaz pour le sécher.

M^{me} Granger le regardait faire en silence. Enfin il se retourna vers elle et lui tendit le billet à travers duquel maintenant apparaissaient très net-

tement plusieurs lignes d'une grosse écriture. Ils lurent ensemble le message, puis Gold se hâta de téléphoner.

— C'est très simple, dit-il à M^{me} Granger, en attendant l'auto de police qu'il venait de demander ; on se borne à écrire en mouillant sa plume sur ses lèvres ; le message est donc invisible, mais le lait et la chaleur combinés le révèlent.

Pendant ce temps, Helder et Brown étaient arrivés aux portes de la Villa Collett. D'ordinaire, dès que le bruit de l'auto se faisait entendre, le garde sortait pour ouvrir la grille, mais cette fois, il fallut attendre un bon moment... Enfin, l'homme sortit.

— Maple est malade, dit-il.

— Eh bien, il ne se portera pas beaucoup mieux quand je l'aurai vu... fit Helder entre ses dents.

Il alla droit à la chambre de sûreté où Maple gisait à demi-vêtu sur un mauvais grabat. Sa face était livide, ses yeux ternes et jaunes, ses lèvres agitées d'un tremblement convulsif. Il vit entrer Helder, mais ne prononça pas une parole.

— Depuis combien de temps est-il ainsi ?

— Depuis hier, dit l'homme. C'est la maladie qu'on a quand on a trop bu et qu'on s'arrête tout d'un coup.

Helder s'assit au pied du lit, les mains dans ses poches, la tête penchée vers le moribond.

— Maple, dit-il brusquement, vous rappelez-vous les douze billets français que Brown vous a donnés à vérifier ?

La tête de Maple s'inclina faiblement.

— Oui, vous vous en souvenez ! Eh bien, qu'y avez-vous fait à ces billets ?

Il se leva et prit le malade par l'épaule, le secouant rudement... Je veux le savoir, entendez-vous ! Je veux savoir à quoi m'en tenir. Qu'avez-vous fait à ces billets ?

Les lèvres de Maple remuèrent légèrement comme pour répondre : « Rien », mais toute son expression était empreinte de méfiance.

— Répondez, Maple, persista Helder. Je ne vous laisserai pas tranquille jusqu'à ce que vous m'avez tout dit. Vous m'avez trahi par quelque diabolique marque sur ces billets. Ah, vous me le payerez !

À ce moment, il secoua le pauvre malade comme s'il voulait le jeter hors de son lit. Maple serrait les dents, ses traits se convulsèrent, il souffrait visi-

blement le martyr, mais son persécuteur impitoyable et en proie à une colère sans nom ne le lâchait pas.

— Je vous... bégayait-il dans sa rage...

Mais à ce moment, Brown, jusque-là silencieux spectateur de l'horrible scène, lui toucha le bras :

— On entend une auto, lui dit-il à voix basse.

Ils tendirent l'oreille : sans aucun doute une voiture se rapprochait rapidement.

— Descendons, descendons vite ! dit Brown.

Quittant rapidement la chambre du malade, les deux hommes passèrent dans la grande salle du rez-de-chaussée. La voiture s'arrêtait à ce moment dans la cour. On vint frapper à la porte. Helder fit signe à son compagnon de ne pas bouger.

Alors, du dehors, après deux autres coups frappés à la porte, une voix claire et impérative s'éleva :

— Ouvrez au nom du Roi !

— La police ! souffla Brown en pâissant.

Helder ne perdit pas son sang-froid. Son auto était remise sous un hangar derrière la maison. Il passa silencieusement à la cuisine, jeta un coup d'œil par la fenêtre pour s'assurer que l'immeuble

n'était pas cerné, puis sortit par la porte de derrière, toujours suivi de Brown.

— Montez, lui dit-il.

Lui-même s'enveloppa tout le bas de la figure de son mouchoir, ne laissant que ses yeux à découvert. Il s'installa au volant. Il savait bien que le brusque départ du moteur attirerait l'attention, mais il fallait courir le risque, il n'avait pas d'autre moyen de s'échapper.

L'auto bondit tout à coup hors du hangar et s'élança sur la route. On vit deux hommes courir vers lui depuis le devant de la maison, mais il avait pris son avance, et, à moins que la route ne fût barrée, les fugitifs pouvaient prendre le large.

Décidément la fortune favorisait Helder.

CHAPITRE XIX

WILLETTS

Gold avait vu l'auto disparaître au tournant de la route. Il n'avait pas eu le temps de s'assurer de tous les moyens propres à empêcher la fuite de Helder.

— On le rattrapera, dit-il philosophiquement, et il revint à la porte d'entrée toujours close. Mais il songea que les fugitifs avaient dû laisser derrière eux quelque autre issue non fermée, et, en effet, en faisant le tour de la maison, il aperçut la porte par laquelle s'étaient échappés Helder et son complice. Les policiers entrèrent par là et explorèrent l'intérieur. Ils furent bientôt au chevet du malade.

Il n'était pas besoin d'être fort versé en médecine pour se rendre compte de l'état critique du pauvre Maple. Gold s'empressa de donner l'ordre d'aller chercher un docteur, puis, en attendant sa venue, et tandis que le malade murmurait des paroles incohérentes, il fit une perquisition rapide

des lieux. Il découvrit nombre de clichés inachevés, les instruments de graveur, toutes preuves possibles et désirables.

Quelques instants après, l'auto qu'il avait envoyée au village voisin ramenait un médecin.

— Je crains qu'il ne puisse supporter son transport à l'hôpital, dit le praticien après un bref examen du malade. Il a le cœur dans un état déplorable, et il y a des complications probables...

Gold regarda sa montre.

— J'attends sa nièce d'un moment à l'autre, dit-il. Par une heureuse chance, j'ai découvert son adresse au moment de mon départ et j'ai pu lui télégraphier de venir ici au plus vite. Où se trouve le plus proche bureau de poste ?

— À Royston, répondit le docteur. Il faut à peine vingt minutes en auto.

Il n'y avait pas de temps à perdre : il fallait avertir la Préfecture avant que Helder n'ait eu le temps d'aller trop loin. On pouvait l'arrêter maintenant ; les preuves étaient plus que suffisantes. Gold s'assit devant une petite table dans la grande pièce du rez-de-chaussée et se mit à écrire le message destiné au chef de la Sûreté. Il n'avait pas terminé

lorsqu'un de ses hommes vint l'avertir qu'une auto s'arrêtait dans la cour.

— Ce doit être M^{me} Bell, dit Gold. Faites-la entrer ici.

Mais, au lieu d'une jeune femme, ce fut un homme grand et d'allure étrangement familière à Gold qui parut sur le seuil :

— Bell ! s'écria le détective.

Sans un mot, Comstock Bell s'avança vers lui et lui tendit la main. Il était pâle et semblait terriblement las.

— Où est ma femme ? demanda-t-il.

— Je l'attends ici dans un instant.

Un nuage d'inquiétude envahit la physionomie du nouvel arrivant.

— Où donc avez-vous... ? commença Gold.

— Je vous expliquerai tout plus tard, répondit précipitamment l'autre. Je viens de rencontrer la voiture de ma femme à quatre milles d'ici ; elle était en panne, et le chauffeur m'a dit que ma femme était venue à pied jusqu'ici. Est-ce qu'elle se serait trompée de chemin ?

Gold secoua la tête.

— Je ne crois pas, dit-il. Ce n'est guère possible. Voyant que c'était encore loin, elle a dû retourner à Londres. Je vais envoyer en ville un de mes hommes avec ce billet et vous pourrez rentrer avec lui avec votre voiture.

— Où est Maple ? demanda Bell.

— Là-haut, répondit gravement Gold.

— Est-il mort ?

— Non, mais la fin n'est pas loin.

— A-t-il sa connaissance ?

Le médecin descendait à ce moment-là et, entendant cette dernière question, répondit :

— Oui, il a sa connaissance, mais il lui faut le calme le plus absolu.

Comstock Bell hésita.

— Il s'agit d'une chose qui affecte ma vie entière, dit-il, et si je savais qu'en tout état de cause, on ne peut le sauver...

Le docteur secoua la tête.

— Dans ce cas, il faut que je lui parle, s'écria-t-il. Venez avec moi.

Les trois hommes montèrent à la chambre du malade. Maple reposait, appuyé sur d'épais oreillers. Il sourit faiblement à Gold qui entra le pre-

mier, mais à la vue de Bell ses yeux se remplirent de frayeur et ses lèvres se mirent à trembler.

— Comstock Bell ! bégaya-t-il.

Bell s'approcha lentement du lit, s'assit et prit doucement les mains du moribond.

— D'où venez-vous ? dit Maple d'un souffle.

Bell hésita, puis répondit lentement :

— Je sors de prison.

— De prison ?

Bell fit un signe affirmatif. Il y eut un long et mortel silence. Gold sentit que Bell touchait à l'heure tragique de sa vie : il vit sa face grave penchée sur le malade, et si pleine de douce compassion qu'il en fut profondément ému.

— Oui, de prison, répéta Bell... Il y a bien des années, on découvrit un faux billet de banque à Paris. Deux étudiants furent soupçonnés, car ils avaient ensemble discuté de la chose et en avaient préparé les moyens. Mais seul un des deux l'exécuta et essaya de faire passer le billet. L'autre n'avait vu là qu'une plaisanterie à faire. Lorsque le délit fut découvert, les deux étudiants quittèrent la France, et longtemps, leur identité respective fut confondue...

Tom Maple écoutait, les yeux fixés au plafond, ses lèvres bégayant des mots inintelligibles.

— Il y a quelques mois, poursuivit Bell, moi, qui des deux jeunes gens n'avait rien à me reprocher que d'avoir pris la chose en plaisantant, je me suis livré de mon propre mouvement à la police, parce que je ne pouvais plus supporter cette vie d'inquiétude et d'alarmes continuelles, et parce que je savais qu'on recherchait à nouveau mon ancien condisciple Willetts. Au lieu et à la place de Willetts, j'ai purgé la peine d'emprisonnement...

— Mais Willetts est mort, interrompit Gold. Pourquoi avoir fait cette folie ?

— Willetts est vivant, répondit Comstock Bell.

Le malade alors sourit faiblement.

— Oui, dit-il à voix entrecoupée, il est vivant... Je suis Willetts.

Il se tourna un peu sur le côté et continua comme se parlant à lui-même... par monosyllabes si faibles que ses auditeurs eurent peine à le comprendre.

— Je suis Willetts... le pauvre Tom Willetts... Ce nom, je ne pensais pas que je l'entendrais de nouveau...

Il s'arrêta... ne bougea plus... et cela dura si bien qu'on le crut endormi, mais le docteur se pencha sur lui, lui prit le poignet, le considéra un instant...

— Il est mort, dit-il en se redressant.

Une heure plus tard, Bell et Gold roulaient à toute vitesse sur la route de Londres. Ils échangèrent quelques explications.

— J'ai quitté la prison ce matin, dit Bell, le reste de ma peine ayant été remis sur intervention de la police française qui invoquait prescription sur cette ancienne affaire. Je me suis rendu immédiatement à Southend où je savais trouver ma femme.

... Comprenez-moi, poursuivit-il devant le regard interrogateur de Gold. Lorsque j'ai décidé de purger cette peine sous le nom de Willetts, j'ai vu que j'avais besoin d'une personne absolument sûre pour m'aider. Je décidai de me marier. Je voulais que mon emprisonnement demeurât un secret. Dans ce but, j'achetai et j'aménageai un yacht : je désirais que la personne de confiance que j'aurais pût aller et venir sans être remarquée entre la France et l'Angleterre. Le jour où je quittai Londres, comme pour mon voyage de noces, je n'allai pas plus loin que Boulogne. Là mon yacht

nous ramena à un petit port anglais, d'où nous revînmes à Londres. La nuit suivante, j'allai me constituer prisonnier. Malheureusement le hasard voulut que ma femme fût aperçue, lorsqu'elle revint chez moi pour y chercher le timbre en caoutchouc de ma signature que j'avais eu la sottise d'oublier.

— Oui, oui, je comprends maintenant, dit Gold évoquant le souvenir de cette soudaine apparition qui l'avait tant surpris.

— La nouvelle de ma libération a été télégraphiée à ma femme qui devait m'attendre à Southend... Vous saviez qu'entre ses voyages, elle demeurait là ?

— Oui, j'avais découvert sa retraite...

— Mais, à ma grande surprise, reprit Bell, je ne l'y ai pas trouvée. Sur sa table, j'ai aperçu un télégramme, celui par lequel vous la convoquiez au repaire des bandits pour y revoir son oncle.

— Il n'y a qu'une chose à faire, répondit Gold : laissons la poursuite de Helder à la police, et rendons-nous à votre yacht, peut-être que M^{me} Bell y est retournée.

Comstock Bell hésita.

— Elle pourrait être aussi allée vous voir, dit-il.

— En ce cas, elle serait en sûreté. Mais s'il lui était arrivé quelque chose, ce serait plutôt vers le yacht qu'elle se serait dirigée.

Ils renoncèrent donc à traverser Londres et se dirigèrent droit vers le fleuve. Sur la jetée, le capitaine Lauder les attendait. Son rapport n'était guère rassurant : M^{me} Bell n'était pas venue au yacht.

— Si vous voulez bien venir à bord, dit encore le capitaine, je pourrai vous faire part de certaines choses qui vous seront peut-être utiles dans les circonstances présentes.

Réunis dans le petit salon du bateau dont l'arrangement portait les traces d'une présence féminine, Gold et Bell écoutèrent les étranges propos du capitaine.

— Il s'agit d'un certain M. Helder, dit-il, qui a peut-être quelque chose à faire avec la disparition de M^{me} Bell.

— Dites vite ! s'écrièrent ensemble les deux auditeurs.

— Eh bien, n'est-ce pas, je remonte et descends le fleuve si souvent que je remarque tout ce qui se passe de nouveau sur ses rives... Alors, il y a trois mois environ, j'ai observé la construction d'un abri

pour bateaux entre Tilbury et Barking. J'ai pensé que c'était un singulier emplacement pour y placer le port d'attache d'une embarcation de plaisance.

Peu après, j'ai aperçu cette embarcation elle-même, une des plus jolies et rapides que j'aie vue de ma vie ; j'ai assisté en passant à ses essais, et c'était merveilleux ; elle a un moteur à essence qui lui donne une vitesse remarquable. Chose étrange, depuis ces essais, l'embarcation n'a pas quitté son port. Tous les jours, un homme vient l'examiner, et l'un de nos matelots, ayant causé avec ce surveillant, apprit qu'on tenait le bateau prêt pour un voyage d'une dizaine de jours... il a ajouté qu'il appartenait à un certain M. Helder... Je vous ai entendu dire que vous aviez manqué arrêter un individu de ce nom-là ; c'est pourquoi, je me suis permis de vous exposer en détail les renseignements que j'avais...

— Merci, fit Gold. Il est évidemment possible que Helder ait songé à s'assurer ce moyen de fuir... Une fois sur l'eau, on ne laisse plus de traces.

— Ce qu'il y a de mieux à faire, proposa Bell, c'est d'aller voir si ce mystérieux bateau est à son attache ou non. S'il y est, nous pouvons y laisser un homme qui nous préviendrait, le cas échéant, de son départ.

Gold approuva et le capitaine remonta sur le pont pour donner ses ordres. En quelques minutes le *Brisemer* appareilla, leva l'ancre et se mit à remonter le fleuve. La nuit était fort sombre, le yacht croisa trois grands vapeurs qui descendaient à la mer. Il avait déjà dépassé Tilbury lorsque soudain apparut derrière lui une embarcation basse et étincelante de lumière qui avançait avec une vitesse prodigieuse. Un peu avant de dépasser le yacht, cet esquif éteignit subitement tous ses feux.

Le capitaine Lauder fit aussitôt donner à son bateau toute la vitesse possible.

— Il va plus vite que moi, dit-il, mais lorsque la marée soulèvera des vagues, je le rattraperai.

Bell gardait les yeux fixés sur le bateau à moteur dont le sillon d'écume était très visible, mais dont la silhouette sombre se perdait dans l'ombre.

— Ce n'est peut-être pas du tout le bateau dont nous parlions, fit observer Gold, mais il est certainement monté par des gens qui ont quelque chose à cacher pour naviguer ainsi tous feux éteints.

— Oh, dit le capitaine, cela nous arrive à tous...

— Je crois... commença Comstock Bell, mais des cris perçants l'interrompirent.

La cabine du bateau mystérieux s'éclaira soudain et l'on aperçut deux personnes qui en sortaient et gagnaient la poupe.

C'étaient un homme et une femme. Auprès des bastingages ils se séparèrent et l'une des ombres se jeta à l'eau.

— C'est la femme qui est tombée ! cria Comstock Bell.

CHAPITRE XX

L'ENLÈVEMENT

En un endroit désert de la route de Cambridge, Helder, fuyant vers Londres, aperçut une auto en panne dont la position sur la route le forçait à ralentir.

Une femme était assise sur le parapet, attendant sans doute le retour du chauffeur en quête d'assistance.

Même aux moments de plus grave péril, Helder ne pouvait s'empêcher de regarder le visage des femmes qu'il rencontrait. De son côté, la voyageuse solitaire leva la tête quand il passa... Alors, d'un vigoureux coup de frein, il stoppa. Il sauta hors de sa voiture :

— C'est M^{me} Comstock Bell, je crois ?

Elle le dévisagea sans crainte, complètement maîtresse d'elle-même, quoique consciente du danger menaçant.

— Ayez la bonté de monter dans ma voiture, dit-il.

Elle ne répondit pas. Elle savait qu'il était inutile de discuter avec cet homme, une simple brute. Elle jeta un rapide regard sur la route : il n'y avait absolument personne en vue et elle eut un long frisson.

Helder ouvrit la portière et lui saisit le bras.

— Non ! dit-elle, cherchant à se dégager.

Elle aurait voulu parlementer, gagner du temps, mais en cette minute critique, elle se sentait comme paralysée et ne trouvait rien à dire. D'autre part, Helder savait qu'il n'avait pas une minute à perdre.

— Montez, et rapidement ! cria-t-il d'une voix rude.

Elle lutta, voulut reculer encore. Mais lui, l'empoigna à bras le corps et alla la déposer dans l'auto aux côtés de Brown.

— Si vous criez, je vous tue ! cria-t-il brutalement. Fermez les glaces, et tenez-la bien ! dit-il à Brown.

Brown eut un geste de mauvaise humeur.

— Tâchez de faire ce que je vous dis ! lui lança encore Helder d'une voix farouche et en lui montrant son revolver.

Là-dessus, il se remit au volant et démarra.

Il était temps, car une auto allait les croiser, mais Helder avait déjà repris sa vitesse lorsque les deux voitures se frôlèrent.

La nuit était venue lorsqu'on atteignit Londres. Helder évita les rues populeuses, traversa de longs faubourgs, se dirigeant vers l'est jusqu'aux marais d'Essex d'où Londres n'était plus qu'une grande lueur dans le ciel nocturne.

Helder avait son plan tout fait. Toutes ses précautions, pour n'importe quelle éventualité, étaient bien prises. Sur tout le territoire de l'Angleterre, il avait loué ou acheté des cottages, car il connaissait la valeur d'une résidence fixe où l'on est déjà connu et le danger des nombreux voyages pour les malfaiteurs poursuivis par la police.

À dix milles au delà de Barking, la rive du fleuve est déserte et plate. Il n'y a là qu'une ou deux usines, un terrain d'aviation et les toits de tôle ondulée qui abritent des entrepôts de charbon.

Ce fut vers ces entrepôts que Helder conduisit son auto. Il paraissait très bien connaître le chemin. Il stoppa tout à coup.

— Nous descendons ici, dit-il aux occupants de la voiture.

Il n'y avait aucune maison d'habitation en vue. La jeune femme n'aperçut aucune créature vivante sur toute la plaine humide et triste ; devant elle s'élevaient des monceaux de charbon bien alignés et régulièrement espacés... Un instant, elle craignit pour sa vie.

Helder la prit par le bras et la poussa plutôt qu'il ne la conduisit en avant.

— Nous ne vous ferons aucun mal si vous obéissez, lui dit-il.

Ils longèrent les tas de charbon durant près d'un quart d'heure. Enfin, Vérité distingua dans l'ombre un petit bâtiment bas et à toit plat qui s'élevait au bord de l'eau. C'est là que Helder la conduisit. Il chercha une clef, ouvrit la porte. Une forte odeur d'essence et de vernis régnait à l'intérieur.

Helder alluma une lampe, et la jeune femme vit qu'elle se trouvait dans un abri pour bateaux au centre duquel un grand esquif à moteur était

amarré. Helder l'examina avec une sorte d'intérêt passionné.

— Voilà mon refuge contre toutes les tempêtes, dit-il. On ne fait pas naufrage là-dessus... Et, après un temps, il ajouta : Je crois qu'il est grand temps de quitter le pays.

Brown s'extasiait.

— C'est une merveille ! s'écria-t-il.

— Ce bateau contient de quoi tenir la mer fort longtemps, reprit Helder tout en commençant à défaire les chaînes qui le retenaient. Il alla ouvrir les vannes à l'autre extrémité de l'abri, et les eaux noires et bouillonnantes du fleuve vinrent faire osciller l'embarcation.

— À bord ! commanda-t-il.

Brown passa le premier. Alors Helder se retourna vers la jeune femme.

— Non, je n'irai pas ! s'écria-t-elle avec véhémence. Je n'ai rien à faire avec vous ! N'êtes-vous pas satisfait du mal que vous nous avez déjà fait ?

— Je crains que vous ne soyez obligée de m'accompagner, M^{me} Bell, car je n'ai aucune envie d'aller tenir compagnie à votre mari dans les prisons de Chelmsford.

Elle pâlit et Helder éclata de rire.

— Oh, reprit-il, votre secret a été bien gardé, et je crois être la seule personne en Angleterre, à part vous, qui connaisse ce léger détail. Peu importe d'ailleurs ; mais, pour le moment, je vous avertis que vous vous épargnerez des choses bien désagréables si vous résistez.

— Mon mari est innocent, dit-elle, et il a pris sur lui la faute d'un autre.

Helder s'inclina ironiquement.

— La plupart des gens qui sont en prison, répliqua-t-il, sont innocents, et très généralement c'est par erreur, à la place des vrais coupables. Mais en voilà assez ! Montez à bord ! continua-t-il d'une voix rude. J'ai besoin de vous et je vous emmène, dussé-je...

Son geste brutal indiqua mieux que des paroles à quelle extrémité il se pourrait porter si elle osait ne pas obéir.

Elle jeta un coup d'œil implorant au compagnon de Helder, mais Brown, tout heureux d'avoir échappé pour l'instant aux poursuites de la police et plein de confiance en Helder, ne montra aucune pitié. Elle se résigna et monta à bord en tremblant. Helder la suivit, détacha la dernière amarre qui retenait le bateau, mit le moteur en marche, et bientôt l'esquif se trouva en pleine eau.

Brown se mit au gouvernail. Helder et la jeune femme se trouvèrent seuls ensemble dans la petite cabine éclairée par une forte ampoule électrique. Vérité se réfugia devant la porte, prête à fuir...

— Ne pourriez-vous pas me donner quelques renseignements ? dit Helder au bout d'un moment.

Elle ne répondit pas.

... J'en sais d'ailleurs beaucoup plus que vous ne croyez, continua-t-il, mais je n'arrive pas à comprendre comment votre oncle m'a trahi...

Elle gardait les lèvres closes et serrées et le regardait avec mépris.

Alors, il s'affola comme au premier jour dans son bureau. Il éteignit la lumière et saisit la jeune femme par le poignet. Mais elle, d'un mouvement rapide, se dégagea et se précipita hors de la cabine.

— Si vous m'approchez, dit-elle résolue, je me jette à l'eau.

— Oh, n'ayez donc pas si peur ! répondit-il en riant. Vous êtes une proie trop précieuse pour qu'on vous laisse vous abîmer. Je pense que Comstock Bell sera heureux de payer une belle rançon pour vous retrouver.

Tout en parlant, il se rapprochait d'elle, et, tout à coup, la saisit de nouveau. Alors, elle poussa un cri aigu qui, dans le silence de la nuit, paraissait capable de réveiller tous les habitants des deux rives.

— Silence ! cria-t-il avec colère.

— Laissez-moi !

— Me promettez-vous de ne plus crier ?

— Laissez-moi, vous dis-je !

Il la lâcha et rentra dans la cabine.

— Rallumez, dit-elle.

Il tourna le commutateur, mais elle ne rentra pas tout de suite. Tout à coup attentive, la tête relevée, elle cherchait à percer les ténèbres épandues sur les eaux... Elle murmura :

— Grâce au Ciel ! le *Brisemer* !

Il regarda à son tour et aperçut un yacht qui arrivait sur eux à pleine vitesse. En un éclair, il comprit. Il se précipita sur la jeune femme, lui mit la main sur la bouche et chercha à la porter dans la cabine, mais elle lutta désespérément et enfin, le repoussant de toutes ses forces, elle se précipita par-dessus bord.

Helder entendit des ordres retentir sur le pont du yacht et vit qu'il s'arrêtait pour prendre la jeune femme.

Brown vint le rejoindre :

— Qu'y a-t-il ?

— Il y a que si nous pouvons atteindre la côte belge avant le jour, nous aurons de la chance ! dit Helder.

CHAPITRE XXI

L'IRONIE DU DESTIN

Dans le coquet salon du *Brisemer*, Vérité reposait, faible, mais souriante. Son mari était assis à ses côtés. Le yacht avait viré de bord, et Gold, se promenant sur le pont à côté du capitaine Lauder, se demandait quel résultat pratique aurait le message qu'il venait d'envoyer à la police pour demander que les côtes françaises et belges soient plus particulièrement surveillées en vue d'un débarquement possible des fugitifs.

Mais quel que fût le sort qui attendait ces derniers, une scène capitale du drame dont nous avons relaté ici les principaux épisodes se jouait à ce moment-là entre Bell et sa jeune femme miraculeusement échappée aux mains des bandits.

Ils étaient tous deux plongés dans leurs pensées. Bell songeait à cette délicieuse créature qu'il ne connaissait vraiment pas, qu'il n'avait épousée que

pour lui servir d'agent, et qui venait de se dévouer pour lui jusqu'à la mort.

Elle de son côté, après avoir fait de son mieux dans les circonstances tragiques qu'elle avait traversées, après avoir loyalement servi l'homme qui lui avait donné son nom, se demandait ce qu'allait être l'avenir pour elle.

Son mariage n'avait été que de pure forme, un simple arrangement entre eux dans un dessein déterminé. Et maintenant ? qu'allaient-ils faire ? Divorcer ? Sans doute, mais en Angleterre, le divorce est encore mal vu et vous classe à part...

Quant à Comstock Bell, il sentait confusément que toute l'affaire de son emprisonnement volontaire en vue d'en finir avec les trances et les appréhensions que lui causait une plaisanterie de jeunesse, n'était rien comparé au problème qui se posait à cette heure devant lui. C'était maintenant que l'orientation de sa vie allait se décider.

Il regardait la forte et à la fois si fragile, jeune et radieuse créature qui avait tant fait pour lui... même sans amour.

... Même sans amour ! En était-il sûr ?

Elle ouvrit les yeux et lui sourit.

— Eh bien ? dit-elle.

Cette petite interrogation amicale, dite d'une voix si douce, le frappa au cœur.

— Vous avez été tout surpris de me retrouver dans ces conditions ?

— Non, dit-il, mais ce qui m'étonne, c'est de n'avoir pas tremblé davantage pour vous...

Il y eut un long silence, qu'elle rompit la première.

— Mon oncle... dit-elle... quelles nouvelles en avez-vous ?

Le regard grave de Bell lui fit comprendre toute la vérité.

— Je craignais ce dénouement, dit-elle, pauvre oncle ! Il a été si bon pour moi ! Et maintenant, je suis...

Elle s'interrompit et se mit à pleurer.

— Quoi ? dit-il.

— Rien, rien, fit-elle en secouant la tête.

— Vous alliez dire que vous étiez désormais seule au monde, n'est-ce pas ? dit alors Comstock Bell en lui prenant la main. Et moi donc, ne puis-je le dire aussi ?

Il s'arrêta, garda le silence un instant, puis :

— Vous savez que nous sommes mariés ?

— Oui, répondit-elle vivement... Je n'aime pas parler de cela, mais puisque vous y faites allusion, dites-moi, n'avons-nous pas une décision à prendre à ce sujet ?

Il fit un signe affirmatif, attendant qu'elle offrît sa propre solution.

— Voyez-vous, dit-elle vivement en se relevant légèrement, la tête appuyée sur la main, dans un roman, le dénouement serait simple : on dirait : ils vécurent heureux désormais... ce serait très touchant. Mais pour nous, la fin de l'histoire ne nous apporte pas le bonheur. Je ne veux pas briser votre existence...

— Ni moi la vôtre...

— Ça, c'est moins important, répondit-elle avec un triste et beau sourire. Ma vie eût été bien plus perdue si je n'avais pu vous être utile... Tout cela ne pouvait pas tourner autrement. D'ailleurs, voyez-vous, lorsque vous m'avez expliqué la situation et fait part de vos plans... je savais tout déjà...

— Comment !

— Je savais que mon oncle était Willetts. C'est moi qui m'appelais Maple... Je compris tout de suite que c'était mon devoir de faire tout ce que je pourrais pour vous aider à sortir de l'impasse... Je

ne pouvais cependant pas vous dire que vous étiez innocent... vous le saviez...

— Oui, dit-il, mais au fond, moralement, j'étais coupable. C'est moi qui, par jeu, avais proposé la chose à Willetts, lui avais donné les moyens de l'exécuter, moi qui, par mes plaisanteries, l'ai poussé, encouragé jusqu'à complet achèvement du faux billet. Ah ! je ne pouvais pas prévoir où cette farce me mènerait !

Le son monotone du moteur résonnait seul dans la petite cabine pleine de fleurs.

— Nous n'avons pas encore pris de décision pour l'avenir, remarqua-t-elle, et il nous faut nous résoudre...

— Nous résoudre ! interrompit-il, cela veut dire, dans votre pensée, accepter une solution pénible ! Pourquoi ? Si je vous priais de la prendre vous-même, cette décision, ce serait plus facile pour moi, mais je sais qu'alors vous vous sacrifieriez encore... non, non, ne m'interrompez pas, car, ce n'est pas moi qui souffrirais le plus de ce que vous proposeriez... Mais, en vérité, il ne faut pas... non, il ne faut pas penser à une solution qui dissoudrait notre mariage...

Elle rougit.

— Je ne sais comment vous l’entendez, dit-elle à voix basse, mais je vois des difficultés dans tous les cas possibles, et surtout si j’acceptais votre nom, votre fortune, sans vous permettre d’autre satisfaction que celle du devoir accompli... Non, non, c’est impossible pour vous comme pour moi. Et puis, je suis jeune, j’ai un cœur, qu’arrivera-t-il si, un jour, j’aime ? Je serais enchaînée...

Elle baissa les yeux.

— J’espère bien, répliqua-t-il vivement, j’espère bien qu’un jour vous aimerez... quelqu’un... et que ce sera moi...

Elle ne répondit pas.

— Vous avez couru beaucoup de risques pour moi, reprit-il, acceptez donc d’en courir un autre... et peut-être que l’amour qui viendra sera tout simplement pour votre mari... Voulez-vous ?

Elle releva les paupières et regarda longuement le fier et grave visage du pauvre homme qu’un remords avait si longtemps tourmenté.

— Oui, dit-elle d’une voix déjà tendre.

Sur les eaux agitées de la Mer du Nord, le petit bateau de Helder luttait contre la tempête. Helder,

en ciré, le col relevé jusqu'aux yeux, se tenait au gouvernail, à côté de son unique matelot.

— Est-ce que ça va encore empirer ? demanda-t-il au marin.

— On ne peut pas dire, fit le pilote en secouant la tête, mais tout fait prévoir une nuit agitée.

Le bateau piqua du nez et parut submergé un instant sous une énorme vague. Le pilote reprit la parole :

— Faut-il absolument tenter la traversée ? demanda-t-il. Ne pourrions-nous nous réfugier dans un petit port de la côte et y attendre que la tempête soit calmée ?

Helder ne répondit pas. Il regarda en arrière. La lueur du phare qu'ils venaient de dépasser tremblait encore entre les nuées livides. Une nouvelle vague géante s'abattit sur l'esquif qu'elle retourna presque coque en l'air. Il n'était pas très marin, mais il comprit qu'il serait fou de poursuivre sa route. Et peut-être était-ce un bien...

— Retournons, dit-il... Où pourrions-nous aborder ?

L'homme réfléchit.

— Le mieux serait de rentrer dans la Tamise, dit-il.

Helder secoua la tête.

— Non, dit-il... cela me semble trop long et aussi dangereux que de risquer la traversée. Il sera jour dans quelques heures.

— Alors, dirigeons-nous vers Clacton. Il y a par là une douzaine d'endroits où l'on peut débarquer sans être du tout remarqué.

— Courons-en la chance, dit Helder, et abordons où nous pourrons.

Au bout de peu de temps, ils entrèrent dans des eaux plus calmes et bientôt atteignirent une plage de sable entre Clacton et Walton.

— Que faisons-nous du bateau ? demanda Brown lorsqu'ils furent à terre.

Helder hésita. Il aurait bien voulu conserver l'embarcation qui représentait une chance de fuite, mais, abandonné là, il ne tarderait guère à être découvert par les gardes-côtes et cela apprendrait à la police que son possesseur n'avait pas quitté l'Angleterre. Il fallait donc le sacrifier. L'esquif fut donc tourné, proue en avant, le moteur mis en marche, et bientôt il disparut au loin des eaux tumultueuses.

Les rescapés, tout trempés, se hâtèrent de remonter à l'intérieur des terres ; ils n'aperçurent

heureusement aucun douanier ou garde-côte et ils gagnèrent rapidement le village de Little Clacton sans avoir rencontré personne.

Ils se séparèrent là, chacun bien pourvu d'argent.

— De quel côté allez-vous ? demanda Brown à Helder.

— Je vais rentrer à Londres et essayer de gagner la France par la voie ordinaire.

Quant à vous, je ne sais trop que vous conseiller...

Il hésita, il se sentait incapable de lui donner un conseil ; ses propres projets étaient trop incertains, ses chances trop minimes, et il était trop absorbé dans le problème de sa propre sécurité pour trouver encore une indication sûre à offrir à son compagnon.

— Ne vous mettez pas en peine de moi, dit celui-ci voyant son hésitation, je me débrouillerai bien.

Helder le laissa donc aller dans la nuit et se rendit lui-même à la gare de Clacton. Il voulait à tout prix prendre un train du matin pour le continent. La chance le favorisa, car il aperçut à la petite station un train de marchandises qui s'ébranlait lentement dans la direction qu'il voulait prendre.

Mouillé et rompu de fatigue, inaccoutumé aux exercices physiques, il trouva encore la force de sauter la barrière qui le séparait des voies, de se glisser dans un fourgon vide et ouvert qui passait doucement devant lui. Il se blottit là, tout frissonnant et réfléchit.

À moins que ce train ne fût déplorablement lent, il pouvait être à Colchester dans une heure. Il s'aperçut avec joie que l'on passait sans arrêt les autres petites stations. Le convoi arriva enfin en vue de Colchester et s'arrêta devant les premiers sémaphores. Helder descendit alors de son fourgon, traversa quelques champs et arriva à la petite ville. Il rencontra quelques personnes se rendant à leur travail. Transi et éreinté comme il l'était, il courut le risque d'aborder un de ces ouvriers. Il en avisa qui passait en sifflant gaiement.

— Excusez-moi, lui dit-il, voulez-vous gagner un gros billet ?

— Si c'est possible, fit l'autre sans enthousiasme.

— Eh bien, j'ai eu un accident d'auto, je marche à travers champs depuis des heures... Je voudrais me restaurer et changer de vêtements.

L'ouvrier, remarquant le langage châtié du citadin, se fit plus attentif.

— Il ne manque pas d'endroits pour cela, dit-il, les magasins et cafés vont s'ouvrir.

— J'aimerais trouver tout de suite, je ne peux pas attendre davantage. Habitez-vous loin d'ici ?

— À cinq minutes, mais ce n'est pas ce qu'il vous faut.

— N'importe, n'importe, fit Helder. Je ne veux pas aller à l'hôtel... Vous comprenez... j'allais à un rendez-vous... un peu... eh, eh ! quand cet accident m'est arrivé, et il ne faut pas qu'on sache à Londres que j'ai couru toute la nuit... Pour le moment une tasse de thé et n'importe quel costume sec, c'est tout ce que je demande.

Il sortit deux billets de cinq livres et les tendit à l'homme.

— Suivez-moi, dit ce dernier.

Il le conduisit à un petit cottage et le fit entrer dans la pièce principale de son logis.

— Je vais appeler ma femme, dit-il, elle vous fera du thé.

Puis il alla chercher quelques habits qu'il déposa sur le sofa.

— Prenez ce qu'il vous faut, dit-il, et changez[-vous] tranquillement.

Il sortit. Jamais Helder n'avait endossé un vêtement avec plus de plaisir ; ce costume du dimanche d'un ouvrier ne lui allait même pas trop mal, mais pour plus de sûreté, il ne mit pas de faux-col et se borna à accepter un foulard qu'il s'enroula soigneusement autour du cou. Quand il fut prêt, la maîtresse de maison, en élégant déshabillé, lui apporta du thé et alluma du feu.

— Puis-je encore une fois vous demander le secret ? demanda Helder à l'ouvrier qui repartait pour son usine. Vous avez compris... les circonstances délicates... ?

— Oui, oui, fit l'homme avec un bon gros rire et en clignant de l'œil.

— Vous pouvez garder mes habits, je reviendrai peut-être les reprendre un jour.

Quelques instants plus tard, Helder, tout réconforté, se rendit à la gare. Il faisait à peine jour. Il prit un billet de troisième pour Romford, et là un autre pour Londres, et la chance voulut que l'employé omît de lui retirer le premier billet.

Huit heures sonnaient lorsqu'il débarqua à la gare de Liverpool-Street. Les rues étaient déjà fort animées par les allées et venues des employés de magasins ou de bureaux qui se rendaient à leur travail. Comprenant qu'il fallait éviter le centre de

la ville, Helder se dirigea vers l'est, et, passant devant un magasin de confections, s'acheta un gros manteau et un chapeau, le tout aussi peu ressemblant que possible à ce qu'il portait d'habitude.

Par un long détour, il atteignit New Cross, sur la ligne de Douvres, et où s'arrêtent les trains omnibus.

Ici encore il eut de la chance. Tout lui fut plus facile qu'il n'avait prévu, mais il souffrait terriblement du manque de sommeil. Il n'alla que jusqu'à Ashford. Là, il descendit, déjeuna copieusement au buffet, puis acheta un journal. À peine l'eut-il ouvert qu'il pâlit. En première page ce titre en gros caractères lui sauta aux yeux :

LES FABRICANTS DE FAUX BILLETS DE BANQUE :

Leur chef Helder essaye de s'enfuir par mer mais revient en Angleterre.

Il se mordit les lèvres pour ne pas pousser d'exclamation intempestive, puis il se força à lire calmement tout l'article :

... « La Police de Sûreté a enfin réussi à dépister la bande de criminels qui, depuis des années, fa-

briquait et mettait en circulation des billets de banque américains. Cette nuit, M. Wentworth Gold, détective attaché à l'Ambassade américaine, a découvert le repaire de ces redoutables faussaires. Ils opéraient dans une vieille ferme isolée, non loin de la route de Cambridge, à quelque vingt-cinq milles de Londres. M. Gold, accompagné de plusieurs agents, a fait irruption dans ce local, mais est arrivé trop tard pour capturer les faussaires qui ont eu le temps de fuir en auto.

« On découvrit peu après qu'ils s'étaient dirigés vers les rives de la Tamise, non loin de Barking, où ils tenaient un canot à moteur tout prêt, en cas d'alerte. Ils s'y sont embarqués et ont encore échappé aux agents qui les poursuivaient.

« Cependant, les bateaux garde-côte qui croisent dans la Manche furent prévenus par sans-fil et se dispersèrent immédiatement en ordre de patrouille pour surveiller les abords des côtes françaises et belges. Ils n'aperçurent nulle part l'embarcation des fugitifs, et comme la tempête faisait rage dans la Mer du Nord, on crut un instant que les criminels avaient trouvé dans les eaux un juste et prompt châtiment.

« Néanmoins une découverte bizarre, faite ce matin, est venue infirmer cette théorie et fait

croire au contraire qu'en présence du mauvais temps, le frêle esquif a dû rebrousser chemin et accoster sur terre anglaise, entre Clacton et Frinton, d'où, pour donner le change, il a été remis à la mer par ses occupants et livré au jeu des vagues et du vent. En effet, à trois milles de là en mer, un bateau patrouilleur, le *Chercheur*, aperçut à l'aube un canot à la dérive. Avec une remarquable promptitude, les hommes de ce bateau l'approchèrent et en découvrirent l'identité. Au surplus, des recherches effectuées aussitôt sur le rivage ont amené la découverte d'une paire de lunettes ayant appartenu au chef de la bande, un nommé Helder.

« De là, la trace des fugitifs se perd, mais on dit que des indices sérieux ont été trouvés près de Colchester. On a des raisons de penser que Helder a cherché à rentrer à Londres, d'où il compterait partir pour le continent.

« Naturellement, tous les bateaux partant de Douvres, Folkestone, Newhaven et Harwich sont visités et surveillés. »

Helder replia soigneusement le journal et le mit dans sa poche. Évidemment, quelque direction qu'il prît, le danger était grand. Mais, tandis qu'il réfléchissait, un grand express se dirigeant vers

Londres entra en gare. Helder prit immédiatement son parti : il sauta dans ce train. Il n'avait pas eu le temps de prendre un billet, et ne voulait pas attirer l'attention. Sans doute, on connaîtrait son passage à New Cross, mais à ce moment il serait loin.

S'il avait cru pouvoir descendre à quelque petite station intermédiaire, il dut être désappointé, car l'express ne s'arrêta qu'à la gare de Waterloo, au cœur même de Londres. Helder pensait bien que cette gare était fortement surveillée, mais il pensait que la police avait surtout la consigne de porter son attention sur les trains à destination de ports d'embarquement. Aussi, il débarqua tranquillement et dit à l'employé qui demandait les tickets qu'il n'avait pas eu le temps de prendre le sien à Ashford. Il lui tendit un billet d'une livre, n'attendit pas la monnaie et se perdit rapidement dans la foule. Il réfléchit presque aussitôt qu'il venait de commettre une grosse erreur en faisant ainsi le grand seigneur tout en portant de pauvres vêtements mal coupés. Mais il était trop tard, et d'ailleurs, la chance continuait à le favoriser d'une façon tout à fait immorale et extraordinaire.

Il passa à Waterloo-Jonction sans attirer l'attention d'aucun des nombreux détectives qui surveil-

laient l'endroit. Il traversa Londres en métro et arriva à Highgate. Là il acheta un sac à mains et un complet. Puis il retraversa la ville, toujours en métro, prit un autre train à Sydenham, et se trouvant seul dans un compartiment, saisit cette occasion pour revêtir le costume dont il venait de faire l'emplette. Il enferma les autres habits dans son sac. Il avait aussi acheté une paire de lunettes à monture dorée, ce qui lui modifiait énormément la physionomie.

Pendant ce temps, Gold, lancé à sa poursuite, perdait, retrouvait, perdait à nouveau ses traces. On sut son passage à la gare de Waterloo, grâce à cette affaire d'une livre donnée, sans attendre la monnaie, par un homme vêtu en ouvrier endimanché. Mais de là, où s'était-il dirigé ?

Brown avait été arrêté d'assez bonne heure dans la journée à Brentford. Il ne put absolument donner aucun renseignement sur les projets de Helder.

« Il est pourtant revenu à Londres », se disait Gold, « mais que je sois pendu si je sais dans quel quartier le chercher, maintenant. »

En fait, Helder tâchait, par de savants zigzags de plus en plus excentriques, de gagner un port quelconque. Il atteignit Reading par un petit chemin

de fer rural qui reliait deux lignes plus importantes. Enfin, il parvint à Fishgard juste à temps pour prendre le bateau d'Irlande. Personne ne le vit monter à bord, et pourtant il y avait sur le quai deux agents qui avaient son signalement dans leur poche.

Mais le Destin ne l'avait si bien favorisé jusque-là, sans doute, que pour mieux lui jouer un dernier tour, et le récit de son arrestation sera longtemps conté aux jeunes inspecteurs de police pour leur apprendre à ne jamais désespérer de la capture finale d'un fugitif quelconque.

Le lendemain matin, de bonne heure, un télégramme vint réveiller Gold : « *Helder arrêté à Queenstown.* » C'était tout, mais c'était suffisant. Gold prit le premier train et arriva en Irlande dans le courant de l'après-midi. Il se rendit aussitôt au bureau de police de Queenstown où il trouva Helder en cellule, mais toujours nonchalant et presque insolent.

— Eh bien, Gold, s'écria-t-il, vous êtes content ! Vous me tenez enfin !

— Oui, mais quels voyages vous avez faits ! Vous en avez eu pour votre argent !

Helder éclata de rire.

— Vous a-t-on conté comment j'ai été arrêté ?

— Non, fit Gold un peu surpris. On ne lui avait pas relaté en effet les circonstances dans lesquelles Helder avait été appréhendé, et, à dire vrai, il n'avait pas songé à le demander.

Helder ne se tenait pas de rire.

— Eh bien, dit-il, une fois arrivé ici, je suis allé droit à une agence de voyages et ai demandé un ticket de touriste pour l'Amérique : pour payer j'ai donné deux billets de cinq livres. Je ne me préoccupai pas du retard qu'on apportait à me délivrer mon coupon, mais quelques instants plus tard, un détective arrivait et m'emmenait.

— Le caissier vous avait reconnu ?

— Pas du tout ! Mais les deux billets de banque que j'avais donnés étaient faux !

Gold fronça du sourcil.

— Mais, dit-il, vous n'avez jamais, que je sache, fabriqué des billets anglais de cinq livres !

— Bien sûr que non, fit Helder en ricanant toujours, et c'est ce qu'il y a de tragi-comique dans l'aventure, car, à moi-même, quelque audacieux filou avait réussi à me glisser de faux billets !

CHAPITRE XXII

L'AMOUR EST VENU

M^{me} Comstock Bell déjeunait sur la terrasse ensoleillée de l'Hôtel Cecil. Devant elle, au-dessus des côtes riffaines, on apercevait la masse sombre des rochers de Gibraltar. À sa gauche, une lente ondulation de colline, et plus en arrière, le damier de la ville de Tanger, avec un grand minaret qui s'élevait droit et mince comme un jet d'eau.

Le murmure de la ville parvenait tout atténué jusqu'à la terrasse. Tanger, si vivante, si mystérieuse, ressemblait à une cité biblique éclairée à l'électricité, à une Babylone sur les murs de laquelle il y aurait des réclames pour des marques d'autos.

La mer était d'un bleu ardent et uni comme une glace. Loin, sur l'horizon, un grand vapeur courait vers l'ouest. Une entêtante odeur de mimosas montait des jardins.

La jeune femme était seule, à une table où le couvert était mis pour deux. Elle venait d'achever son repas du matin et, songeuse, jouait avec quelques miettes de pain. Son bonheur était presque parfait. Depuis trois mois, elle vivait comme elle n'eût jamais osé le rêver autrefois. Elle avait foulé les pavés du Prado, avait visité le Colisée, avait gravi la colline que surmonte la Porte du Soleil à Tolède, avait traversé les glaciers du M^t-Blanc, avait parcouru les rues de Vienne.

Oui, elle était parfaitement heureuse, elle se le disait constamment... mais avec une très légère réserve... si légère qu'elle ne se l'avouait qu'à peine et n'aurait en aucun cas pu la formuler avec des mots...

Elle entendit un pas élastique et rapide derrière elle et se retourna. C'était son mari.

— Que vous êtes matinale ! s'écria-t-il en lui serrant la main.

Elle lui sourit et il s'assit en face d'elle.

— J'ai commandé mon déjeuner en montant, dit-il, peu de chose... je ne sais pourquoi, je n'ai pas grand appétit.

Une ombre d'anxiété passa dans les yeux de Vérité.

— Vous n'êtes pas malade, au moins ? s'écria-t-elle.

— Non, non, dit-il en riant ; pas le moins du monde !

— C'est que, reprit-elle, le portier me disait hier soir qu'il y avait des fièvres typhoïdes à Tanger. Ne vaudrait-il pas mieux nous en aller ? Qu'en pensez-vous ? Je puis faire ma malle à temps pour le bateau...

Il secoua la tête en riant de plus belle.

— Je vous en prie, dit-il, ne vous inquiétez pas ! Ce serait tout à fait sans raison.

— Je ne voudrais à aucun prix que vous tombiez malade ici, reprit-elle. Nous pourrions fort bien rentrer à Paris par Cadix...

— Je vous assure, recommença-t-il... puis il s'arrêta, fronça du sourcil... La typhoïde à Tanger ! Mais, c'est peut-être sérieux... Si vous alliez la prendre... Je ne voudrais à aucun prix que vous tombiez malade ici... Il nous faut partir...

Ils éclatèrent de rire tous deux ensemble, tant il avait bien imité sa voix et répété sur le même ton les mêmes phrases.

— Je suppose, dit-il lorsqu'il eut repris son sérieux, qu'il y a des cas de typhoïde un peu partout... si on les cherche bien.

... Il se mit à parcourir son courrier. Il y avait une lettre de Gold.

— Que dit-il de nouveau ? demanda la jeune femme.

— Rien de bien important, sauf une chose curieuse : il paraît que Helder vient de mourir d'une maladie de cœur !

— Pauvre homme ! dit-elle doucement.

Il repoussa sa chaise et se mit à contempler d'un air rêveur la blonde plage qui s'étendait au-dessous de la terrasse.

— C'était un homme sans conscience, dit-il enfin, mais qui peut savoir la force des tentations auxquelles on est exposé quand on a d'immenses ambitions et point de fortune ? Je sens que je peux lui pardonner bien des choses ; en tout cas, sa manie de faire de l'argent avec du papier...

Elle resta silencieuse, sentant bien que ce que Bell pardonnait difficilement à Helder, c'était la scène qui s'était passée dans le bureau de ce dernier, où Bell était intervenu et où il l'avait vue pour la première fois.

— Pas d'autres lettres ? demanda-t-elle après un temps de silence.

Il reposa la missive qu'il parcourait.

— Rien que les ordinaires phrases des gens qui n'entendent rien à rien, répondit-il en souriant. Il est extraordinaire de constater que presque tout le monde nous veut et nous voit heureux... chacun à sa façon.

Elle lui jeta un vif regard, puis baissa les yeux.

— Mais vous êtes parfaitement heureux, n'est-ce pas ? demanda-t-elle doucement.

— Parfaitement, oui.

Il n'y eut ni hésitation ni doute dans sa voix, mais point de chaleur non plus. Ce fut dit d'un ton naturel, sincère, oui, mais pas d'une façon « sentie ».

— Aussi heureux que vous aviez pensé ? insista-t-elle.

Elle jouait avec le feu, le savait, mais depuis longtemps elle voulait courir ce risque...

— Plus, répondit-il gravement.

Il s'était levé et s'était adossé à côté d'elle à la balustrade de la terrasse.

— Oui, reprit-il, plus que je n'avais jamais osé l'espérer... Mais... vous paraissez troublée ?

— Je n'ai rien, dit-elle en souriant, mais quelquefois je m'inquiète un peu de l'avenir. J'ai quelque remords. Il me semble que, de certaine façon, je suis peut-être pour vous... une charge... que je suis un obstacle à votre bonheur, à la perfection de votre bonheur...

— Vous me la donnez, cette perfection même, répliqua-t-il d'une voix plus basse et plus chaude... Et, quel que soit l'avenir, le présent seul compte pour moi... mon bonheur est de vous aimer, Vérité.

Il prononça ces mots simples avec un tel accent de sincérité... et quelque chose de plus, qu'elle rougit et frémit d'une joie inconnue.

— Quelque jour... dans le temps qui vient, continua-t-il, l'amour viendra vous visiter aussi... Et cet espoir est déjà un bonheur...

— Mais, interrompit-elle timidement, s'il ne venait jamais ? Dans ce cas, ne serait-ce pas mal de vous laisser tant attendre ?

— S'il ne vient pas, quelque chose de presque aussi précieux viendra à sa place...

Elle garda le silence une minute ou deux. Elle gardait les yeux fixés sur sa tasse qu'elle tournait et retournait distraitemment entre ses doigts.

— Et si nous découvriions, reprit-elle sans lever les yeux, aujourd'hui, par exemple... C'est une simple supposition que je fais, n'est-ce pas ?

Il inclina la tête.

— Si donc nous nous apercevions que l'amour est venu, qu'il est là, vivant et jeune et beau, en nos deux cœurs... que ferions-nous ? Je veux dire, repartirions-nous pour un autre long voyage à travers le monde ?

Il inclina de nouveau la tête.

— C'est très tentant, dit-elle... et j'ai presque envie d'attendre notre retour en Angleterre pour avoir cette belle perspective devant nous...

Elle n'avait cessé de tourner et de retourner sa tasse entre ses doigts, mais à ce moment elle laissa choir la fine porcelaine qui se brisa en mille pièces. Alors elle rit, se leva, rougit et conclut :

— Mais non, je ne veux plus attendre !

FIN

Ce livre numérique

a été édité par

***l'Association Les Bourlapapey,
bibliothèque numérique romande***

<http://www.ebooks-bnr.com/>

en mars 2014.

— Élaboration :

Les membres de l'association qui ont participé à l'édition, aux corrections, aux conversions et à la publication de ce livre numérique sont : Hervé, Marie-Camille, Françoise.

— Sources :

Ce livre numérique est réalisé d'après : Edgar Wallace, *Étrange expiation*, Genève, J.-H. Jeheber, s.d., [1929]. La maquette de première page a été réalisée par Laura Barr-Wells en février 2014.

— Dispositions :

Ce livre numérique – basé sur un texte libre de droit – est à votre disposition. Vous pouvez l'utiliser librement, sans le modifier, mais uni-

quement à des fins non commerciales et non professionnelles. Merci d'en indiquer la source en cas de reproduction. Tout lien vers notre site est bienvenu...

— **Qualité :**

Nous sommes des bénévoles, passionnés de littérature. Nous faisons de notre mieux mais cette édition peut toutefois être entachée d'erreurs et l'intégrité parfaite du texte par rapport à l'original n'est pas garantie. Nos moyens sont limités et **votre aide nous est indispensable ! Aidez-nous à réaliser ces livres et à les faire connaître...**

— **Autres sites de livres numériques :**

La bibliothèque numérique romande est partenaire d'autres groupes qui réalisent des livres numériques gratuits. Ces sites partagent un catalogue commun qui répertorie un ensemble d'ebooks et en donne le lien d'accès. Vous pouvez consulter ce catalogue à l'adresse :

www.noslivres.net.

Vous pouvez aussi consulter directement les sites répertoriés dans ce catalogue :

<http://www.ebooksgratuits.com>,

<http://beq.ebooksgratuits.com>,

<http://efele.net>,
<http://bibliotheque-russe-et-slave.com>,
<http://livres.gloubik.info/>,
<http://www.rousseauonline.ch/>,
[Mobile Read Roger 64](#),
<http://fr.wikisource.org>
<http://gallica.bnf.fr/ebooks>,
<http://www.gutenberg.org>.

Vous trouverez aussi des livres numériques gratuits auprès de :

<http://www.echosdumaquis.com>,
<http://www.alexandredumasetcompagnie.com/>
<http://fr.feedbooks.com/publicdomain>, et
<https://fr.wikibooks.org/wiki/Wikilivres:Bienvenue>.